1902

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 2
Sala Grande
Scansia 1 Palchetto 1
N.° d'ord. 7 5

34 DDH

HISTOIRE
DE LA
REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES,

Dans les Années 1647 & 1648.

Par Mademoiſelle DE LUSSAN.

TOME QUATRIE'ME.

Napoli

A PARIS;

Chez PISSOT, Libraire, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

SOMMAIRES

Du quatriéme Tome.

LIVRE DIXIE'ME.

LE Duc de Guiſe forme le projet d'attaquer en méme tems tous les poſtes occupés par les Eſpagnols au tour de Naples, Pag. 1 & 2 — 1648.
Difficultés de cette entrepriſe, 4
Le Duc fait venir aux environs de Naples les Chefs du peuple & leurs troupes, 6
Diſpoſitions pour l'attaque générale, 9
Poſte du Duc de Guiſe, 10
Préparatifs des Eſpagnols, 12
Le Baron de Modene diſgracié, 14
Arrivée de Modene à Naples, 17
L'attaque générale des poſtes, 20
Les fauſſes attaques, 26
L'eſcalade, 27

1648. *Efforts de la Cavalerie*, 29
Attaque du Faubourg de Ciaya, ibid.
Paul de Naples pille ce Faubourg, 34
Le Duc fait sonner la retraite, 38
Divers effets que produit le mauvais succès de l'attaque générale, 41
Le Duc de Guise rentre dans Naples, 43
Il punit la trahison de Paul de Naples, 46
Mort de Paul de Naples, 49
Le Duc renvoye les troupes de Paul de Naples, 53
Effets de la mort de Paul de Naples, 56
Prison du Baron de Modene, 59
Suite de la prison de Modene 64
Manifeste du Duc de Guise, 65
Suite de la mésintelligence d'Anneze avec le Duc de Guise, 67
Le Duc de Guise manque l'occasion de se défaire d'Anneze, 68
Election des Capitaines des Ottines, 73
Ordonnances de Police, 77
Attaqué à la porte Medine, 82
Le Comte de Saponaro à Naples, 84
Cour du Duc de Guise, 87
Petits combats aux environs de Ca-

paix, 77 & 78 1647
Conſeil tenu pour ſortir de Naples & ouvrir des paſſages, 78
Armée du Duc de Guiſe, 82
Il repouſſe les Eſpagnols de l'Iſle de St Barthelemi, 84 & 85
Ordre qu'il met dans la Ville, 88
Ordre pour les Provinces, 89
Le Duc de Guiſe à Juliano, 90
Priſe de St Antime, 92
Combat de Juliano, 94
Le Duc demande une entrevue avec la Nobleſſe, 105
Procès de Santis, 106
Conditions de l'entrevue avec la Nobleſſe, 110
Conférence dans l'Egliſe des Capucins, 111

LIVRE HUITIE'ME.

ARRIVÉE de la flotte de France, 122
L'Abbé Baſqui, 126
Effet que produit l'arrivée de la flotte, 129

1647 *Elle peut détruire la flotte eſpagnole ; & en manque l'occaſion,* 130
Les Eſpagnols profitent de la négligence des Français, 133
Mouvemens inutiles de la flotte de France, 134
Le Duc de Guiſe apprend l'arrivée de la flotte, 135
L'Abbé Baſqui va trouver le Duc de Guiſe, 138
Diſpoſitions du Duc pour dépoſſeder Anneze, 144
Mouvemens de l'Abbé Baſqui & d'Anneze, 146
Retour du Duc à Naples, 147
Diſpoſitions en faveur du Duc, 148
Efforts inutiles d'Anneze, 152
Premier conſeil aux Carmes, ibid.
Premiere élection du Duc de Guiſe pour Chef de la République, 154
Le Duc de Guiſe eſt proclamé au marché, Chef de la République, 156
Confirmation à St Laurent, 159
Anneze indiſpoſe le peuple contre le Duc de Guiſe, 160
Le Duc de Guiſe refuſe le Trône, 166
Il eſt nommé Duc ſouverain de la Ré-

publique pour ſept ans, 171 1647.
Sédition au marché appaiſée par le Duc de Guiſe, 176
Annezе abdique la qualité de Chef de la République, 181
Le Duc de Guiſe, Duc de la République, 183
Diſpoſitions du Duc de Guiſe & des Généraux français, 184
Opérations de la flotte de France, 188
Le Duc de Guiſe reconnu par tout le Royaume, Duc de la République, 191
Munitions accordées au Duc, ou qui lui furent refuſées, 193
Le Duc refuſe des troupes, 195
Priſe de deux vaiſſeaux chargés de bled, par la flotte françaiſe, 199
Soupçons & défiances réciproques, 201
Conſpiration contre le Duc, 204
Nouvelle cavalcade, 207
La flotte françaiſe veut retourner à Toulon, 211
Nobleſſe françaiſe qui ſe jette dans Naples, 214 1648.
Départ de la flotte, 216
Effets que produit ce départ dans Na-

1648. *ples*, 217
Conjuration de Baſſo, 218
La mort de Santis, 222
Séditions appaiſées par le Duc de Guiſe, 225
Entrepriſe du Duc de Turſis, 230
Priſe du Duc de Turſis, 234
Turſis eſt conduit au Duc de Guiſe, 236
Conférence entre les deux Ducs, 240
Priſon du Duc de Turſis, 242
Le Duc de Guiſe ſauve la vie au Duc de Turſi, 244
Le Duc de Guiſe refuſe de mettre le Duc de Turſis à rançon, 246
Sédition pour le manque de pain, 247

LIVRE NEUVIE'ME.

EXPLOITS du Baron de Modene du côté d'Averſe, 250
Priſe d'Averſe, 253
Le Duc de Guiſe à Averſe, 257
Mécontentement du Baron de Modene, 259
On le ſollicite de quitter le ſervice du Duc de Guiſe, 262

Réplique du Viceroi, 279 1648.
Avis de Dom Jouan, 280
Diſpoſitions du peuple de Naples, 284
Mouvemens à Rome ſur la priſon du Duc de Guiſe, 286
Mouvemens du Duc de Guiſe, 289
Négociation avec l'Evêque d'Averſe, 293
Le Duc de Guiſe eſt transferé à Caſtel-Vulturne, & de là à Gaëte, 296
Le Duc de Guiſe conduit en Eſpagne, 299
Fin de la Révolution, 304
La mort d'Anneze, 305
Mauvais ſuccès de la ſeconde flotte de France, 311
Rétabliſſement des impôts, 313
Le Duc de Guiſe à Segovie, 316
Liberté du Duc de Guiſe, 322

Fin des Sommaires du quatriéme Tome.

Le Privilége ſe trouvera à la fin de la Vie de Crillon.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 *&* 1648.

LIVRE X.

TANT d'avantages obtenus dans les Provinces, l'autorité abſolue du Duc de Guiſe dans la Ville de Naples, & la foibleſſe des Eſpagnols aſſez évidente par les offres qu'ils ne ceſſoient de faire

Le Duc de Guiſe forme le projet d'attaquer en même-tems tous les poſtes occupés par les Eſpa-

1648. à ce Prince, l'encourageoient. Les promeſſes de la Nobleſſe, de ſe déclarer pour lui, lorſqu'il les auroit chaſſés de devant Naples, étoient encore un puiſſant aiguillon ; mais il voyoit qu'il lui faudroit encore un peu de tems pour ſe rendre maître de tous les poſtes qu'ils occupoient. Enfin la difficulté de recouvrer aſſez de bled pour entretenir l'abondance dans Naples, & le danger que la diſette n'y fit naître des ſéditions toujours fomentées par Anneze ; tout le détermina à faire l'entrepriſe de l'attaque générale des poſtes : il étoit perſuadé qu'attaqués de tous côtés, les Eſpagnols ne pourroient réſiſter, & ſeroient forcés de ſe retirer dans les Châteaux, où bloqués étroitement, & ne pouvant recevoir à tems ni ſuffiſament des vivres, ils

Le Duc de Guiſe.

gnols autour de Naples.

Mem. de Guiſe l. 4. Mod. p. 3. c. 14. Lor. Rep. de Naples.

seroient contraints de capituler, n'ayant plus de flotte pour se sauver. C'étoit un événement qui lui montroit le Trône en perspective. 1648.

Le Duc de Guise.

Il avoit huit ou neuf mille hommes des habitans de Naples enrégimentés. Ce nombre ne suffisant pas pour un si grand dessein, il résolut de mander & de faire venir à Naples tous les Chefs du peuple qui communiquoient avec la Ville, & qui étoient avec leurs troupes dans les Provinces du Labour, dans les Principautés citérieure & ultérieure. Les Commandans des Provinces plus éloignées auroient trouvé trop de difficultés à faire une longue marche, outre que leur absence auroit facilité aux Partisans des Espagnols le recouvrement de ces Provinces.

1648. Le Duc s'affermit dans cette réſolution dont il croyoit le ſuccès infaillible ; mais on peut dire qu'il n'en peſa pas aſſez les conſéquences. A quels malheurs s'expoſoit-il, ſi elle ne réuſſiſſoit pas ? Il ne ſubſiſtoit que par ſa réputation. Juſqu'à préſent c'étoient ſa valeur & ſa hardieſſe qui lui avoient procuré tous ces avantages. Il ne pouvoit ſe trouver à toutes les attaques qu'il ſe propoſoit ; s'il échouoit, il décourageoit les ſiens, il rendoit l'eſperance à l'ennemi, il refroidiſſoit la Nobleſſe. Il n'avoit que trop éprouvé la foibleſſe des troupes du peuple dans Naples, incapables de ſoutenir un combat contre de vieilles troupes : il s'abuſoit encore dans la confiance qu'il avoit à la plûpart des Chefs du peuple, partiſans ſecrets des

Le Duc de Guiſe.

Difficultés de cette entrepriſe. *Les mêmes.*

Eſpagnols, & en intelligence avec Anneze. Il s'abuſoit auſſi dans les idées qu'il s'étoit faites de la bravoure des Commandans de la campagne, & dans l'affection qu'il leur croyoit pour lui. Ennemis mortels de la Nobleſſe, ils la vouloient exterminer, s'élever & s'enrichir de ſes dépouilles. Ils n'ignoroient pas les diſpoſitions favorables où le Duc étoit pour elle, & tout ce qu'il avoit fait en ſa faveur : rien ne les éloignoit plus du ſervice de ce Prince. 1648

Le D
de Guiſ

Quand aux conquêtes qu'ils avoient faites, ils n'avoient eu en vue que leurs intérêts. Ils ne vouloient que piller & faire fortune : ſans mœurs, ſans religion, ſans humanité, ils ſacrifioient tout à l'avarice, & ne ſe ſoucioient ni du ſacré, ni du

1648. prophane, ni de Roi, ni de République. Ils étoient preſque tous bandits de profeſſion. Ils ne ſe battoient que lorſqu'ils avoient une ſupériorité marquée. Leurs troupes étoient nombreuſes, mais plus compoſées d'hommes que de Soldats; ils ne tenoient pas plus devant les troupes reglées que le peuple de Naples.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc fait venir des environs de Naples les Chefs du peuple & leurs troupes.

ibidem.

Le 8 Fev.

Sans trop refléchir ſut ces raiſons, & comptant ſeulement ſur le nombre, il envoya ordre à tous les Chefs, le huit Fevrier, d'amener à Naples les troupes qui étoient ſous leur commandement. Ces Chefs ſe mirent en marche preſque ſur le champ, & arriverent ſucceſſivement à Naples le neuf & le 10.

Le Duc ſortit de Naples pour les voir arriver; il en vit défiler devant lui 6700: ils étoient

tous en bon ordre, bien armés, même richement, & ayant leur Commandant à leur tête, mais aucunes n'égaloient pour la beauté & la richeſſe des habits les troupes de Paul de Naples. Chaque Soldat avoit ſon collet de maroquin noir, ſon juſtaucorps & des paremens de velours ou de toile d'or; la culotte d'écarlatte avec des galons d'or ſur le côté : chacun avoit une ceinture ou écharpe de velours bordée également, & des bas de ſoye. Leurs armes étoient un fuſil, deux piſtolets à la ceinture, & une bayonnette longue de deux pieds. Leur bandouliere étoit de velours : ils avoient tous une gibeciere & un fourniment qui répondoient au reſte de leur équipage. C'étoit ainſi que Paul de Naples entretenoit ſes Soldats

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. pour ſe les attacher & les animer à bien faire. Il avoit avec lui Tita de Fuſco ſon beau-frere, auſſi déterminé que lui, & Sebaſtien de Lauro ſon Lieutenant, qui commandoit ſous lui 600 hommes.

Le Duc de Guiſe.

Il ſemboloit qu'il y eût tout à eſperer de pareilles troupes; le Duc de Guiſe étoit charmé de les voir en ſi bon ordre, & ſi ſuperbement équipées; mais les honnêtes gens gémiſſoient en ſe rappellant qu'un équipage ſi pompeux étoit aux dépens des vols, des meurtres & des pillages qu'avoient faits par tout le Royaume ces Chefs de bandits & du ſang innocent de tant de Nobleſſe. Il en vint encore de quelques autres endroits; & le Duc les mêlant avec les troupes du peuple, ſe trouva avoir environ 18000

hommes avec leſquels il ſe croyoit aſſuré d'un plein ſuccès. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Depuis le dix, le Duc de Guiſe avoit fait harceler les Eſpagnols, faiſant pour les fatiguer attaquer leurs poſtes jour & nuit, afin qu'ils fuſſent moins en état de ſoutenir le grand aſſaut qu'il vouloit leur donner. Il avoit marqué le douze de Février, jour auquel le peuple célébroit une fête de Notre Dame des Carmes, objet de la vénération des Napolitains. La veille, ce Prince fit toutes ſes diſpoſitions. Il ordonna onze attaques d'Infanterie, & quatre fauſſes; une eſcalade & une attaque de Cavalerie.

Diſpoſition pour l'attaque générale.

Les fauſſes attaques furent aſſignées aux deux poſtes d'Albe & du ſaint Eſprit, à la porte de Conſtantinople, & au poſte

Mem. de Guiſe. l. 4. Mod. t. 3. c. 14. Loreda-

1648. de l'Antignano. C'étoit à la porte Medine que ſe devoit tenter l'eſcalade : enfin, on avoit fait un corps de Cavalerie pour pénétrer dans la grande rue de Tolede juſqu'au Palais du Viceroi. On n'avoit pas laiſſé de mêler parmi l'Infanterie quelques pelotons de Cavalerie.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe commit pour veiller ſur toutes ces attaques & pour les conduire, Melloné, vieux Officier, qui joignoit l'expérience à la valeur, mais Eſpagnol ſecret, & qui, par conſéquent, ſe propoſoit des voyes indirectes pour empêcher la réuſſite. Le Duc créa pour cet Officier la Charge de Meſtre de camp général de la Ville.

Poſte du Duc de Guiſe.

Les mêmes.

Dès le 11, ce Prince fit tranporter beaucoup de poudre de boulets, de béches & d'au-

tres munitions de guerre au Palais de la Ducheſſe de Gravine, ſitué dans le Faubourg qui eſt en vue du Château St Elme & environ à demi mille de Naples. Il s'y rendit le ſoir avec le Chevalier de Fourbin, la Botelerie, & pluſieurs autres aides de camp. Il donna ordre à 2000 hommes choiſis des troupes du peuple d'y venir rangés en bataille. De là, il ſe propoſoit de tout voir, de tout obſerver, & d'envoyer du ſecours aux corps qui en auroient beſoin, ſurtout à l'attaque de Ciaya la plus eſſentielle, celle qui lui tenoit le plus au cœur; ſon poſte n'en étoit qu'à une portée de fuſil. Peut-être eût-il mieux fait de ſe mettre lui-même à la tête de ces deux mille hommes, & de commander une attaque. Que n'eût-il

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. point pû s'en promettre ? Lui dont la préſence avoit toujours animé & fait réuſſir toutes les entrepriſes qu'il avoit conduites en perſonne. Ce n'étoit pas la crainte de s'expoſer qui l'en empêchoit ; le poſte où il ſe mit pouvoit être foudroyé par l'artillerie du Château ſaint Elme. Par cet ordre, il rendit comme inutile ce corps de 2000 hommes, qui ne put être employé que par parcelles & avec peu de fruit. Le Duc alla le ſoir au Palais de Gravine, y paſſa la nuit ſans ſe coucher, & s'entretenant avec le Pere Confeſſeur, homme d'eſprit, & qui ſavoit plus que le métier de Moine.

Le Duc de Guiſe.

Les Eſpagnols inſtruits du projet du Duc de Guiſe, ſe mirent en état de rendre tous ſes efforts inutiles. Ils n'avoient

Préparatifs des Eſpagnols. *Les mêmes.*

pas plus de 6000 hommes ; leurs armes n'avoient ni or ni argent, mais elles étoient en bon état, nettes & claires. 1648.

Le Duc de Guiſe.

C'étoit de petits hommes bazanés, endurcis au froid & au chaud, vivant de peu, patiens, intrépides, & aſſidus dans toutes leurs fonctions. Paſſionés pour le ſervice de leur Roi, braves & capables des ſentimens qu'inſpirent l'honneur & la gloire. A leur tête, étoient des Officiers expérimentés ; il y avoit même un corps d'Officiers réformés qui s'étoient déja ſignalés en pluſieurs occaſions. D. Jouan fit uſage de tous ces braves gens. Il leur diſtribua tous les poſtes qu'on devoit attaquer, joignit à ces troupes celles qui gardoient les trois Châteaux, & en diſpoſa l'artillerie auſſi-bien que celle du

1648. Mole pour favoriſer la défenſe, & tirer ſur les aſſaillans.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe ayant fait ſes diſpoſitions, & mêlé pour certains poſtes les troupes du peuple avec celle de la Campagne, nomma les Chefs qui devoient commander les premiers. On fut ſurpris qu'il ne donnât aucun emploi au Baron de Modene qui s'étoit ſignalé par la priſe d'Averſe. Modene étoit un homme ſage, bon Officier, qui traitoit avec douceur & bonté tous ceux qui étoient ſous ſon commandement. Ce caractère lui avoit acquis leur eſtime & leur affection, ſentimens qui avoient paſſé des gens de guerre au peuple de Naples. La jalouſie que le Duc en avoit conçue, coûtoit à Modene l'amitié & la confiance de ce Prince. Liéto toujours ſon favori,

La Baron de Modene diſgracié. *Mod. t. 3. f. 84.*

lui rendoit dans toutes les occa- 1648.
ſions ce Gentilhomme ſuſpect. Le Duc
Il étoit ſecondé par Mollo, de Guiſe.
principal Conſeiller du Duc, & par Fabroni ſon Secretaire, qui, auſſi bien que Liéto, s'étoient trouvés commis avec Modene.

Modene qui ſe contentoit de faire ſon devoir, ne ſe prêtoit point à toutes ces intrigues de Cour ſi oppoſées à la candeur de l'honnête homme. Voyant que ſes ennemis étoient maîtres du cœur du Prince, & qu'ils lui procuroient de fréquentes mortifications, ſurtout en faiſant révoquer les Sauvegardes ou les emplois qu'il donnoit, comme Meſtre de camp général, il quitta l'armée d'Averſe ſans ordre du Duc, le vint trouver, ſe plaignit de Liéto, & demanda à ce Prince de

1648. trouver bon qu'il ſe retirât s'il refuſoit de lui ſacrifier Liéto.

Le Duc de Guiſe.

C'étoit parler un peu haut à un Prince jaloux de ſon autorité, & déja indiſpoſé contre Modene. Le Duc fut extrêmement moderé, ſentant malgré ſes préventions, le beſoin qu'il avoit de ce Gentilhomme, & le tort que lui feroit ſa diſgrace; il le flata, le careſſa, & l'engagea à continuer ſon ſervice, ſans néanmoins lui promettre de diſgracier Liéto.

Modene retourna à l'armée: alors Liéto & ſes aſſociés redoublerent leurs mauvais offices. Ils ne les firent plus conſiſter en raports de munities & en choſes de peu de conſéquence. Ils accuſerent le Secretaire de Modene d'avoir détourné une grande quantité des grains d'Averſe, & ajoûterent que Mo

dene n'avoit pu l'ignorer ; qu'il étoit même entré dans le complot de pluſieurs de ſes Officiers qui vouloient abandonner le parti de la République, paſſer chez l'ennemi, & lui mener leurs troupes. Ils ſoutenoient qu'ils en avoient les preuves, & qu'ils les produiroient au Prince. Le Duc ſéduit malgré le caractère de Modene qui devoit lui parler en ſa faveur, perdit toute la confiance qu'il avoit en lui. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Anneze fut inſtruit des mécontentemens réciproques du Duc & de Modene : croyant cet Officier général très-irrité contre le Duc, il fit une ſeconde tentative pour l'attirer à ſon parti. Il lui envoya un de ſes confidens à Averſe, lui manda qu'il étoit inſtruit de l'ingratitude du Prince à ſon égard ;

Arrivée de Modene à Naples. *ibid.* *Mem. de Guiſ. l.* 4.

1648. qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'en venger : que tout Naples étoit indiſpoſé contre le Duc, & las de ſon gouvernement tirannique : qu'il y avoit un grand parti pour le deſtituer de la qualité de Duc de la République : qu'on devoit même l'arrêter & le renvoyer à Rome : qu'enſuite, on rendroit l'autorité à Anneze ſous la protection de la France, & qu'on feroit Modene Général des armes, s'il vouloit ſe joindre aux auteurs de cette entrepriſe qui l'eſtimoient, qui l'aimoient, & qui étoient convaincus de ſes talens.

Le Duc de Guiſe.

Modene rejetta cette propoſition : ſur le champ, il envoya en donner avis par ſon Secretaire Caëtan au Duc de Guiſe. Le Duc prévenu contre le Secretaire & le maître, répon-

dit avec dédain qu'il ne croyoit rien de cet avis ; que c'étoit un artifice de Modene pour faire l'important & ſe faire valoir. Modene ſurpris d'une réponſe ſi injurieuſe, ne put douter de ſa diſgrace. Il quitta encore une fois l'armée ſans congé, enquoi il pécha contre les loix militaires, & revint à Naples pour s'éclaircir avec le Duc du ſujet d'un pareil mépris. Il en fut reçu avec une extrême froideur ; & ſur ce qu'il apprit du projet de l'attaque générale, il oſa l'improuver, & en remontrer le danger, ce qui augmenta les ſoupçons du Prince qui le croyoit envieux de ſa proſpérité. Il fut encore ſurpris de n'avoir point au Palais ſon logement qui avoit été donné au Controlleur de la maiſon du Duc. Il fut obligé d'aller loger

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. chez le Capitaine Rama. Mécontent à ſon tour, il ne prit point de part à la grande entrepriſe de l'attaque générale des poſtes. Il eſt vrai que le Duc ne lui avoit point donné de commandement, mais il ne l'avoit pû, puiſque Modene, lors des diſpoſitions, étoit à Averſe. Modene pouvoit donc offrir ſes ſervices au Prince, ou du moins le ſuivre dans le poſte qu'il prit au Palais de Gravine. Au lieu de choiſir l'un de ces partis, il reſta chez lui ſous prétexte d'une indiſpoſition ſuſpecte, ou du moins fâcheuſe dans ces circonſtances, & fut ſpectateur immobile de ce grand événement.

Le Duc de Guiſe.

L'attaque générale des poſtes. *Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 14. Loredan.*

Dès le onze de Février, le Duc de Guiſe avoit fait publier une défenſe à ſes troupes de tuer aucun Napolitain dans les

Le 12 Février.

quartiers dont elles s'empareroient ; il l'avoit fait ſçavoir aux habitans de ces quartiers, & les exhortoit à le ſeconder en prenant les armes contre les Eſpagnols pour ſecouer le joug de leur tirannie. 1648. Le Duc de Guiſe.

Enfin, ce jour critique arriva ; ce jour qui devoit leur faire perdre la Couronne de Naples, & la mettre ſur la tête du Duc de Guiſe, ou lui enlever ſes eſpérances, & relever la leur. A la pointe du jour, on ſonna la cloche de St Auguſtin, ſignal de l'attaque. Toutes les cloches des autres Egliſes y répondirent : en même tems, commencerent les attaques de tous les quartiers des Eſpagnols.

Le Meſtre de camp Landerio avec les 500 habitans de Nocera, & le Capitaine Diégo

1648. à la tête de 500 Napolitains, partirent de la Douane, ſituée vis-à-vis le Fanal poſé au bout du Mole, & entrerent l'épée à la main dans la Douane des farines, & s'en emparerent.

Le Duc de Guiſe.

Diégo de Soriento, poſté à Porto & à l'Egliſe de viſita Poveri, & qui, outre les 300 hommes de ces deux poſtes, commandoit les 500 Cavayols & mille hommes des Compagnies du peuple, aſſaillit avec furie les Eſpagnols au poſte de St Barthelemi où étoit le théatre de la Comedie Italienne., les en chaſſa, & s'en rendit maître.

Dominio avec ſon Régiment de 2000 hommes & trois Compagnies du peuple de cent hommes chacune, attaqua le poſte du Couvent de Dona Alouina, l'un des mieux retranchés des

Eſpagnols. Il fut vivement dé- 1648.
fendu & mieux qu'il ne fut attaqué, Dominio s'étant contenté d'eſcarmoucher; auſſi le combat ne fut pas déciſif, & dura long-tems ſans effuſion de ſang. Le Duc de Guiſe.

A ſainte Marie la Nove, Melloné avec 500 hommes des troupes de Paſtina & 500 Napolitains, fit d'abord des merveilles. Il pouſſa vivement l'ennemi; mais étant ſecrettement d'intelligence avec lui, & le voyant entiérement ébranlé, il s'arrêta, & ne fit plus qu'entretenir mollement le combat. Ce fut la premiere trahiſon preſque manifeſte que le Duc de Guiſe éprouva: il avoit compté ſur la bravoure & l'expérience de Melloné. Horace Vaſſulo qui étoit ſur les aîles avec un détachement de Cavalerie pour entrer dans les quartiers eſpagnols

1648. dès que l'entrée y ſeroit libre, ne put exécuter ſes ordres.

Le Duc de Guiſe.

Paſtina avec les 1500 hommes qui lui reſtoient de ſon Régiment, emporta Monté Oliveto. Son Lieutenant prit auſſi un des petits poſtes voiſins; mais s'étant trop avancé, & n'ayant pas été ſoutenu, il fut bleſſé à mort & pris priſonnier. Il mourut peu de jours après de ſes bleſſures. Paſtina attaqua le ſecond poſte, où il réuſſit. Il eût pû conſerver ſes avantages, s'il n'eût ſouffert que ſes gens pillaſſent dans les quartiers conquis. Batteville avec un corps d'Officiers réformés accourut, chaſſa les Napolitains, & reprit les poſtes. Paſtina aſſez indiférent à ce mauvais ſuccès, ſe retira ſans faire de nouveaux efforts.

Le Meſtre de camp Annibal Brancaccio

Brancaccio étoit chargé des deux attaques de la porte ſaint Dominique & du poſte de Sangué de Criſto avec ſon Régiment & la Compagnie de 150 Turcs. Il ne répondit point à ſa réputation. Il attaqua foiblement, & fut repouſſé. Il ne ſoutint pas même les Turcs qui firent bien leur devoir, mais qui en trop petit nombre furent obligés de faire retraite. Les Capitaines des Ottines de Lantignano ne firent qu'eſcarmoucher, & ne gagnerent pas un pouce de terrein. 1648. Le Duc de Guiſe.

D. Bernardin de Cucco avec ſon Régiment, entra par le côté de Vomero, dans les ouvrages qui couvroient au dehors le Château ſaint Elme. Il eut d'abord quelque ſuccès, & ſe rendit maître d'une demi-lune du côté du Faubourg de Ciaya. Il

1648. attendoit, pour pénétrer plus avant, la réuſſite de l'attaque de ce Faubourg, laquelle ſe faiſoit par Paul de Naples.

Le Duc de Guiſe.

Enfin, le Pucca fit ſon attaque du côté de ſainte Claire, inveſtit la Maiſon-Profeſſe des Jéſuites & le Monaſtere de St Sebaſtien; mais il ſe conduiſit ſi mollement, que les Eſpagnols le repouſſerent facilement, ce Chef du peuple ſe ſouciant peu de réuſſir, & ne voulant expoſer ni ſa perſonne, ni ſes troupes. Ce fut encore une eſpéce de trahiſon.

Les fauſſes attaques. *ibidem.*

Il n'eſt pas ſurprenant que les fauſſes attaques ne produiſiſſent aucun avantage. Elles n'avoient pour objet que d'occuper & de fatiguer l'ennemi, & de l'empêcher de porter du ſecours aux autres poſtes: celle du Ce-

drangulo & du Cirillo eut cet effet, & y retint le corps des Eſpagnols qui les gardoit. Le Meſtre de camp Landi, qui avec ſon Régiment menaçoit les poſtes d'Albe & du St Eſprit, n'avança point, l'Artillerie des Châteaux portant juſqu'à ſa troupe, qui, pour en éviter les effets, s'éloigna & ſe mit hors de la portée du canon. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Les Capitaines des Ottines qui marchoient vers la Porte de Conſtanrinople, effrayerent l'Officier qui y commandoit. Il ſe tint toujours alerte, croyant à tous momens être attaqué ; les Eſpagnols ne purent ſe ſervir du corps de troupes à qui ce poſte étoit confié.

Le projet de l'eſcalade à la Porte de Medine eut encore moins de ſuccès, ce qui fut auſſi imputé à trahiſon, ou du moins

L'eſcalade. *ibid.*

1648. à lâcheté. Sebaſtien de Lauro, Lieutenant de Paul de Naples, commandoit trois Compagnies faiſant 450 hommes de bonnes troupes. Il avoit auſſi quelques détachemens du corps de Paul de Naples, cependant il ne fit rien de conſidérable. La plûpart des échelles ſe trouverent trop courtes ; quelques-unes rompirent; mais il y avoit ſi peu de monde à la garde de ce poſte, qu'on l'eût emporté, ſi l'on eût agi avec vigueur : les Eſpagnols ne le défendoient que par le feu de leur canon & de leur mouſqueterie qui n'arrête pas un ennemi brave & ſupérieur. Le Duc envoya envain un de ſes Aides de camp preſſer Lauro de faire ſon devoir avec plus de vivacité : Lauro mépriſa l'ordre, & ſe retira.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc pour faire uſage de

ſa Cavalerie peu nombreuſe, l'avoit fait ranger par eſcadrons devant la Porte Royale, afin d'entrer dans la rue de Tolede, & de pouſſer juſqu'à la Place du Palais du Viceroi, qui joint par une galerie le Château-neuf. Ce corps étoit commandé par trois Français auſſi braves que fidéles, le Baron Durand, Glandeve & Villepreux. Ils trouverent ſur leur route un grand Palais défendu par les Allemands. Auſſi-tôt, ils mirent pied à terre, attaquerent vivement les Allemands qu'ils chaſſerent du Palais. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Efforts de la Cavalerie. *Mem. de Guiſ. l. 5.*

Les avantages étoient variés. Le plein ſuccès dépendoit de l'attaque qui ſe faiſoit au-delà du Faubourg de Ciaya, ſitué le long de la mer, qui pouvant conduire juſqu'au Mole & aux Châteaux, eût favoriſé l'attaque

Attaque du Faubourg de Ciayat. *Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. c. 14. Loredan.*

1648. de Cucco, eût introduit dans le milieu des quartiers des Eſpagnols, & les eût vraiſemblablement forcés à ſe retirer dans les Châteaux. C'étoit ſur cette attaque que le Duc de Guiſe avoit fondé ſa plus grande eſpérance. Il avoit choiſi pour y réuſſir Paul de Naples, le plus brave des bandits, celui qui dans ſes entrepriſes avoit le mieux réuſſi, & qui avoit le plus grand nombre de troupes, les plus leſtes, & qui paroiſſoient les plus aguerries. Elles montoient à 3500 hommes, outre ſon beau-frere Fuſco qui étoit comme ſon Lieutenant général : Paul avoit des Meſtres de camp fort eſtimés.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc avoit donc ordonné que Perrés, l'un d'eux, ſeroit chargé d'attaquer & d'emporter ſucceſſivement les trois poſ-

tes de ſainte Marie de Paradé, de St Carle, & dellé Mortellé, fortifiés médiocrement, & qui euſſent conduit à prendre en flanc le Château de St Elme. Un autre devoit forcer le poſte degli Angeli. On n'avoit donné que 500 hommes à Perrès, en ſuppoſant qu'il trouveroit peu de réſiſtance. Paul avec 2000 hommes devoit obſerver le ſuccès de ces deux attaques, les ſoutenir, envoyer du renfort à ces deux Officiers, & frapper les plus grands coups, en achevant avec un ſi gros corps de réſerve d'accabler l'ennemi. 1648. Le Duc de Guiſe.

Ces meſures paroiſſoient bien concertées, mais la diſtance eſt grande du projet à l'exécution. Le Duc de Guiſe fit une faute capitale, en confiant une ſi grande entrepriſe à un Chef qu'il

1648. ne connoiſſoit point aſſez. Paul en ſe ſoulevant contre les Eſpagnols, ſans qu'il eût aucun ſujet de ſe plaindre d'eux, n'avoit eu en vue que de s'enrichir par le pillage. Tout homme riche étoit ſon ennemi. Il avoit confondu les Eſpagnols, la Nobleſſe & le peuple. C'étoit ſurtout aux dépens de la Nobleſſe qu'il avoit fait ſa plus grande fortune. Il la haïſſoit mortellement, & la craignoit, ſentant combien il méritoit ſon reſſentiment. Il ſavoit que le Duc de Guiſe l'aimoit & la protegeoit ; ſujet pour lui de haïr auſſi ce Prince. Il étoit donc bien éloigné de le ſervir, & de faire réuſſir une attaque qui eût pû finir les troubles du Royaume qu'il vouloit perpetuer. Son objet en venant, étoit de trouver & de ſaiſir dans cette Ville

Le Duc de Guiſe.

opulente les occaſions de groſſir ſon butin. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Sur les huit heures, Alexio entra dans le poſte degli Angeli, l'attaqua vivement, & s'en rendit maître : Perrès ne fut pas moins heureux au poſte de ſainte Marie. Il l'emporta, & diviſant ſes forces, il aſſaillit ceux de dellé Mortellé, & de ſaint Carle ; il y trouva une bien plus grande réſiſtance. Il y avoit un bon retranchement au premier, défendu par quatre piéces de canon qui tiroient du Château St-Elme ; au ſecond, un corps de Mouſquetaires faiſoit ſur ſa troupe un feu continuel. Comme Perrès avoit peu de monde, il s'adreſſa aux troupes qui le ſuivoient, faiſant partie de la réſerve de Paul ; il le preſſa de ſe joindre aux ſiennes, & de marcher en

1648. avant. Elles le refuſerent ; lorſqu'il voulut les y contraindre, elles ſe jetterent ventre à ventre derriere un mur.

Le Duc de Guiſe.

Elles avoient les ordres de leur Général, qui ne vouloit pas expoſer l'élite de ſes troupes au feu de l'Artillerie ennemie. Il faiſoit même la plus étonnante manœuvre dont ſe fût encore aviſé un Général. Dès qu'il s'étoit vû dans ce beau Faubourg, rempli des Palais des principaux Seigneurs du Royaume, & gardés ſeulement par des domeſtiques, oubliant ou mépriſant les ordres du Duc, il entra dans ces Palais avec tous ſes Soldats ; celui du Prince de Monté Sarchio fut pillé, & tout ce qu'il y avoit de plus précieux fut enlevé par Paul.

Paul de Naples pille ce Faubourg. *ibid.*

Le Duc de Guiſe informé de cette conduite, lui envoya

le Chevalier de Fourbin. Fourbin l'exhorta ; envain il y joignit les menaces, il frappa même quelques Soldats ; tout fut inutile. Fourbin fut réduit avec le peu de gens qui le ſuivoient, d'aller joindre Perrès, & de s'emparer avec lui d'un Palais que les Eſpagnols avoient évacué ; mais trop foible pour pénétrer plus avant, il fallut abandonner ce Palais. Il y avoit encore une reſſource. Paſtina chargé de l'attaque du Mont Oliveto, où il avoit déja emporté un retranchement, avoit ordre de ſoutenir Perrès ; mais Paſtina rebuté de la réſiſtance qu'il trouvoit à Monté Oliveto, lâcha pied & ſe retira. 1648. Le Duc de Guiſe.

Perrès combattoit toujours à St Carle : le combat y fut très-vif. Ceriſante y fut tué, & l'Aide-Major de Perrès fait priſon-

1648. nier. Malgré tous ces déſavantages, les choſes étoient encore entiéres, lorſque Perrès reçut un coup de fuſil dans la gorge, lequel le mit hors de combat; il fallut le porter au Palais de Gravine. Son abſence mit le déſordre parmi ſes troupes, qui furent repouſſées ſans rien conſerver de ce qu'elles avoient pris.

Le Duc de Guiſe.

La Botelerie ayant joint Paul de Naples, lui fit des reproches de ſon inaction de la part du Duc de Guiſe, en le ſollicitant de ſecourir les deux Meſtres de camp. Paul n'en fit aucun cas, continua à la vue de cet Aide de camp, de piller le Palais de Monté Sarchio & pluſieurs autres. La Botelerie lui dit que ſon Alteſſe ne ſouffriroit pas un pareil déſordre, & qu'il pourroit bien venir en

erſonne l'en empêcher. Paul répondit qu'il n'avoit pas amené ſes gens à Naples pour combattre les Eſpagnols, mais pour enrichir ſes Soldats du butin de cette Ville : que ſi le Duc de Guiſe venoit, il lui feroit couper la tête, & iroit la préſenter dans un baſſin à D. Jouan. 1648.

Le Duc de Guiſe.

La Botelerie ſe retira, & alla retrouver le Duc à qui il rapporta mot à mot les paroles de Paul de Naples. Ce Prince outré de colere, s'écria : *Avant 24 heures, on verra quelle tête tient mieux ſur ſes épaules, ou de la mienne ou de celle de Paul.* Parole imprudente qui pouvoit, ſi ce Chef des bandits en eût été informé, faire verſer bien du ſang dans Naples, ou du moins rendre inutile la vengeance du Prince.

Alexio dans le poſte degli

1648. Angeli, s'étoit avancé vers le Noviciat des Jéſuites d'où l'on jetta ſur ſa troupe des pots de réſine & d'huile bouillante ; la troupe épouvantée, ne recevant aucun ſecours, prit la fuite, & abandonna le poſte gagné.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc fait ſonner la retraite.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 14. Loredan.

Pendant ces attaques, le Duc de Guiſe avoit toujours été en mouvement dans ſon poſte de Gravine. Il envoyoit continuellement des renforts à ceux qui en avoient beſoin, & faiſoit porter divers ordres par ſes Aides de camp. Un détachement de 300 hommes courut attaquer les dehors du Château St Elme pour ſeconder les Chefs chargés de s'avancer juſques-là. Il comptoit qu'ils y ſeroient parvenus : s'ils l'euſſent fait, ce Château auroit été emporté, car ce petit détachement prit les dehors, s'avança juſqu'aux

hartreux, s'y logea, fit même 1648.
es priſonniers. Cependant le
anon du Château St Elme Le Duc de Guiſe.
roit toujours, & donnoit ſur
s environs du Palais de Gra-
ine. Des éclats de pierre tué-
ent beaucoup de perſonnes au-
rès du Duc, & le mirent lui-
nême en très-grand danger ;
nais livré à la douleur du mau-
ais ſuccès de ſon entrepriſe,
ndigné de la trahiſon de Paul
le Naples qui l'avoit fait
échouer, & qui avoit joint le
mépris à l'inſolence, à peine
entendoit-il le bruit affreux du
canon. Enfin, après un combat
de huit heures, qui en certains
endroits avoit été très-vif, ce
Prince voyant les ſiens repouſ-
ſés en tant de lieux, & n'avoir
retiré en quelques-uns que de
très-foibles avantages, prit le
parti de faire ſonner la retraite;

1648. d'autant plus que Paſſero fut contraint d'abandonner la Douane des farines que l'Artillerie du Château-neuf & du Mole battoit ſans relâche. Dominio avoit auſſi été repouſſé du poſte de Dona Alouina, & Melloné malgré ſa ſupériorité, avoit ceſſé de combattre à ſainte Marie la Nove. Cucco, maître de la demi-lune qu'il avoit priſe près le Château ſaint Elme, évacua au ſon de la retraite. La Cavalerie qui avoit fait merveille dans la rue de Tolede, ſe retira auſſi, ayant eu ſes trois Chefs hors de combat, & les Eſpagnols recouvrerent le Palais dont Durand avoit chaſſé les Allemans. Tout le ſuccès de cette grande entrepriſe ſe borna à la priſe du poſte de St Barthelemi, dont Soriento s'étoit ſaiſi, & qui reſta au pouvoir de la Ville.

Le Duc de Guiſe.

Telle fut la fin d'une entre- 1648.
ciſe qui paroiſſoit formée avec
lus de confiance que de pru-
ence; conduite, il eſt vrai,
vec jugement, & appuyée d'un
ombre de troupes ſuffiſant
our la faire réuſſir; mais tout
evint inutile par la trahiſon
es Chefs, & par la lâcheté des
oldats, à quoi l'on doit ajoûter
habileté des Capitaines eſpa-
nols, la valeur & l'expérience
le leurs troupes. D. Jouan &
on Conſeil reſſentirent la plus
ive joye de cet heureux ſuc-
cès. Leurs eſpérances s'accru-
ent. Après un tel effort, ils
comprirent que le Duc de Guiſe
ne pouvoit plus ſe flatter de les
chaſſer des poſtes qu'ils occu-
poient. Ils ne douterent pas
même qu'avec le tems ils ne
triomphaſſent entiérement d'u-
ne rébellion qui n'avoit point

Le Duc de Guiſe.

Divers effets que produit le mauvais ſuccès de l'attaque générale.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 14. Loredan.

1648. de ſecours étranger à eſperer. Les Partiſans qu'ils avoient dans la Ville, furent auſſi plus excités à les ſervir ; ils redoublerent leurs ſoins & leurs intrigues pour fortifier & augmenter leur parti. Anneze qui joignoit la haine à l'intérêt, goûta le plaiſir qu'inſpirent ordinairement ces deux paſſions, lorſqu'il y a lieu de croire qu'elles pourront être bientôt ſatisfaites.

Le Duc de Guiſe.

Le peuple en général fut conſterné d'un événement ſi triſte & ſi contraire à leurs vœux; tous les viſages étoient effrayés. Que pouvoit-on attendre de l'avenir, après avoir éprouvé l'inutilité de tant de forces réunies ? A ces affligeantes réflexions, étoient mêlés la douleur & les regrets d'un grand nombre de familles qui pleu-

)ient la mort de ceux qui 1648.
voient été tués dans ces diver-
:s attaques. On n'imputoit pas Le Duc de Guiſe.
e malheur au Duc de Guiſe ;
n voyoit aſſez clairement que
ı plûpart des Chefs n'avoient
as rempli leur devoir, ſoit
ue le cœur ou la fidélité euſ-
:nt manqué.

Quelque fût la douleur du Le Duc de Guiſe rentre dans Naples. *ibidem.*
)uc de Guiſe d'un revers ſi peu
ttendu, il la diſſimula profon-
ément. Il montra une confi-
ance & une égalité d'ame qui
endoient l'eſpérance à ſes amis
x à ſes Partiſans. Elle leur fit
:roire que ce Prince avoit des
eſſources aſſurées contre un
el événement, qui, après tout,
e laiſſoit dans le même état
)ù il étoit auparavant. Il de-
neura le reſte du jour au Pa-
ais de Gravine où il donna tous
es ordres néceſſaires pour em-

1648. pêcher les mauvais effets que pouvoit produire le découragement du peuple au dedans & au dehors. On admira les ſoins qu'il prit du Meſtre de camp Perrès, griévement bleſſé à l'attaque de ſaint Carle en faiſant ſon devoir ; on l'avoit aporté à ce Palais. Le Duc alla le voir panſer, lui appliqua lui-même les médicamens. Il ſçut alors que les Eſpagnols vouloient faire pendre comme rebelle, l'Aide-Major de Perrès qu'ils avoient fait priſonnier, & qui en effet étoit Napolitain. Il envoya ſur le champ un Trompette à D. Jouan réclamer cet Aide-Major, & lui déclarer que s'il le faiſoit mourir, il uſeroit auſſi-tôt de repreſailles envers l'Aide-Major Poderico ; cette menace retint les Eſpagnols : ces deux Officiers furent échangés.

Le Duc de Guiſe.

Craignant enſuite que les bandits ne fiſſent de nouveaux déſordres dans Naples, & ſe repentant de les y avoir fait venir, le Duc envoya ordre à Paſtina d'aller loger ce ſoir là au Fauxbourg St Antoine, & de retourner à Salerne dès le lendemain matin. Paſtina obéit; mais comme il avoit des reproches à ſe faire ſur la maniere dont il s'étoit conduit dans l'attaque, & qu'il craignoit la colere du Prince, il partit ſans le voir, & rendit même ſecrettement une viſite à Anneze avec qui il ſe lia, & à qui il laiſſa 120 de ſes Soldats pour ſe fortifier. Le Duc l'apprit avec indignation, & comprit quel fonds il devoit faire ſur tous ces Chefs de la campagne qui étoient autant de ſcélerats, ſans foi & ſans honneur. 1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. Le soir, le Duc se disposa à retourner dans Naples. Quelques-uns effrayés du mauvais succès, voulurent l'en dissuader. Ce Prince au-dessus de la peur, mépriſa ce conseil timide. Dès que le peuple sçut qu'il retournoit à son Palais, il illumina toutes les fenêtres des rues par où il devoit passer, il le reçut avec applaudissement ; & ce Prince eut le plaisir d'entendre plusieurs voix confuses qui crioient, qu'on sçavoit bien que son Alteſſe avoit été trahie, & qui l'exhortoient de veiller à sa sûreté, & de châtier les traîtres.

Le Duc de Guise.

Il punit la trahison de Paul de Naples. *ibidem.*

Ces dispositions du peuple affermirent le Duc dans la résolution de se venger de la trahison & de l'insolence de Paul de Naples, il eût peut-être bien fait de dissimuler ; mais ce Prince étoit extrêmement

irrité contre lui, & le craignoit encore, le voyant à la tête d'un si gros corps de troupes. 1648.

Le Duc de Guise.

Ce Chef de bandits aussi audacieux qu'insolent, avoit été trouver le Duc, lorsqu'il étoit encore au Palais de Gravine, & lui dit que ses Soldats n'étant pas accoûtumés à combattre dans les Villes, n'avoient pas réussi dans Naples; qu'il vouloit les remener à Aveline, & de là, les conduire dans la Pouille qu'il comptoit soumettre toute entiére à la République; que pour cet effet, il étoit néceſſaire que le Prince lui accordât la patente de Vicaire-Général de cette Province. Le Duc sans témoigner le moindre ressentiment, lui répondit qu'il lui accordoit sa demande, & qu'il pouvoit venir le lendemain à son Palais en recevoir

1648. l'expédition. Enſuite, il lui ordonna de remener ſes troupes dans le quartier où elles avoient logé la veille.

Le Duc de Guiſe.

De retour à ſon Palais, le Duc ſongea à couvrir du prétexte de la juſtice, la vengeance qu'il méditoit contre Paul de Naples. La mere d'une jeune fille que Paul avoit enlevée, étoit venue porter ſes plaintes au Duc. Il la renvoya avec ordre de ſe rendre auprès de lui quand il la manderoit. Il ſe rappella le violement de la capitulation de Nole & de tout le ſang qui y avoit été répandu par la barbarie de Paul. Il y avoit alors à Naples deux Députés de cette Ville, qui y étoient venus pour ſe plaindre de ces cruels excès. Le Duc fit uſage de leur préſence pour s'en ſervir contre Paul. Il fit venir

venir à la porte de derriere du Palais, Piſacani & Longobardo avec 50 hommes chacun de leurs Compagnies. 1648. Le Duc de Guiſe.

Il ſembloit que Paul de Naples ne cherchât qu'à accumuler les outrages qu'il vouloit faire au Duc. Au lieu de lui obéir, & de conduire ſes troupes où il lui avoit ordonné, il les fit demeurer ſous les armes & loger dans les meilleurs poſtes de la Ville, apparament chez les Bourgeois, & alla conférer pendant deux heures avec Aneze. Le matin du 13, il ſe rendit au Palais avec Tita de Fuſco ſon beau-frere, & ſuivi de 200 de ſes Soldats. Il en laiſſa 200 au dehors du Palais, 200 dans la grande Cour & au pied de l'eſcalier : ils monterent Fuſco & lui avec les cent autres. Il eſt aſſez ſurprenant que les

Mort de Paul de Naples. *ibid.* *Le 13 Fev.*

1648. gardes du Duc leur laiſſaſſent prendre des poſtes qui les rendoient, s'ils euſſent voulu, les maîtres du Palais. On en avertit le Duc qui n'en parut pas plus ému. Il envoya ſeulement Liéto avec douze gardes ſe poſter au pied de l'eſcalier ſecret de ſon cabinet, qui donnoit dans le Secretariat.

Le Duc de Guiſe.

Paul & Fuſco entrerent dans la Chambre du Duc; Paul lui demanda la patente qu'il lui avoit promiſe de Vicaire-Général de la Pouille, & de plus, la confiſcation de la Principauté d'Aveline dont il avoit dépouillé le Prince de ce nom. Paul portoit l'audace juſqu'à vouloir ſe faire appeller Prince d'Aveline.

Le Duc de Guiſe que cette nouvelle audace outrageoit encore, cacha ſon reſſentiment; & avec le viſage le plus ouvert,

le ton le plus gracieux, lui ré- 1648.
pondit que c'étoit le moins que
pouvoit eſperer un Capitaine
qui avoit rendu de ſi grands ſer- Le Duc de Guiſe.
vices à la République. En mê-
me tems, il ordonna qu'on ex-
pédiât le brevet que Paul de-
mandoit : puis s'adreſſant à lui-
même, il lui dit qu'il pouvoit
aller avec Innocentio faire dreſ-
ſer ces actes dans la forme qu'il
ſouhaiteroit, répetant au Com-
mis d'obéir à Paul comme à lui-
même ; ces paroles furent dites
d'un air ſi naturel, que Paul
n'eut pas le moindre ſoupçon.
Il deſcendit avec Fuſco & In-
nocentio par l'eſcalier ſecret ;
mais lorſqu'il fut au bas, Liéto
& les douze Gardes ſe jetterent
ſur Paul & ſur Fuſco, les arrê-
terent, leur tinrent le poignard
ſur la gorge, en les menaçant
de les tuer s'ils faiſoient le moin-

1648. dre cri & le moindre mouvement.

Le Duc de Guiſe.

Pris au dépourvu & effrayés, ces deux hommes ſe contenterent de demander qu'on ne les fit pas mourir ſans confeſſion. Liéto le leur promit, & de plus, que rien ne ſe feroit contr'eux que ſelon les regles ordinaires de la Juſtice. Ils furent conduits dans deux chaiſes à la Vicairie où l'auditeur s'étoit déja rendu auſſi-bien-que les Députés de Nôle, & la mere de la fille enlevée. On leur fit leur procès dans les formes : on leur confronta les témoins ; on ordonna qu'ils fuſſent appliqués à la queſtion. Alors Paul avoua d'avoir enlevé la jeune fille ; enſuite, lui & ſon frere firent l'effrayant & horrible détail des meurtres, des incendies & des pillages où les avoient

portés leur fureur contre la Nobleſſe, & leur avidité pour le gain. Paul convint qu'il avoit réſolu, ſi le Duc lui eût refuſé les graces qu'il lui demandoit, de le poignarder, & de porter ſa tête à D. Jouan ; & ajoûta qu'il n'avoit demandé la patente de Vicaire-Général de la Pouille que pour ſaccager cette Province, y achever de s'enrichir, faire ſa paix avec D. Jouan, en la lui livrant & en lui portant la tête du Duc s'il trouvoit l'occaſion de le tuer. 1648. Le Duc de Guiſe.

L'Auditeur les condamna à mort. Ils ſe confeſſerent, & furent tous deux étranglés.

Lorſque le Duc eut appris leur mort, il entra dans la ſalle où étoient encore les cent bandits que Paul y avoit amenés. Il leur demanda avec un ton ſevere ce qu'ils y faiſoient. Ils Le Duc renvoye les troupes de Paul de Naples. *Mem. de Guiſ. l.* 4.

1648 répondirent qu'ils attendoient leur Général. Le Duc leur apprit ſa mort, & ajoûta avec l'autorité d'un maître, qu'ils n'étoient pas moins coupables que lui, qu'ils méritoient également le même ſort; mais que s'ils vouloient lui promettre de ſervir fidellement la République, il leur feroit grace. Epouvantés de cette nouvelle, ſans Chef, ne pouvant rien concerter avec leurs compagnons qui étoient au dehors du Palais, ils ſe proſternerent devant le Duc, & ſe ſoumirent à tout ce qu'il lui plut de leur ordonner. Il leur commanda de partir ſur le champ, de retourner dans leurs quartiers d'Aveline, & d'obéir à Diégo qu'il leur donna pour Général. Ils partirent le 14. Diégo fut reçu dans cette place ſans difficulté, & fit ſçavoir au Prince

Le Duc de Guiſe.

de Monté Sarchio la juſtice que le Duc avoit faite de Paul de Naples, & ordonna que tous ſes effets lui fuſſent envoyés ; ce qui fut exécuté. 1648. Le Duc de Guiſe.

Le Duc fit rendre à ſa mere la jeune fille que Paul avoit enlevée, & aux particuliers tous les meubles qu'il avoit pillés. Le 14, les têtes de Paul & de Fuſco furent portées au Marché, & leurs corps y furent pendus par les pieds avec un écriteau qui faiſoit mention de leurs crimes, qualifiés *d'atentat ſur la perſonne du Duc, d'intelligence avec les Eſpagnols, de trahiſon & de lâcheté.* Cet expoſé inſpira de l'horreur au peuple ; il vouloit même déchirer les cadavres. Le Duc s'étant rendu au Marché, y fut accueilli avec applaudiſſement. On béniſſoit ſa prudence & ſa juſtice;

1648. quelques-uns même pouſſoient leurs tranſports juſqu'à lui baiſer les pieds.

Le Duc de Guiſe.

Malgré ces acclamations que produiſoit toujours la préſence de ce Prince, la mort de Paul de Naples fit un très-mauvais effet pour le Duc de Guiſe. Son procès fait dans l'obſcurité contre les regles ordinaires qui exigent que la juſtice paroiſſe toujours à découvert, ſon ſupplice qu'on pouvoit preſque appeller un meurtre; tout donnoit atteinte à la réputation du Duc: on peut même dire qu'il n'y avoit pas aſſez d'évidence dans les crimes.

Effets de la mort de Paul de Naples. *Mod. t. 3. c. 14. Loredan.*

Ce n'eſt pas que Paul de Naples & Fuſco ne fuſſent deux ſcélerats coupables des crimes & des actions les plus noires; il n'étoit que trop évident qu'ils avoient trempé leurs mains dans

le ſang innocent ; que les vols, les rapines, les ſacriléges ne leur fuſſent familiers ; mais il eſt des conjonctures où l'on doit fermer les yeux ſur le paſſé, & tâcher ſeulement de mettre ordre à l'avenir. 1648. Le Duc de Guiſe.

Le Royaume étoit dans une ſituation qui impoſoit cette conduite, & l'autorité du Duc n'étoit ni aſſez légitime, ni aſſez bien établie pour ſe porter à cette rigoureuſe obſervation des loix. Tous les Chefs du peuple dans les Provinces, preſque tous bandits, étoient coupables des mêmes excès que Paul ; s'il eût falu les punir tous, ce Prince auroit détruit ſa propre puiſſance. La mort de Paul aliéna encore plus qu'elle n'épouvanta. On perdit l'amour & la confiance qu'on avoit pour le Duc. L'armée de Paul ſe diſſipa in-

1648. sensiblement. Tous ses parens & ses amis firent leur paix avec les Espagnols, & leur livrerent quantité de petites places qu'ils occupoient.

Le Duc de Guise.

Dans Naples, la populace qui haïssoit toujours mortellement la Noblesse, pleura amérement un Chef qui en étoit l'ennemi implacable : elle joignit ses regrets à ceux que lui causoit encore la mort de Santis. Ces séditieux indignés contre le Duc, en détestoient moins les Espagnols. Tous leurs partisans redoublerent de zéle pour eux ; mais craignant la justice du Duc, ils s'observerent avec plus de soin, prirent contre lui les mesures les plus sages & les plus secrettes. Anneze surtout effrayé de cette sanglante catastrophe, qui avoit été lié avec Paul & Pastina, se tint enfermé

dans le Tourjon, ſans pouvoir cependant ſe déterminer encore à conclure ſon traité avec D. Jouan ; l'irréſolution étoit ſon caractère dominant. Les honnêtes gens & les bons Bourgeois furent ravis du ſuplice d'un ſi méchant homme, & à l'extérieur le menu peuple ne parut pas moins attaché au Prince. Pour la Nobleſſe, elle apprit avec joye qu'il l'avoit vengée, mais elle ne reſta pas moins fidelle aux Eſpagnols : elle attendoit pour ſe déclarer, des événemens plus déciſifs ; le mauvais ſuccès de l'attaque générale des poſtes avoit trop manifeſté la foibleſſe du Duc de Guiſe. 1648. Le Duc de Guiſe. Priſon du Baron de Modene.

Si la mort de Paul de Naples fut blâmée des uns & approuvée des autres, le traitement que le Duc de Guiſe fit au Ba- *Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 15. Lor. Rep. de Naples.*

1648. ron de Modene fut preſque condamné de tout le monde : on peut dire que ce Prince, en ſe privant des ſervices de ce Gentilhomme, rendit ſon bras droit inutile ; tout devoit engager le Duc à prendre dans Modene la plus parfaite confiance. François, ſon ami, bon Officier, de bon conſeil ; mais le Duc étoit livré aux mortels ennemis du Baron, à Liéto, à Fabroni & à Mollo.

Le Duc de Guiſe.

Si ces trois hommes déſervoient ſans ceſſe Modene, Modene, incapable de fléchir ſous la faveur, ne ſe conduiſoit pas avec la prudence qu'exigeoit une ſituatiou ſi délicate ; il parloit ſans ménagement au Prince de ces trois favoris. Il avoit deux fois abandonné l'armée d'Averſe ſans congé. Il étoit uni avec trois Officiers que le

Duc n'aimoit point, gens hardis, intrepides & capables d'une action déterminée. Modene avoit auſſi d'étroites liaiſons avec le Pere Confeſſeur. L'affectation de Modene de blâmer le projet de l'attaque générale, & de n'avoir pas voulu y prendre part en feignant d'être malade ce jour-là, déplut beaucoup au Duc, & redoubla ſes ſoupçons. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Des ſujets plus graves les augmenterent. On accuſoit Gaëtan, ſecretaire de Modene, d'avoir détourné les magazins de bled d'Averſe, & de ne l'avoir fait que de concert avec ſon maître. On rapporta au Duc que pendant l'attaque des poſtes, Modene avoit été en conférence avec Anneze & Dandrée. Enfin, les favoris avoient découvert les offres que les Offi-

1648. ciers avoient faites à Modene de quitter le ſervice du Duc, lorſqu'il le maltraita à Averſe. Modene avoit rejetté leur propoſition, mais il n'en avoit rien dit au Duc. Cette découverte acheva de rendre Modene odieux à ce Prince, & le détermina même à le punir.

Le Duc de Guiſe.

Le ſoir du 13 Février, Modene envoya faire compliment au Duc ſur le triſte événement de l'attaque générale, & lui dire pour ſa conſolation que la priſe de Capoue le répareroit. Ce compliment fut mal reçu ; pour achever d'irriter ce Prince, le Pere Capece vint lui dire avec la raillerie la plus déplacée, *voilà, Monſeigneur, ce que c'eſt que de n'avoir pas employé le Baron de Modene ſans qui vous ne pouvez rien faire de bien ; & le peuple en eſt bien perſuadé.*

Dans ce moment, le Duc perdit l'amitié qu'il avoit eue juſque-là pour ce Religieux, & le mit au nombre de ſes ennemis. 1648. Le Duc de Guiſe.

Calco, Piſano & Rama, ceux-là même qui avoient voulu ſéduire Modene, arriverent de l'armée, & vinrent arrogamment prier le Duc d'y renvoyer Modene, en lui diſant qu'un autre Meſtre de camp général ne leur ſeroit pas auſſi agréable. Le Duc offenſé de ce diſcours, ſe perſuada que c'étoit un complot fait contre ſon autorité. Il réſolut de le prévenir. Le lendemain, Modene en ſortant de la chambre du Duc fut arrêté dans la ſale des gardes; il fut conduit avec Deſinars ſon parent, & le Chevalier Michelini à la Vicairie. En même tems, le Juge criminel Portio, par l'or-

1648. dre du Duc, fit arrêter Calco, Piſano, Rama, & fut commis pour inſtruire leur procès auſſi-bien que celui de Modene. Le Pere Capece fut auſſi conduit à la Vicairie, d'où le Duc l'envoya dans les priſons de l'Officialité, en mandant au Cardinal Archevêque le ſujet de ſa détention, & le priant de l'empêcher de parler à perſonne. C'eſt à quoi ſe terminerent les promeſſes que le Duc avoit faites à ce Pere, de le nommer à un Evêché.

Le Duc de Guiſe.

Bien des gens murmurerent de la priſon de Modene & des autres Officiers, mais rien n'éclata; l'autorité du Duc de Guiſe impoſa ſilence, & la mort de Paul de Naples avoit imprimé la terreur. C'étoit ſurtout contre Liéto qu'on faiſoit ces plaintes. On crut ces Priſon-

Suite de la priſon de Modene.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 15. Loredan.

niers ſans reſſource, lorſqu'on vit le Duc donner le commandement de l'armée d'Averſe à Peppe Palombe, le Régiment de Calco à Beauvais, Gentilhomme français, & les Compagnies de Piſano & de Rama à deux Français. 1648.

Le Duc de Guiſe.

L'élevation de Palombe n'étoit pas un effet de la confiance de ce Prince, mais plûtôt de ſa politique. Il le ſuſpectoit, & vouloit le faire ſortir de Naples où il étoit plus à portée d'entretenir ſes intelligences avec les Eſpagnols. Une partie de l'armée d'Averſe ſe diſſipa. Tous les Officiers aimoient Modene & le regrettoient. Palombe n'avoit ni la capacité, ni l'affabilité de ſon prédeceſſeur.

Manifeſte du Duc de Guiſe. *ibid.*

Le Duc n'ignora point ces murmures : il publia un mani-

1648. Le Duc de Guiſe.

feſte pour les faire ceſſer. L'intitulé en étoit tel : *Henri de Lorraine, Duc de Guiſe, Comte d'Eu, Pair de France, Duc de la Sereniſſime & Royale République de Naples, Généraliſſime de ſes armées.* Il y détailloit tous les crimes de Paul de Naples, ceux qu'on imputoit à Modene & aux Officiers arrêtés ; il y expoſoit qu'ils avoient conſpiré contre la République, en voulant faire révolter l'armée, & la faire paſſer au ſervice de l'ennemi, diſſipé les grains de la Ville d'Averſe, permis le pillage de pluſieurs maiſons de cette Ville, déſobéi aux ordres du Duc pour la reſtitution des effets enlevés ; enfin quitté l'armée & les drapeaux ſans congé. Leur procès s'inſtruiſoit toujours, & Portio s'étoit rendu à

Averſe pour faire les informations. 1648.

Le Duc de Guiſe.

La mort de Paul de Naples avoit jetté Anneze dans de grandes frayeurs. Haïſſant mortellement le Duc, il ne doutoit pas qu'il n'en fût également haï. Il n'oublioit rien pour le perdre ; il n'étoit point de voyes qu'il n'employât pour y réuſſir. Il étoit toujours en négociation avec D. Jouan pour lui livrer le Tourjon; mais D. Jouan ſoupçonnoit ſa ſincérité. C'étoit avec raiſon ; Anneze ne ſe pouvoit réſoudre à ſe défaire d'un poſte qui ſeul lui attiroit tant de conſidération.

Suite de la méſintelligence d'Anneze avec le Duc de Guiſe.

Il entretenoit des intelligences ſecrettes avec tous les factieux, avec Dandrée, Mollo, Palombe, trois ennemis cachés du Prince. Il écrivoit de fréquentes lettres à Rome au Mar-

Mem. de Guiſ. l. 4. *Mod. t.* 3. *c.* 15. *Loredan.*

1648. quis de Fontenai, & à Paris aux Miniſtres de France. Il y décrioit la conduite du Duc, appuyoit ſur ſon ambition, & le dépeignoit comme l'ennemi du Roi. Il imploroit ſa protection pour lui, pour la République, & n'oublioit rien pour perſuader qu'il étoit aveuglément dans les intérêts de la France.

Le Duc de Guiſe.

On étoit aſſez embaraſſé dans cette Cour ſur le parti qu'on devoit prendre. On n'y aimoit pas le Duc de Guiſe, mais on voyoit du danger & de la honte à ſe déclarer ouvertement contre lui. Le Duc inſtruit par le Capitaine des gardes d'Anneze de toutes ces démarches, prit enfin une ferme réſolution de ſe défaire de cet ennemi irréconciliable.

Le Duc de Guiſe manque l'occaſion de ſe défaire d'Anneze.

Il y étoit d'autant plus forcé, qu'Anneze ſuſcitoit ſans ceſſe parmi le menu peuple, des émo-

Mem. de Guiſ. l. 4.

tions où il eſpéroit que le Duc ſuccomberoit. Il ſe préſenta une occaſion dont ce Prince crut devoir profiter. Il étoit allé à Notre-Dame de Larco, dévotion célébre où il y a une petite Chapelle peu éloignée du Veſuve : il entra en revenant dans la vigne de Gaſpard de Romero, dont le jardin eſt le plus beau & le plus délicieux des environs de Naples qui en ſont tous remplis. Anneze qui gardoit toujours avec le Prince des dehors de bienſéance, ſe trouvant dans le voiſinage, vint ſuivi de 120 bandits bien armés, rendre viſite au Duc; le Duc n'avoit avec lui que quelques Gentilshommes & une partie de ſes Gardes. Voyant Anneze avec une telle ſuite, il s'imagina qu'il avoit deſſein de l'aſſaſſiner. Il fit mettre quelques-uns de ſes Gardes

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. hors de la porte, & les autres dans la Cour. Liéto alla recevoir Anneze, mais ne laiſſa entrer avec lui dans la maiſon que quatre de ſes Gardes. C'étoit bien une marque certaine qu'il n'avoit aucune mauvaiſe intention.

Le Duc de Guiſe.

Lorſque le Duc fut raſſuré, il forma lui-même le projet de ſe défaire d'Anneze, il le pouvoit facilement, l'ayant entre ſes mains. Mais ce meurtre auroit encore eu une apparence de perfidie & une noirceur qui eût achevé de ternir la réputation du Duc. La Cour de France avec qui Anneze étoit liée, n'eût pas manqué d'en faire un crime à ce Prince, & les ſoldats d'Anneze qui environnoient la maiſon, bien ſupérieurs à la ſuite du Duc, auroient pu ſe livrer au déſeſpoir, & venger la mort de leur maître. On ne reconnoît

pas dans cette crainte l'intrépidité que le Duc de Guiſe avoit ſignalée en tant de rencontres. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Ce Prince avoit cependant pris la ferme réſolution de ſe défaire d'Anneze. Pour l'exécuter d'une maniere moins odieuſe, & qu'il croyoit aſſurée, il envoya ſur le champ ſes ordres à quelques Capitaines d'aller, avec leurs compagnies, attendre Anneze ſur le chemin de Naples, de prendre querelle avec lui ſur quelque vain prétexte, & de le tuer.

Le Duc pour amuſer Anneze que ſes quatre Gardes ne quittoient pas, & qui avoient toujours leurs armes hautes, le mena avec lui dans le jardin, ſuivi des Gentilshommes qui l'accompagnoient. Arrivé au pied d'une Tour, il invita Anneze d'y monter avec lui pour profi-

Le Duc de Guiſe.

ter de la belle vûe qu'elle découvroit ; Anneze ſuivit le Duc. Lorſqu'ils furent en haut, ce Prince feignant de n'appercevoir que de ce moment les quatre Gardes d'Anneze, & paroiſſant en être offenſé, leur commanda de baiſſer leurs armes, & même de ſe retirer. Anneze ouvrant les yeux ſur le péril où il ſe trouvoit, ſe voyant ſeul au pouvoir du Duc, pâlit & ſe crut perdu. *Raſſurez-vous*, lui dit le Duc en ſouriant, *vous ne courez aucun riſque, mais n'oubliez jamais que la vie d'Anneze a été au pouvoir du Duc de Guiſe.*

Ce diſcours prononcé ferme, quoiqu'accompagné d'un ſourire, mais forcé, loin de raſſurer Anneze, redoubla ſa défiance & ſes craintes, d'autant plus que voulant quitter ce Prince, il n'en

n'en fut le maître que deux heures après. Délai dont le Duc avoit besoin pour l'exécution de l'ordre qu'il avoit donné, & dont il croyoit le succès certain. 1648.

Le Duc de Guise.

Anneze frémissant du danger qu'il venoit de courir, balança long-tems sur le chemin qu'il devoit tenir ; & comme s'il eût prévû les mesures prises contre sa vie, il fit un grand détour pour rentrer dans Naples.

Le Duc revint à Naples mortifié. Il devoit s'attendre de la part d'Anneze aux entreprises les plus funestes, Anneze ne pouvant long-tems ignorer les ordres donnés contre lui. Le Duc environné de traîtres étoit toujours exposé au fer, au poison & aux séditions. Son courage invincible le soutenoit seul contre tant de périls : mais il étoit trop avancé pour faire des

Election des Capitaines des Ottines. *Mem. d Guis. l.* 4.

1648. pas en arriere. Il lui paroiſſoit que ſa réputation eût ſouffert d'abandonner ſon entrepriſe. Dandrée, le plus dangereux de ſes ennemis, avoit de l'eſprit & beaucoup de crédit parmi le peuple ; attaché en apparence aux intérêts du Duc, lui faiſant même aſſidument ſa cour, il ſembloit être au-deſſus du ſoupçon ; il entretenoit cependant des intelligences ſecrettes avec Dom Jouan, mais ſi adroitement qu'on n'en pouvoit avoir aucune connoiſſance ; il ſe comportoit de même avec les Eſpagnols, il les haïſſoit & ſouhaitoit délivrer ſa patrie de leur joug, ainſi que de celui que lui préparoit le Duc. Plein de vûes ambitieuſes, il ſe lioit avec tous les partis, pour n'être pas étranger au victorieux.

Le Duc de Guiſe.

Il tendit un piége au Duc de

Guiſe qui tourna à ſa propre confuſion. Le tems étant arrivé de l'élection des Capitaines des Ottines, il inſinua au Duc que c'étoit à lui à les nommer, & ſur ce que le Duc lui oppoſa que c'étoit un droit du peuple, Dandrée lui montra trois ordres du Duc d'Arcos, par où il paroiſſoit que c'étoit ce Miniſtre qui avoit fait les trois dernieres nominations. Dandrée ajoutoit que Son Alteſſe avoit pour le moins autant de pouvoir qu'un Vice-roi. Le Duc le crut & fit cette nomination. Le peuple le trouva mauvais, il eſt à préſumer que Dandrée fomenta ſon mécontentement. Il vint peu de jours après à la tête d'un grand nombre d'habitans, ſe plaindre en leur nom de ce que ce Prince vouloit dépouiller la Ville d'un de ſes plus beaux privileges. Le

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. Duc avoit ſur lui les ordres du Viceroi qu'Andrée lui avoit remis, il les montra à l'aſſemblée, lui expliqua comment la choſe s'étoit paſſée entre lui & Dandrée, à qui il reprocha la noirceur de ſa conduite ; & prenant ſur le champ ſon parti en habile homme, il ſe déſiſta de ſa nomination qui n'étoit encore que projettée, & conſentit que l'aſſemblée la fit. Satisfaite de la condeſcendance du Prince, elle n'élut tous ces Capitaines qu'avec ſon agrément.

Le Duc de Guiſe.

Dès ce moment le Duc perdit la confiance qu'il avoit en Dandrée. Ceux qui compoſoient l'aſſemblée ſuſpecterent même ſa probité. Lui-même, confus & honteux, n'oſa plus aller faire ſa cour au Prince, ni ſe préſenter à ſa table.

Le Duc de Guiſe ayant échoué

à l'attaque générale des poſtes des Eſpagnols, n'eſpéra plus les en chaſſer par une pareille entrepriſe. Il reprit ſon premier projet de les emporter ſucceſſivement, en attendant que le corps de la Nobleſſe ſe déclarât pour lui au premier de Mai, terme où les Eſpagnols avoient fixé le ſecours qu'ils devoient recevoir d'Eſpagne. Le Duc ſe perſuadoit qu'ayant à ſoutenir la guerre en Flandre, en Italie, en Catalogne & en Portugal, ils ne pourroient jamais ſuffire à envoyer une Armée pour faire le ſiége de Naples, & ſoumettre les provinces du Royaume, preſque toutes déclarées pour la République. Il ſçavoit que Dom Jouan dans ſes quartiers commençoit à manquer de vivres; que s'il n'en recevoit pas, il ſeroit peut-être forcé de faire re-

1648.

Le Duc de Guiſe.

Ordonnances de Police.

Mem. de Guiſ. l. 4.

Le 15 Février.

1648. tirer ſes troupes dans les Châteaux & d'abandonner les poſtes : alors Naples libre, le Duc eût été en état de faire le ſiége des Châteaux : ſon unique attention étoit de maintenir la tranquillité dans Naples, & d'y entretenir l'abondance.

Le Duc de Guiſe.

Le pain y rencheriſſoit de jour en jour. On en apportoit ſuffiſamment des Villes & des Caſals voiſins ; mais les marchands avides & profitant de l'occaſion, le mettoient à haut prix. Le peuple s'en plaignit. Ces plaintes dégénéroient toujours en ſédition, il s'attroupa & demanda qu'on fixât un prix modéré aux grains & au pain qu'on apportoit. Dandrée qui cherchoit toujours à embaraſſer le Duc, ſe mit à la tête des ſéditieux, & fut joint par le Prince de la Roque de Filomarini. La Roque ſembloit

autoriſé à les ſoutenir comme Intendant des vivres, charge annuelle, exercée par un Seigneur du Royaume, & par un des principaux Bourgeois de Naples. La Roque entra d'autant plus volontiers dans cette affaire, qu'il étoit partiſan ſecret des Eſpagnols. 1648. Le Duc de Guiſe.

Ces deux hommes dangereux, à la tête de la multitude, allerent trouver le Duc, & lui porterent les plaintes du peuple, en le ſuppliant de faire un réglement pour fixer le prix du pain. Le Duc comprit le danger de faire un pareil réglement, qui ôtant la liberté du commerce, alloit le faire tomber. Il étoit encore plus dangéreux de le refuſer à un peuple ſoulevé; il régla donc le prix du bled; la populace ſatisfaite ſe retira auſſitôt.

Les conjectures du Duc ſe vé-

1648. rifierent bientôt. Les Boulangers de la campagne ne trouvant plus leur compte à vendre leur pain ſur le prix fixé, ceſſerent d'en apporter. La ſédition recommença, & le peuple cria hautement, *du pain ou vive Eſpagne.*

Le Duc de Guiſe.

Le Duc alla au marché, ſa préſence y fit ſon effet ordinaire. Elle calma tout, il harangua le peuple, lui expoſa l'artifice d'Andrée, & la néceſſité de laiſſer le commerce libre. Le peuple applaudit à ſon diſcours, le réglement fut révoqué, & dès le lendemain les Boulangers de la campagne fournirent la Ville de pain abondamment.

Le Duc s'aviſa d'un autre expédient qui favoriſa les pauvres. Il permit bien à ces Boulangers de vendre le pain au prix qu'ils voudroient, mais ce fut à condition que l'ayant apporté en ville,

ils ne pourroient plus le remporter, & que le ſoir celui qu'ils n'auroient pas vendu ſeroit confiſqué. C'étoit encore un violement de la liberté du commerce; mais les marchands ſatisfaits de vendre leur pain & le bled au prix qu'ils vouloient, ſe ſoumirent à l'Ordonnance qui les engageoit de baiſſer la main ſur le ſoir, & de le diminuer en faveur des pauvres qui attendoient ce tems-là pour faire leur proviſion. 1648. Le Duc de Guiſe.

Le Duc fit encore une Ordonnance contre les Bouchers qui avoient des armes ſur leurs étaux, & s'en ſervoient pour faire acheter la viande à plus haut prix que la taxe. Il y envoya 200 Mouſquetaires, s'y tranſporta lui-même, & remit tout dans l'ordre, ayant même fait châtier l'auteur de la mutinerie.

1648. Sur les plaintes qu'on fit au Duc, que quelques particuliers refuſoient de prendre en payement la nouvelle monnoye, il rendit une Ordonnance qui portoit défenſe de la refuſer ſur peine de la vie. On croit que Dandrée cabaloit ſecretement pour exciter tous ces tumultes. Les ordres du Duc appaiſerent tout. Ils furent exécutés ſans le moindre murmure.

Le Duc de Guiſe.

De tems en tems le Duc alloit prendre l'air à la campagne. Pendant un de ces petits voyages, D. Jouan fit faire une attaque à la porte Medine. Damoré qui y commandoit, la repouſſa vivement. Mais s'étant trop avancé il fut coupé, & ſeroit tombé entre les mains des Eſpagnols, ſi le Duc rentré dans ce moment, n'y eût envoyé tous ſes gardes, & ſi Diégo n'y eût couru, quo-

Attaque à la Porte Medine. *Mem. de Guiſe l. 4.*

qu'il ne fût pas encore guéri des bleſſures qu'il avoit reçues à l'attaque générale des poſtes. Il s'y fit porter en chaiſe, ſuivi de ſes ſoldats, il dégagea Damoré & battit les ennemis qui abandonnerent tous les poſtes de ce côté là, & furent réduits à ſe ſauver dans le Palais du Viceroi. 1648.

Le Duc de Guiſe.

En même tems ce Prince mit en mer une petite flotte de Felouques & de Brigantins pour inquiéter les galeres Eſpagnoles, troubler les convois de vivres qui leur venoient de Caſtellamare, & en enlever même quelques-uns ſuivant l'occaſion.

Dans les Provinces tout alloit à ſouhaits pour la République. Bien des gens de qualité s'étoient joints aux Généraux. Trois fameux bandits, Siſti & les deux Ferro, s'étoient joints à eux.

L'armée de la Nobleſſe, cam-

1948. pée auprès de Capoue, étoit toujours dans l'inaction par la division de deux principaux chefs, le Duc de Martina & le Comte de Converſan. Ils s'accuſoient réciproquement d'intelligence avec le Duc. Il eſt certain qu'ils en entretenoient une avec les Princes de Monte Sarchio & de Monte Mileto, qui promettoient de ſe rendre inceſſamment à Naples auprès du Duc de Guiſe, qui en les attendant vit arriver le Comte de Saponaro, Préſident ou Gouverneur des deux Calabres, ſujet d'une extrême joye pour lui; il ſe flattoit que cet exemple ſeroit ſuivi.

Le Duc de Guiſe.

Le Comte de Saponaro à Naples. *ibid.* Le 19. Fév.

Le Comte étoit de la Maiſon de S. Severin, toujours affectionnée aux Princes d'Anjou. Il avoit preſque ſoumis les deux Calabres, & venoit concerter avec le Duc les opérations qui

devoient achever de chaſſer les Eſpagnols du Royaume. Il lui dit qu'il venoit lui rendre ſon hommage, & le reconnoître pour Duc de la République : qu'il ſçavoit que toute la nobleſſe du Royaume étoit dans la même diſpoſition, & que n'ayant promis de ſervir les Eſpagnols que juſqu'au premier de Mai, elle croyoit être ce jour-là dégagée de ſon ſerment de fidélité. Que Son Alteſſe pouvoit même lui faire abreger ce délai, en venant ſe mettre à la tête des troupes qui tenoient dans la Pouille le parti de la République : qu'alors toute cette Nobleſſe qui ne demandoit pas mieux que de s'y réunir, & de tenir du Prince ſon élévation & ſa fortune, reviendroit avec lui à Naples, & l'aideroit à chaſſer les Eſpagnols des poſtes qu'ils occupoient en-

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. core: que la Douane de Foggia, qui tomboit au 25 d'Avril, lui produiroit 600 mille écus: que la Baſilicate avoit aſſez de bled pour la ſubſiſtance de Naples pendant deux ans: enfin que lui-même Saponaro pouvoit lever en moins de trois ſemaines 6000 hommes de pied & 2000 chevaux, avec leſquels il iroit joindre l'Armée.

Le Duc de Guiſe.

L'exécution de ce projet n'étoit pas facile. Il falloit payer ces troupes, de plus le Duc ne pouvoit avec prudence quitter Naples, remplie de factieux & de traitres que ſa ſeule préſence contenoit. Sans accepter ni refuſer les offres du Comte, le Duc le combla de careſſes & d'honneurs: après l'avoir gardé deux jours, il le renvoya en Calabre pour y tenir prêtes les troupes dont le Duc auroit beſoin

dans l'occaſion. Il le pria d'emmener avec lui pour Commiſſaire général D. Carlo Gaëtan, & quatre gentilshommes Français pour ſervir ſous lui, le Baron Durand en étoit un. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Saponaro vit avec plaiſir le luxe & la magnificence de la Cour du Duc, la délicateſſe & la ſomptuoſité de ſa table. Outre ſa maiſon & le grand nombre de ſes Officiers, tout ce qu'il y avoit à Naples de Nobleſſe & de Militaire lui faiſoit aſſidûment ſa cour : parmi cette Nobleſſe, on y voyoit Caraccioli, Dom André de Gonzague, le Prince de la Rocca, D. Carlo Gaëtan, & trois de la maiſon de Branccacio. Il y avoit même des Evêques qui avoient quitté leurs Diocèſes pour goûter les plaiſirs de Naples : l'Evêque de Calvi, l'Evêque de

Cour du Duc de Guiſe. *Loredan. Républ. de Naples.*

1648. Lanciano, & l'Evêque de Capacio. Ce dernier exerçoit auprès du Duc la Charge de ſon grand Aumônier, titre affecté ſeulement à des Souverains. Ce Prélat, à l'Evangile de la meſſe, lui portoit la paix à baiſer dans le fauteuil où ce Prince étoit aſſis ſous un dais.

Le Duc de Guiſe.

C'étoit avec tous ces Seigneurs que le Duc s'entretenoit dans les momens qu'il déroboit aux affaires, & qu'il donnoit à une honnête récréation. Elle lui étoit néceſſaire pour ſe repoſer de tant de travaux, ſoit pour attaquer les Eſpagnols ou ſe défendre contr'eux, ſoit pour ſe garantir des embûches que tant d'ennemis domeſtiques lui dreſſoient, ſoit pour maintenir le bon ordre, le calme & la tranquillité dans Naples, ſoit enfin pour conduire au dehors

toutes les affaires des Provinces. Il ſe levoit de grand matin, dormoit peu, donnoit de fréquentes audiences, répondoit les placets, & les expédioit avec une promptitude & une ſageſſe ſurprenante. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Rien n'étoit plus admirable que les converſations de ce Prince, ſoit qu'il parlât de guerre, de ſcience, d'hiſtoire, de Philoſophie, de Théologie, qu'il avoit étudiée, ayant d'abord été deſtiné à l'Etat eccléſiaſtique. Sa facilité à parler l'Italien avec la plus grande pureté, l'élegance & la nobleſſe de ſes expreſſions, ſon air noble & ouvert, ſa phiſionomie prévenante, jettoient dans l'admiration tous ceux qui l'écoutoient. Ils ne ſe laſſoient jamais de l'entendre; & ſes diſcours répandus dans le public, faiſoient toujours croî-

1648. tre les ſentimens avantageux qu'on avoit pour lui.

Le Duc de Guiſe.

L'armée de la Nobleſſe étoit toujours à Capoue, mais mal payée & peu affectionnée; elle faiſoit peu de mouvemens. Malet qui commandoit à ſainte Marie, s'étoit avancé juſqu'au Vulturne, & y avoit fait fortifier un poſte; il alla s'emparer d'un autre. Il étoit ſuivi de 300 hommes. Le Général Poderico voyant qu'il s'approchoit trop de Capoue, & qu'il la reſſerroit, alla l'attaquer avec un détachement de ſon armée, ſupérieur aux troupes de Malet. Il le battit, & le chaſſa de ce poſte.

Petits combats aux environs de Capoue.

Mem. de Guiſ. l. 4.

Il y eut un autre combat auprès de ſainte Marie, où Malet ſe défendit vaillament, & repouſſa Poderico; mais pendant le combat, ce Général fit brû-

ler les moulins où l'on envoyoit moudre le bled des Napolitains. Comme il y en avoit beaucoup d'autres plus à portée, cet exploit leur fut assez indiférent. 1648.

Le Duc de Guise.

Malet, du consentement du Duc de Guise, convint avec Poderico d'un cartel pour la rançon ou l'échange des prisonniers, ce qui mit entiérement les affaires de la guerre en regle & en sûreté pour leur vie, qui jusques-là n'y avoit été que par les menaces du Duc d'user de represailles.

Negociations avec les Princes étrangers. *ibid.*

Il sembloit que tout conspiroit pour favoriser les entreprises & les projets de ce Prince : toute l'Italie croyant qu'il touchoit au moment de s'élever au Trône, s'adressoit à lui pour en obtenir des sauvegardes, tous ces Princes ayant des établissemens & des Domaines

1648. dans le Royaume, les Genois, les Cardinaux & les Princes Romains ſurtout. Le Prince Ludoviſio lui écrivit une lettre très-preſſante pour ſa Principauté de Venouze, quoiqu'il fût attaché aux Eſpagnols. Le Prince Colone, Connétable héréditaire de Naples, offrit au Duc par un envoyé, de ſe rendre auprès de lui, d'y faire les fonctions de ſa Charge, s'il vouloit le dédommager des Fiefs & des Terres qu'il poſſedoit en Sicile, que le Roi d'Eſpagne ne manqueroit pas de confiſquer, ſi Colone faiſoit cette démarche : enfin le Duc s'adreſſa à la République de Veniſe pour faire alliance avec elle ; il eut même ſur cela des conférences avec le Réſident qu'elle tenoit auprès de lui. Le Duc lui donna trois audiences, & le Réſident l'aſſura

Le Duc de Guiſe.

que la Seigneurie étoit dans la disposition de se déclarer pour lui ; qu'elle n'en étoit empêchée que par les frais & l'embarras où la mettoit actuellement la guerre qu'elle soutenoit en Candie contre les Turcs. 1648

Depuis que le Duc de Guise étoit à Naples, il avoit toujours été en correspondance avec le Pape Innocent X. Ce Pontife aimoit ce Prince, il haïssoit les Espagnols, qui, maîtres du Duché de Milan & du Royaume de Naples, tenoient la Cour de Rome dans une espéce de servitude, s'attachant tous les Grands de Rome, tous les Cardinaux, & tous les Officiers de cette Cour par la crainte & par l'appas des récompenses. Il desiroit avec passion de voir les Espagnols privés de cette

1648. Couronne ; mais il ne vouloit pas qu'elle paſſât au pouvoir des Français qu'il haïſſoit encore plus, ſurtout à cauſe du Cardinal Mazarin. C'étoit un Roi particulier qu'il vouloit à Naples, & il faiſoit des vœux pour le ſuccès de l'entrepriſe du Duc. Il lui manda d'avoir plus de hardieſſe, & de prendre le titre de Roi. Il l'aſſuroit que tous les Princes d'Italie le reconnoîtroient ; que lui-même feroit une ligue avec eux pour le ſoutenir, qu'il lui donneroit ſur le champ l'inveſtiture, & lui préteroit 300 mille écus Romains.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc deſiroit avec ardeur de ſe voir la Couronne ſur la tête, mais il vouloit que la Nobleſſe ſe fût auparavant déclarée pour lui, & avoir chaſſé les Eſpagnols de devant Na-

ples. De plus, il héſitoit à prendre ce titre glorieux, qui, dans la diſpoſition où étoit la Cour de France, eût achevé de l'indiſpoſer contre lui. Timidité bien oppoſée à tout ce qu'il avoit fait juſques-là. S'il ſe fût déterminé, alors les Français ayant perdu toute eſpérance, la politique leur eût ordonné de ſe déclarer en ſa faveur. Tout Naples & tout le Royaume auroit pris une face nouvelle. Les peuples las de la domination d'Eſpagne, & qui deſiroient avec une paſſion extrême d'avoir un Roi réſident chez eux, qu'ils puſſent voir, à qui ils puſſent porter leurs plaintes, auroient été ravis d'obeir à un Prince qu'ils connoiſſoient, qu'ils aimoient, & ſi digne du Trône. 1648.

Le Duc de Guiſe.

La Nobleſſe qui l'eſtimoit, qui avoit été témoin de ſa va-

1648. leur, & qui n'étoit retenue dans le devoir que par crainte, ſe ſeroit déterminée. Aucun des Grands ne pouvoit entrer en concurrence avec un Prince d'une maiſon ſouveraine, deſcendu de leurs anciens Rois. Enfin, on ne peut preſque douter que toute l'Italie, & que la France même, lorſque ce pas auroit été fait, n'euſſent concouru à maintenir le Duc ſur le Trône pour affoiblir la puiſſance des Eſpagnols, & pour leur faire perdre un Royaume d'où ils tiroient tous les ans tant de millions d'or & tant de ſoldats.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe, hardi dans ſon entrepriſe juſqu'à la témérité, uſa à contretems de la prudence, & parut craindre les Eſpagnols, comme ſi leur haine contre lui n'étoit pas déja montée

tée à ſon excès. Il manda ſes raiſons au Pape, en lui faiſant entendre que le tems n'étoit pas encore venu, mais qu'il n'étoit pas éloigné. Cependant il le preſſoit de lui faire le prêt des 300 mille écus qui l'eût mis en état d'en accélerer le moment. Le Pape ne goûta point un délai qui lui parut auſſi timide que dangereux, & il ne trouva pas à propos de ſe déſaiſir de ſon argent. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Comme le Duc avoit ſes eſpions auprès des perſonnes qu'il ſuſpectoit, elles en avoient auſſi auprès de lui : ceux mêmes qu'il croyoit les plus fideles, leur en ſervoient. Ses ennemis informés de toutes ſes démarches, ſe confirmoient dans la penſée qu'ils n'en vouloient qu'au Trône, & que peut-être le moment n'étoit pas loin où il ſe propo-

Le peuple demande qu'on donne une forme à la République.

Mem. de Guiſ. l. 3. Mod. t. 3. c. 18. Lor. Rep. de Naples.

1648. Le Duc de Guiſe.

ſoit d'y monter. De ces ennemis, il y en avoit de deux ſortes : les uns vendus aux Eſpagnols ne penſoient qu'à les ſervir, en trahiſſant & le Duc & le peuple ; les autres haïſſoient les Eſpagnols, & ſoupiroient pour la liberté de leur patrie, & pour y voir ériger une République, mais ils n'aimoient pas le Duc de Guiſe qu'ils croyoient éloigné de cette idée, & aſpirer à ſe faire Roi. Le Royaume mis en République, ils ſe flattoient de parvenir aux Charges & aux honneurs. Anneze, Dandrée & l'Elu du peuple Marcella, quoique choiſi par le Duc, étoient les Chefs de ce dernier parti : de là, provenoient les irréſolutions d'Anneze pour traiter avec D. Jouan ; & ſi Dandrée avoit lié quelque commerce avec ce Prince, ce n'étoit que

pour assurer sa fortune en cas qu'il ne pût réussir à établir une République. 1648.

Le Duc de Guise.

Ils s'assemblerent tous trois chez Anneze, & ils résolurent de forcer enfin le Duc à consentir à cet établissement. Ils mirent dans leur parti plusieurs Capitaines des Ottines. Ils firent une assemblée au Marché pour y exposer leur projet, qui fut d'y faire prendre les armes à la multitude, & d'aller à leur tête demander audience au Duc de Guise au nom du peuple. Ce Prince à la vue de ces Chefs & de ce peuple armé, ne douta pas qu'il n'y eût un nouveau complot contre lui : avec son sang froid ordinaire, il leur donna audience. Ces trois Chefs entrerent dans la sale du Duc, suivis des Capitaines des Otti-

1648. nes & de pluſieurs des princi-
paux Citoyens.

Le Duc de Guiſe. L'Elu du peuple porta la parole ; il dit au Prince que le fidele peuple de Naples ſatisfait de ſon adminiſtration, des ſoins & des peines qu'il s'étoit données pour lui, en étoit rempli de la plus vive reconnoiſſance ; mais que tous ces glorieux travaux ne tendant qu'à procurer au peuple une pleine liberté, ils venoient le ſupplier de les conſommer, en donnant une forme fixe & invariable à la République : qu'il étoit néceſſaire de créer un Sénat compoſé des Citoyens de Naples les plus intelligens : que rien ne pouvoit être plus agréable au peuple : que ſon Alteſſe ſeroit à ſa tête, & conſerveroit les titres de Duc de la République, de Généraliſſime de ſes armées

& de défenſeur de ſa liberté. Il ajouta fiérement que d'exercer lui ſeul la ſouveraine autorité, & de ne l'attribuer qu'à lui, ſentoit le tiran ou le Roi, titres infiniment odieux au fidele peuple qui n'avoit pris les armes, qui n'avoit verſé ſon ſang, & qui étoit encore prêt à le verſer, que pour ſe dérober au pouvoir monarchique ſous lequel il avoit gémi ſi long-tems. Qu'envain ſon Alteſſe ſe diſoit Chef de la République, lorſqu'il n'y avoit point de République; qu'il n'étoit point de tête ſans corps: enfin, que s'il perſeveroit à vouloir gouverner ſeul l'Etat, il s'attireroit la haine de tous les Napolitains, & qu'il paroîtroit plûtôt vouloir les opprimer, que leur procurer la liberté. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Ce diſcours hardi étonna le

1648. Duc de Guiſe ; mais toujours à lui-même, il répondit avec un viſage calme & tranquille, qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir fait quelque choſe qui eût été utile & agréable au fidele peuple : que c'étoit l'unique objet de ſes vœux & de ſes entrepriſes : qu'il portoit ce peuple dans ſon cœur comme tout ce qui en faiſoit les délices : qu'il ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur que le parfait établiſſement de la République, puiſque le bonheur du peuple & la sûreté de ſa liberté en dépendoient : qu'un ſi grand ouvrage demandoit une attention, une application & des ſoins infinis : que Rome & toute l'Europe avoient les yeux ſur leurs démarches pour voir comment ils ſe comporteroient dans une occaſion ſi importante : qu'il

Le Duc de Guiſe élude la demande du peuple.

Mem. de Guiſe l. 4. Mod. t. 3. c. 18. Lor. Rep. de Naples.

n'étoit pas douteux qu'il falloit former une République : qu'il y avoit long-tems qu'il y penſoit : qu'il falloit commencer par déterminer quelle ſorte de République on choiſiroit : qu'il y en avoit trois en Europe qui pouvoient ſervir de modele, la Populaire comme en Suiſſe, l'Ariſtocratique comme à Veniſe, la Mixte comme en Hollande : que la premiere avoit ſes douceurs, & flatteroit peut-être le fidele peuple qui avoit tant ſouffert de violences de la Nobleſſe ; mais qu'il ne croyoit pas qu'on pût ſe fixer à cette forme de gouvernement, la Nobleſſe étant trop nombreuſe & trop puiſſante dans le Royaume, poſſedant trop de Villes, de Châteaux & de Fiefs ; qu'en l'excluant du gouvernement, on ſe la rendroit irréconcilia- 1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. ble ; qu'on la forceroit de s'unir aux Eſpagnols, quoique l'objet de leur haine : que le peuple alors ne pourroit réſiſter à ces deux puiſſances réunies, ou du moins qu'il s'engageroit dans une guerre dont peut-être il ne verroit jamais la fin.

Le Duc de Guiſe.

Il ajoûta qu'à l'égard de l'Ariſtocratique, il n'en avoit jamais eu l'idée : qu'il avoit regardé comme une choſe horrible de ſoumettre le peuple à la tirannie des Nobles indiſpoſés contre lui, & qui lui ſeroit même plus funeſte que la Monarchie : qu'il avoit penſé à établir une République mixte compoſée du peuple & de la Nobleſſe, mais où l'on prendroit des tempéramens qui empêcheroient la domination des Nobles & l'oppreſſion du peuple : que c'étoit l'objet de tous ſes ſoins, depuis qu'il

étoit à Naples ; qu'il n'avoit ſongé qu'à calmer les inimitiés de ces deux corps pour les engager à ſe réunir : qu'un ſi grand projet demandoit du tems & des ménagemens ; qu'il étoit néceſſaire d'inviter la Nobleſſe à cette réunion, ſans trop marquer d'empreſſement pour ne pas la rendre trop vaine, & lui faire croire qu'on ne pouvoit ſe paſſer d'elle : qu'il avoit déja pris quelques meſures ; & qu'il avoit des intelligeeces avec ſes principaux Chefs : que pour accélerer l'exécution, il alloit publier un manifeſte qui inſtruisît la Nobleſſe de ſes intentions, de celles du peuple, & pour l'engager à ſe rendre à Naples ; mais qu'il vouloit bien confier à l'aſſemblée la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas admettre indiféremment au gouverne-

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. ment tous les Gentilhommes. Il exposa qu'on pouvoit les diviser en trois classes. La premiere, de ceux qui avoient paru favoriser le peuple, ou ne se point déclarer contre lui : la seconde, de ceux qui avoient exercé des violences contre leurs sujets, mais qui n'avoient point pris les armes directement contre le peuple. Enfin la troisiéme, de ceux qui, comme des furieux, comme des gens dévoués à la tirannie, & comme les ennemis mortels du peuple, l'avoient poursuivi impitoyablement, & avoient dans toutes les occasions répandu son sang. Il dit que les premiers devoient sans difficulté être admis au rang des Sénateurs ; qu'on pourroit conférer la même dignité aux seconds après qu'on auroit pris d'eux des sûretés suffisantes pour

Le Duc de Guise.

réparer le passé ; mais qu'à l'égard des troisiémes, il les falloit exclure du Sénat, & les bannir du Royaume à perpetuité. 1648.

Le Duc de Guise.

Ce discours prononcé avec un air qui paroissoit sincere, satisfit les Chefs du peuple, & fit un tel effet sur l'esprit de toute l'assemblée, que sans donner le tems à l'Elu de répliquer, elle s'écria qu'elle approuvoit tous les projets du Prince, qu'ils étoient justes & avantageux, qu'il pouvoit prendre pour l'exécution tout le tems qu'il jugeroit à propos ; que c'étoit à lui, comme Duc & Chef de la République, à donner tous les ordres, & à faire tous les arrangemens nécessaires pour la former.

L'Elu du peuple demande qu'on crée des Vice-Senateurs. *Les mêmes.*

L'Elu du peuple & ses associés furent surpris de voir un

1648. changement ſi ſubit dans les eſprits. Ils n'avoient rien à répliquer de raiſonnable à la réponſe du Prince ; quand ils l'euſſent fait, ils voyoient l'aſſemblée diſpoſée à les déſavouer. Le projet étoit échoué, le Duc demeuroit en poſſeſſion de l'autorité, & le délai qu'il vouloit prendre ne ſervoit qu'à lui fournir les moyens de la perpétuer. Ce Magiſtrat ſe réduiſit à dire, qu'en attendant que Son Alteſſe eût pris ſes meſures pour former la République, & faire l'élection des Sénateurs, on pouvoit nommer des Vice-Sénateurs, qui par *interim* prendroient en main le gouvernement.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc ſourit à cette propoſition, & répondit qu'il ne falloit pas faire tourner en ridicule par les étrangers la nouvelle République : qu'on n'avoit jamais

oui dire qu'on eût commis à des charges qui n'exiſtoient point, que ces Vice-Sénateurs, élus ſans la participation de la Nobleſſe & du reſte du Royaume, leur ſeroient odieux, & deviendroient des objets de leurs mépris: qu'on ne leur obéiroit point, qu'on ne pouvoit former un Sénat que par l'aſſemblée, & le conſentement unanime de tous les ſiéges de la Nobleſſe & des députés des Provinces; enfin que par cette démarche précipitée, on alloit les aliéner des intérêts du peuple, peut-être leur fournir un prétexte à s'en ſéparer, & à voir les principales Villes s'ériger en Républiques particulieres, ainſi qu'on lui avoit mandé que le vouloit faire la Ville & le territoire de S. Severin, ſuivant deux lettres

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. qu'il en avoit reçues ; & qu'il montra à l'assemblée.

Le Duc de Guise.

Elle applaudit de nouveau à ses raisons. L'Elu du peuple n'eut rien à y opposer, & chacun se retira satisfait en apparence. Mais les Chefs couverts de confusion, cachoient dans leur cœur une rage secrette de voir la puissance de ce Prince affermie. Ils s'imaginerent qu'il ne les regarderoit plus que comme ses ennemis : pour prévenir sa haine il n'est point d'extrémités où ils ne fussent résolus de se porter. Le Duc avoit dans ces trois chefs des ennemis puissans & accrédités. Leur ayant ôté par son refus, l'espérance de voir Naples érigée en République, & d'y obtenir les dignités que leur ambition dévoroit, ils se déterminerent à se lier plus étroitement avec les Espagnols,

& à favoriſer leur rétabliſſe- 1648.
ment.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe ſe félicita de les avoir confondus, mais peut-être eût-il mieux fait de les ménager, & de leur donner quelque ſatisfaction en créant une ombre de Sénat, dont par ſon eſprit, par ſa conduite & par l'amour que le peuple avoit pour lui, il auroit toujours été le maître. Il n'eût pas jetté dans le déſeſpoir trois hommes ſi dangereux. Son ardeur pour le thrône qu'il croyoit aſſuré, ne lui permit pas de prendre ce parti. Il ſe flattoit qu'au premier de Mai toute la Nobleſſe alloit ſe déclarer pour lui.

Le Comte d'Ognate eſt nommé Viceroi de Naples.

La ſituation où étoient les Eſpagnols encourageoit le Duc de Guiſe. Ils manquoient de vivres, & ils n'avoient plus d'argent pour payer les troupes. Dom

Mem. de Guiſ l. 4. *Mod. t.* 3. *c.* 18.

1648. Jouan fut obligé de vendre ſa vaiſſelle d'argent pour leur donner quelques montres. Il auroit été contraint d'abandonner tous les poſtes, ſi l'Eſpagne ne lui eût envoyé du ſecours. On prétend qu'il n'y avoit plus de pain que pour quatre jours. Ce fut l'arrivée d'un nouveau Viceroi qui changea heureuſement la face de leurs affaires.

Le Duc de Guiſe.

Avant que le Duc d'Arcos fût arrivé en Eſpagne, on avoit nommé à la Viceroyauté. En vain le Comte Duc d'Olivarès, premier Miniſtre, patron d'Arcos, avoit-il voulu prendre ſa défenſe & le ſoutenir. Toute la Junte s'étoit déclarée contre le Duc, & avoit opiné de le dépoſſeder pour calmer les peuples, quand même il ne ſeroit pas coupable. En même tems le Comte d'Ognate, Ambaſſadeur

à Rome, qui depuis long-tems briguoit ce poſte auſſi lucratif que glorieux, faiſoit agir tous ſes amis pour l'obtenir. Il l'emporta, Arcos fut révoqué; Ognate nommé Viceroi, & on lui envoya ordre de ſe rendre au plutôt à l'Armée qui environnoit cette grande Ville. 1648. Le Duc de Guiſe.

On arrêta que Dom Jouan demeureroit toujours devant Naples en qualité de Plénipotentiaire, pour ſaiſir les occaſions de traiter avec le peuple, & de tout tenter pour le ramener au devoir. Dom Jouan fut peu ſatisfait de ce changement, il lui ôtoit l'autorité dont il jouiſſoit depuis le départ d'Arcos; mais il fallut obéir aux ordres du Roi ſon pere. Un Prince, aſſez rempli de ſes devoirs pour refuſer le thrône dont ſes amis lui conſeilloient de s'empa-

1648. rer, n'étoit pas fait pour se démentir. Il écrivit au Comte d'Ognate de se rendre à l'Armée, & qu'il l'attendoit avec impatience.

Le Duc de Guise.

Arrivée du Comte d'Ognate. *ibid.* *Le 1 Mars.*

Ognate n'en avoit pas moins de se voir dans ce poste brillant, si brigué & si desiré. Pour s'en mettre en possession d'une maniere qui lui fit honneur, qui lui acquît de la réputation, & qui relevât le cœur abbattu des soldats, il emprunta de tous cotés de grosses sommes; il acheta des grains & des munitions de guerre pour ravitailler l'Armée, & s'y faire recevoir avec applaudissement. Il fit faire aussi de nouvelles levées pour la recrûter, & engagea un grand nombre d'Officiers à passer avec lui à Naples. Il s'embarqua sur deux galeres à Civita Vecchia, aborda à Gaëte, fit passer devant lui

une galere chargée de bled, de deux cens mille écus & de beaucoup de munitions; il débarqua au Château-neuf le premier de Mars, aux cris de joye & aux acclamations de toute l'Armée, & des peuples qui obéiſſoient encore aux Eſpagnols. Dom Jouan lui remit l'autorité, le Régent Zuffia lui rendit compte de l'état des affaires, & de toutes les intelligences qu'on avoit pratiquées dans Naples. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le nouveau Viceroi étoit un Miniſtre d'un eſprit ſupérieur, d'un caractere ferme, grand politique, libéral, fidéle à ſes engagemens, & rompu dans les négociations. Il viſite d'abord tous les poſtes, fait payer les ſoldats, les anime & donne à tout une nouvelle face. On apprend dans Naples ſon arrivée avec

Conduite de ce Comte. *ibid.*

1648. joye. Les partisans des Espagnols relevent ses grandes qualités. Le peuple n'étoit point prévenu contre lui de cette haine furieuse qu'il avoit eue contre le Duc d'Arcos, à qui il imputoit tous ses malheurs, il se lassoit du désordre de la Ville, & des fonctions fatigantes de la guerre.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise fut peiné de l'arrivée de ce Ministre. Il connoissoit ses talens, il les craignoit, & sembloit prévoir que le génie du Viceroi prévaudroit sur le sien. Toujours armé d'un courage invincible, sa crainte ne servit qu'à lui faire redoubler ses soins, & à prendre de nouvelles précautions pour veiller sur ses ennemis secrets, pour avancer ses succès dans les Provinces, & pour presser la No-

bleſſe de ſe déclarer en ſa faveur. 1648.

Le Viceroi comprenoit qu'il n'avoit point aſſez de forces pour réduire Naples par les armes. Il s'attacha à multiplier les négociations entamées avec les chefs du peuple ; Anneze & Dandrée étoient les principaux, ils avoient chacun un grand parti. Anneze depuis long-tems promettoit de livrer le Tourjon des Carmes, mais il ne ſe déterminoit point. Cet eſprit indécis haïſſoit autant les Eſpagnols qu'il les craignoit, il ne pouvoit renoncer à l'eſpérance de recouvrer ſon autorité, & de ſe voir encore le Chef ſouverain à Naples.

Le Duc de Guiſe. *Le 2 Mars.*

C'étoit dans cette vûe qu'il étoit toujours en correſpondance avec le Marquis de Fontenay à Rome, & à Paris avec le Cardinal Mazarin ; il reçut même

1648. en ce tems-là une lettre du Roi qui le prenoit ſous ſa protection, & le recommandoit au Duc de Guiſe. Sollicitation inutile dans les termes où étoit ce Prince avec ce Chef du peuple. Auſſi n'eſpérant point de reconciliation avec le Duc, Anneze écouta les émiſſaires du Viceroi, mais ſans prendre des engagemens poſitifs.

Le Duc de Guiſe.

Dandrée haïſſoit naturellement les Eſpagnols, il deſiroit la liberté de ſa patrie, & de la voir devenir une République indépendante. Outré contre le Duc ſi opiniatrément oppoſé à ce projet, & n'eſpérant plus de l'y amener, il répondit favorablement aux agens du Viceroi, & leur laiſſa eſperer qu'il ſe rendroit à leurs ſollicitations. Il commença à ſe lier avec Anneze, quoiqu'il le haît & le mé-

priſât. Tous les deux indiſpoſoient contre le Duc leurs partiſans. Ils le leur repréſentoient comme un tiran, comme un ambitieux qui vouloit ſe faire Roi ſur les ruines mêmes de l'Etat. Ils déclamoient contre le luxe de ſa Cour, contre cette garde nombreuſe qui l'environnoit, contre les dépenſes qu'il faiſoit au prix du ſang du peuple. Ces diſcours faiſoient impreſſion ſur ſes partiſans, ils ſembloient être prêts à tout entreprendre contre le Duc; mais d'abord qu'il paroiſſoit, ſa préſence, ſes careſſes, le charme de ſes paroles faiſoient évanouir leurs reſſentimens, & ils lui étoient plus dévoués que jamais. 1648. Le Duc de Guiſe.

Le Comte d'Ognate tenta de pénétrer juſque dans l'intérieur du Palais du Duc. Ce Prince étoit gouverné par Liéto ſon Ca- Le Viceroi gagne Molo & Portio. *Mod. t. 3. c. 18.*

1648. pitaine des gardes, par Fabroni ſon Secrétaire, par Portio, Juge criminel, & par le docteur Mollo; il les croyoit ſi intimement dévoués à ſes intérêts, qu'il avoit en eux une aveugle confiance. Ces deux derniers avoient beaucoup d'eſprit & de capacité; leur conduite apparente ne démentoit point cette confiance, & comblés des bienfaits du Prince, il ſembloit qu'il pouvoit, ſans imprudence, ſe repoſer ſur eux des ſoins du gouvernement.

Le Duc de Guiſe.

Mollo étoit l'un des plus habiles Juriſconſultes de Naples, & très inſtruit des loix & des coutumes du Royaume. Il ſemble que le Duc ne pouvoit jetter les yeux ſur perſonne qui pût mieux contribuer à faire rendre la juſtice aux Napolitains; il étoit comme ſon premier Miniſtre, mais Mollo ſe défioit de

la

la fortune du Duc, & craignoit d'être entraîné ſous ſes ruines. Il préta l'oreille aux ſollicitations du Viceroi, qui lui offrit, s'il vouloit ſe déclarer pour l'Eſpagne, une charge de Commiſſaire général du Royaume. 1648. Le Duc de Guiſe.

Cette place flattoit l'ambition de Mollo, mais elle ne le dédommageoit pas du crédit qu'il avoit auprès du Duc; ainſi il ne s'engagea pas poſitivement, il promit ſeulement de favoriſer les Eſpagnols; cet eſprit artificieux vouloit ſe régler ſur les événemens, & prendre ſon parti ſelon les occurrences. C'étoit beaucoup de l'avoir fait chanceler.

On ne ſongea point à corrompre Liéto ni Fabroni. Ils faiſoient de ſi grands profits dans leurs charges, que le Viceroi ne

1648. pouvoit leur en offrir d'équivalens, & de plus le Duc ne les consultoit pas sur les affaires essentielles, présumant peu de leur capacité.

Le Duc de Guise.

Portio, versé dans le criminel, parut plus accessible ; il n'aimoit pas le Duc, ainsi il ne balança point à s'engager avec le Vicerοi qui lui promit de le confirmer dans sa charge de Juge criminel de la ville de Naples, & de lui en donner des provisions en bonne forme. Il devoit se déclarer quand il en seroit tems. Il commença dès lors à servir son nouveau maître, en épargnant, quoique coupables, tous ceux qui étoient en état d'être utiles aux Espagnols ; au contraire il séviſſoit cruellement contre tous les autres accusés, & le sang qu'il faisoit ré-

pandre paroiſſoit au Prince autant de preuves de la fidélité de Portio. 1648

Le Duc de Guiſe.

On ne penſoit de part & d'autre qu'à ſe ſurprendre, qu'à corrompre les chefs & les ſoldats du parti contraire. Le Duc de Guiſe gagna ceux qui gardoient le poſte important de la porte Dona Elvire. Ils s'engagerent de le lui livrer moyennant 500 écus, dont il leur en fit compter deux cens d'avance. Un ſoldat qui en eut du remords, découvrit le complot au Commandant de ce poſte. Le Viceroi averti fit arrêter tous ces ſoldats. Ils avouérent leur crime en s'excuſant ſur l'extrême néceſſité où ils étoient réduits. Le Viceroi fit une contre-ruſe pour laiſſer venir les Napolitains, & les tailler en piéces. Le Duc inſtruit du change-

Entrepriſe ſur le poſte de Dona Elvire. *Mod. t. 3. c. 18.*

1648. ment, ne ſuivit pas cette entre-priſe.

Le Duc de Guiſe.

Ce Prince chargé de tant d'affaires, ayant à ſe garder de tant d'ennemis, attendoit avec impatience le Chevalier de Guiſe ſon frere, & le Marquis de Monti qu'il avoit mandés. Il eſpéroit qu'ils améneroient avec eux quelques troupes. Ses ennemis réſolurent de prévenir leur arrivée, & de faire un dernier effort pour perdre le Duc, du moins pour le forcer à faire un Sénat, qui le privât de l'autorité ſouveraine, dont ils prétendoient qu'il abuſoit. Le Duc leur en fournit lui-même un prétexte.

Le Duc de Guiſe envoye Liéto à Rome.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 20. Loredan.

Se défiant de la plûpart des Officiers qui commandoient dans les poſtes avec des troupes du peuple, il réſolut de les chan-

ger, de faire des levées de sol- 1648.
dats, & de confier la garde de
ces postes à de nouveaux chefs. Le Duc de Guise.
Il en fit la proposition à l'assemblée du peuple qui consentit à tout ce qu'il voulut. Mais il falloit de l'argent pour soudoyer ces nouvelles levées, du moins jusqu'au premier de Mai, que ce Prince comptoit voir toute la Noblesse se déclarer pour lui, & l'accompliſſement de tous ses projets. Il avoit reçu avis qu'on lui avoit fait remettre de Paris à Rome vingt mille écus, il résolut d'envoyer Liéto les chercher, c'étoit un petit objet pour se priver de son Capitaine des gardes; mais peut-être que sçachant les dispositions du Pape, il vouloit le faire sonder pour en tirer quelques secours. Liéto se conduisit très mal pour son départ; il fit équiper dix felouques

1648. bien armées. Il les chargea de meubles précieux, d'argenterie, de tableaux & d'autres effets qui valoient beaucoup plus que l'argent qu'il alloit chercher, & qui ne pouvoient marquer qu'une extrême imprudence. Il sembloit que se défiant de la fortune du Prince, il voulût mettre la sienne à couvert.

Le Duc de Guise.

La grande conspiration contre le Duc. *ibid.* 10 *Mars.*

A cette nouvelle Dandrée & l'Elu du peuple s'assemblent chez Anneze. Ils conviennent que c'est une occasion favorable pour leurs desseins ; ils se proposent d'attrouper le peuple, d'exciter une sédition, & d'y faire périr le Duc de Guise. Ils sement parmi le peuple que ce Prince veut quitter Naples, en emporter tout ce qu'il y a pillé, & livrer la Ville aux Espagnols avec qui il s'est accommodé : qu'on peut voir un prélude de cette

trahiſon dans le départ de Liéto, qui s'enfuit le premier avec un ſi riche butin. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Tout le peuple s'émut, Anneze ſort du Tourjon avec une partie de ſa garniſon. Dandrée la joint avec ſes partiſans. Ils vont tous enſemble au marché, y haranguent le peuple, & font prendre les armes à ſix mille hommes. L'Elu du peuple fait auſſi dans d'autres quartiers un attroupement de gens armés, & ſe diſpoſe à ſeconder Anneze & Dandrée. Pluſieurs Capitaines des Ottines prennent les armes avec leurs compagnies, Dandrée excite auſſi Ignace Spanolo, Capitaine de la monnoye, de ſe joindre à eux avec les trois cens ouvriers qu'il commandoit, mais Spanolo craignant l'événement, découvrit à

1648. Mollo ce que lui avoit dit Dandrée.

Le Duc de Guiſe.

Ce n'étoit point ici une entrepriſe formée en faveur des Eſpagnols. Anneze, Dandrée & l'Élu du peuple, toujours indéterminés, & ſe flattant encore d'établir une République, & d'y avoir les premiers rangs, comptoient d'y parvenir par la mort même du Duc de Guiſe, ſi l'on ne le pouvoit autrement; Anneze appuyé par ſes intelligences avec la Cour de France, couroit toujours après ſa premiere autorité perdue.

Tous ces gens armés marchent vers le Palais du Duc, quelques-uns criant qu'il faut couper la tête au Duc. Il en eſt averti. Ce Prince qui ne connut jamais la peur, envoye le Chevalier de Fourbin s'informer

de ce qui ſe paſſe. Son prompt retour l'inſtruit que tous ces mutins pouſſent juſqu'au Ciel des cris fréquens de *Vive Dieu & le peuple*. Le Duc ſatisfait que que le nom d'Eſpagne n'y fût point mêlé, envoye ordre ſur le champ à Liéto de ſuſpendre ſon départ, & dans la crainte que les Eſpagnols ne profitent de cette émeute, il dépêche dans tous les poſtes des exprès pour avertir les Commandans de faire prendre les armes à leurs gens, & de ſe tenir ſur leurs gardes. Sur le champ il ſe montre à une fenêtre de ſon Palais, crie aux ſéditieux de s'arrêter, & tout de ſuite il monte à cheval, va au-devant d'eux avec ſes gardes, le brave Diego Perès, & douze de ſes Mouſquetaires, qui ce jour-là avoient monté la garde chez le Duc.

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. Le Duc de Guiſe.

Il les rencontre à deux cens pas de ſon Palais, ce n'étoit qu'une partie des ſéditieux, le gros étoit reſté au marché. Anneze & Dandrée étoient à leur tête à cheval, l'épée à la main, & criant auſſi bien que cette multitude : *Vive Dieu & le peuple.* Le Duc s'avance avec un air fier, menaçant, & commande à ſa troupe de faire une décharge ſur eux. On ne vit jamais mieux qu'en cette occaſion ce que peuvent la hardieſſe & la réſolution. Etourdis de cet acte de vigueur, ces mutins reſtent tous immobiles, perdent toute leur animoſité, & le cœur manque à leurs Chefs. Anneze & Dandrée ſe mettent à fuir. Anneze ne s'arrête qu'au Tourjon, & Dandrée fuit juſqu'au marché; mais loin d'y exciter aucun mouvement, il va ſe cacher

chez un de ſes partiſans. 1648.

La fuite de ces chefs ayant entierement raſſuré le Duc, il changea tout à coup de viſage & de façons. Il s'avance vers ce peuple le chapeau à la main, lui demande avec un air careſſant & ouvert, pourquoi il a pris les armes, & qui les lui a fait prendre ? un d'entr'eux lui répond qu'on leur a fait entendre qu'il vouloit faire piller la Ville, la livrer aux Eſpagnols & ſe retirer. Le Duc leur dit toujours, le chapeau à la main.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe devant le peuple de Naples.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 20. Lor. Rep. de Naples.

Mes amis, je m'étonne que vous ayez été capables d'ajouter foi à des traitres. Ignorez-vous qu'un Prince ne peut avoir des ſentimens ſi bas ? des choſes ſi viles & ſi mépriſables peuvent-elles tenter ſon ambition ? eſt-ce là le motif qui m'a amené à Naples ? depuis que j'y ſuis, avez-

1648. *vous reconnu en moi une ame intéreſſée ? je ſuis venu pour vous ſecourir, pour vous délivrer de la tirannie des Eſpagnols : ne deviez-vous pas me faire ſçavoir les ſoupçons qu'on tâchoit de vous donner, ſans venir en armes pour m'égorger ? Si vous me croyez capable de vous abandonner, ſi vous n'êtes pas contens de mes travaux & de mes ſervices, expliquez-vous, mes enfans, j'ai à la pointe du Poſilipe des felouques prêtes à faire voile, j'irai m'y embarquer ſur le champ. Vous verrez enſuite quelle ſera la conduite d'Anneze & Dandrée ; s'ils vous garantiront de la vengeance des Eſpagnols, du ſac de votre Ville, des incendies, du meurtre de vos femmes & de vos enfans. J'ai été aſſez heureux pour vous épargner juſqu'ici tous ces malheurs, je ſuis encore diſ-*

Le Duc de Guiſe.

poſé à continuer de vous les faire éviter, & de ſacrifier ma vie pour vous, ſi je ſuis aſſuré de trouver plus de reconnoiſſance, plus d'amitié & plus de tendreſſe pour moi, que pour des perfides qui ne veulent ma mort que pour trahir le fidéle peuple, & le remettre ſous le joug impitoyable des Eſpagnols. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Un diſcours ſi touchant, proféré par un Prince aimable avec l'éloquence la plus vive, fit ſur ce peuple volage, qui dans le fond aimoit véritablement le Duc de Guiſe, un effet ſi prompt, qu'il eſt preſque incroyable. Il paſſe d'une extrémité à l'autre. Tous attendris, ils s'écrient qu'ils ne méritent pas ſes bontés, qu'ils veulent tous mourir pour lui. Dans leur tranſport ils ajoutent qu'il faut traîner par les rues, & pendre par les pieds tous ceux qui

1648. ne ſont pas attachés au Prince, & qui ne lui obéiront pas aveuglément. Le Duc profitant d'une ſituation ſi favorable, leur dit : *Venez, mes enfans, venez avec moi appaiſer le deſordre. Je veux rétablir le calme dans Naples, en aſſurer le repos, & employer ce qui me reſte de vie pour vous tirer de la ſervitude.*

Le Duc de Guiſe.

Il diſſipe la ſédition. *ibid.*

Le peuple redouble les marques de ſon amour par ſes acclamations & par les bénédictions qu'il donne au Prince. Il ſe met à crier : *Vive Dieu, vive Son Alteſſe*, & le ſuit juſqu'au marché où le Prince tient les mêmes diſcours à la multitude qui y étoit aſſemblée, & dont il reçoit les mêmes témoignages d'amour & de reſpect. Il ne penſe enſuite qu'à rétablir la tranquillité, étouffe tout deſir de vengeance, & ne fait uſage,

dans une occaſion ſi critique, que de la douceur & de la clémence. Il ne veut pas ternir ſa victoire par aucune effuſion de ſang. Il pardonne au Capitaine Pagano, que le peuple amenoit en lui tenant vingt pointes d'épées ſur l'eſtomac, après l'avoir déſarmé auſſi bien que ſa compagnie. Le Duc ſe contente de lui faire une forte réprimande, cet Officier y répond par toutes les marques d'un ſincere repentir. Retiré à ſon poſte, il ne laiſſa pas d'y faire faire des retranchemens contre la Ville, craignant la haine du peuple : mais au premier ordre du Duc il les fit abbattre. 1648. Le Duc de Guiſe.

L'Elu qui ignoroit la ſubite mutation du peuple, arriva porté dans une chaiſe découverte, ayant l'épée à la main, & ſuivi d'une grande affluence de peu-

1648. ple armé. Il marchoit pour ſeconder Anneze & Dandrée. Aux cris de *Vive Dieu & Son Alteſſe*, toute la troupe de l'Elu du peuple ſe joignit à eux, & fit les mêmes cris. L'Elu renonçant à ſon projet, dit au Duc qu'il n'avoit fait prendre les armes à cette multitude que pour appaiſer le tumulte, & demander au Duc ſes ordres. On ajoutoit ſi peu de foi à ſon diſcours, que pluſieurs des partiſans du Prince, peu crédules, vouloient couper la tête à l'Elu, & par des ſignes en demandoient la permiſſion au Prince. Il s'y oppoſa & renvoya le Magiſtrat en lui commandant de faire quitter les armes au peuple, de faire aſſembler le Corps de Ville à S. Auguſtin, & de venir enſuite au Palais avec les Officiers.

Le Duc de Guiſe.

Tout s'exécuta ſelon les or-

dres du Duc. L'Elu du peuple se rendit au Palais avec le Corps de Ville, & les Capitaines des Ottines. Le Prince leur fit une sévére réprimande, leur déclara que c'étoit pour la derniere fois qu'il leur pardonnoit. L'Elu s'humilia encore, & demanda pardon. Le Corps de Ville se joignit à lui pour obtenir la grace de Dandrée. Le Duc qui souhaitoit de ramener cet esprit dangereux, l'accorda & consentit qu'il vint sur sa parole. Dandrée se jetta à ses pieds, avoua qu'il méritoit la mort, & jura au Duc une fidélité inviolable. 1648. Le Duc de Guise.

Le Duc fit plus, voulant ôter jusqu'aux semences de la rebellion, il envoya commander à Anneze de le venir trouver sur sa foi. Anneze qui craignoit la fureur du peuple tout dévoué à ce Prince, lui demanda pour sa Il pardonne à Anneze. *ibid.*

1648. ſureté une partie de ſes gardes. En effet, comme il paſſoit, le peuple vouloit ſe jetter ſur lui & le déchirer. Arrivé devant le Duc, il ſe jetta à ſes pieds, les lui baiſa en tremblant, en pleurant & en demandant la vie.

Le Duc de Guiſe.

Le Prince le fit relever, l'aſſura qu'il oublieroit tout pourvû qu'il fût fidéle, & qu'il ſe tînt dans dans le devoir. Il lui rappella avec douceur toutes ſes fautes, tout ce qu'il lui devoit, que ſon arrivée à Naples lui avoit ſauvé la vie, puiſque le peuple devoit dans deux jours l'immoler à ſa fureur. Il ajouta que c'étoit ici la troiſiéme ſédition que lui Anneze avoit excitée: qu'il étoit inſtruit de ſes intelligences avec Dom Jouan & avec la Cour de France; qu'à la premiere récidive, il l'abandonneroit au peuple.

Anneze ne répondit rien ; ſe mit de nouveau à genoux, cria miſéricorde en verſant des larmes qui ne coûtent rien aux perfides. Le Duc ſçut cependant profiter de la conjoncture, il exigea d'Anneze qu'il ſignât un ordre pour que tous les ſoirs on reçût dans le Tourjon la compagnie de Mathieu Damoré, celui des Officiers ſur lequel ce Prince comptoit le plus. Précaution aſſez ſuperflue, Anneze y avoit une garniſon de 600 hommes qui le rendoit le maître de manquer à ſa parole. 1648. Le Duc de Guiſe.

Cette derniere entrepriſe des ennemis du Duc de Guiſe, échouée, ce Prince crut ſon autorité abſolue dans Naples, mais il ſe trompoit ; il n'avoit ni fléchi, ni vaincu la haine des trois chefs de la rebellion. Il ne dut qu'à la crainte leur

1648. soumiſſion, & ils n'en furent que plus déterminés à le perdre. Ils réſolurent ſeulement de prendre de plus juſtes meſures. Anneze ſe tint enfermé dans ſon fort, & n'alla plus chez le Duc, ſous prétexte de la crainte qu'il avoit du peuple ; Dandrée s'en étoit banni depuis long-tems, & l'Elu du peuple trouvoit à tous momens, dans les fonctions de ſa charge, les occaſions de trahir le Prince, ſans qu'il y en eût de preuve évidente. Le Duc fit partir Liéto pour aller chercher l'argent qui étoit à Rome, & dont ce Prince avoit un beſoin preſſant.

Le Duc de Guiſe.

Exécution des priſonniers faits avec Modene.

Malgré les mauvaiſes diſpoſitions de ces trois chefs du peuple, le Duc de Guiſe ſe conduiſit avec beaucoup de ſageſſe, en diſſimulant l'opinion qu'il avoit d'eux, & uſant de clémence.

Mem. de Guiſe l. 4. Mod. t. 3. c. 21. Loredan. 12 Mars.

Cette généreuſe modération les contint quelque tems, & redoubla pour lui l'amour du peuple. Il eût été prudent à ce Prince qu'il eût tenu la même conduite envers le Baron de Modene, & les trois Officiers accuſés d'avoir conſpiré contre l'Etat, Antonio Calco, Meſtre de Camp, & les Capitaines Andrea Rama, & Marco Piſano. Mais c'étoit trois hommes de main dont la haine n'étoit pas paſſagere comme celle du peuple, & très capables d'une entrepriſe hardie. Haïs de Mollo & du Juge Criminel Portio, qui inſtruiſoient leur procès, ils étoient en même tems leurs Juges & leurs parties. 1648. Le Duc de Guiſe.

On ne peut diſconvenir que par les informations que Portio fit à Averſe, où il ſe tranſporta, ces trois Officiers n'euſſent été

1648. trouvés coupables de bien des malverſations, ſurtout d'avoir voulu mener à l'ennemi les troupes de la République qu'ils commandoient. Ils en avoient fait la propoſition à Modene qui l'avoit rejettée. Il y a lieu de croire qu'ils avoient perſiſté dans ce deſſein, ou du moins qu'au moindre mécontentement ils l'exécuteroient. Dans un Etat bien réglé le crime étoit capital, mais dans la ſituation où étoit alors le Royaume & la ville de Naples, les Officiers pouvoient changer de parti ſelon leurs intérêts; enfin pour un projet ſans exécution, il étoit aſſez naturel qu'on uſât d'indulgence.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe n'en jugea pas ainſi; aigri contr'eux par leurs ennemis, il voulut qu'on ſuivît la rigueur des Loix. Ils furent condamnés à mort. Nés Na-

politains, ils avoient à Naples beaucoup de parens & d'amis qui s'intéreſſerent vivement pour obtenir leur grace. Des femmes de qualité agirent auprès du Prince. Il courut un bruit qu'il la leur avoit promiſe, mais on ne le doit pas croire du Duc de Guiſe, ſi jaloux de ſon honneur. Ils furent exécutés au Marché à deux jours l'un de l'autre. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le Secrétaire de Modene fut convaincu de pluſieurs crimes, ſur-tout d'avoir détourné des bleds du magazin d'Averſe, & d'en avoir fait paſſer aux ennemis. Il fut étranglé dans la priſon. Ce gentilhomme étoit auſſi impliqué dans l'accuſation, & Rama l'un des trois Officiers appliqué à la queſtion, le chargea beaucoup. Mais dans ſon teſtament

1648. de mort il déclara que la violence des tourmens l'avoit forcé de dépoſer contre Modene qui étoit entiérement innocent.

Le Duc de Guiſe.

Il fut également juſtifié de l'enlévement des meubles de Dom Carlo Taſſis, qui avoient été dépoſés dans le Couvent des Religieuſes d'Averſe, ayant été vérifié que le Duc les avoit fait rendre à la veuve de ce Seigneur. On ne pouvoit imputer à Modene que de n'avoir pas révélé au Prince que ces Officiers lui avoient propoſé de quitter ſon ſervice. Le Duc de Guiſe ne jugea pas ce ſilence digne de mort. Le procès fut civiliſé, & Modene reſta dans les priſons de la Vicairie.

On ne peut douter que l'exécution de ces trois Officiers, gens de ſervice & de conſidération,

ration, ne fit beaucoup de mécontens dans Naples. Le nombre des ennemis du Duc y augmentoit. Ils le traitoient de tiran, ils l'accuſoient de verſer le ſang innocent, & d'abuſer d'une autorité dont il ne devoit ſe ſervir que pour le ſalut & la liberté du peuple.

Fin du dixiéme Livre.

HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 *&* 1648.

LIVRE XI.

1648.

Le Duc de Guiſe.

La derniere conſpiration avoit étonné le Duc de Guiſe. Les trois Chefs accrédités parmi le peuple le pouvant faire ſoulever à leur gré, lui donnoient à penſer. Ils s'étoient ſoumis,

Précautions du Duc de Guiſe pour ſa ſûreté.

paroiſſoient reconciliés, mais il connoiſſoit le fond de leur cœur; il n'attendoit d'eux que trahiſon & que perfidie. Certain qu'ils ne l'épargneroient pas, il étoit réſolu de prendre de ſon côté les meſures les plus juſtes pour les prévenir, & les punir de tant d'attentats. Il étoit ſurprenant que leur derniere entrepriſe n'eût pas réuſſi, & que ce Prince eût pû ſe dérober à la fureur de huit ou dix mille hommes armés contre lui. Il devoit ce triomphe à ſon intrépidité & à ſon éloquence. Il ne pouvoit ſe flatter d'un pareil ſuccès dans une nouvelle conjuration. Il voulut prendre toutes les précautions qui pouvoient l'en garantir à l'avenir. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Loredan. Rep. de Nap. le 12 Mars.

Outre les Compagnies de ſes gardes & les troupes qui montoient la garde au Palais jour

1648. & nuit, il y fit venir mille Mouſquetaires qu'il logea tout autour, y fit amener dix piéces de canon, quantité de poudre & de boulets. Il avoit toujours auprès de lui les Capitaines Piſacani, Damoré, Batimielo & Longobardo qu'il combloit de bienfaits, & dont la valeur étoit auſſi éprouvée que la fidélité. Ils l'accompagnoient par tout. Il ne marchoit qu'avec une nombreuſe eſcorte, & dans les Egliſes il étoit toujours environné de ſes gardes qui écartoient la foule. Il n'eut donc plus rien à craindre des émotions & des ſéditions imprévues que ſes ennemis pourroient exciter, mais il n'étoit point à couvert d'une révolte générale, & beaucoup moins des entrepriſes que les Eſpagnols pouvoient faire par les intelligen-

Le Duc de Guiſe.

ces qu'ils entretenoient avec tant de mécontens. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Il reçoit les habitans des quartiers Eſpagnols.

Mem. de Guiſ. l. 4.

Quoique les vivres ne fuſſent pas en abondance dans Naples, on y ſouffroit beaucoup moins que dans les poſtes que les Eſpagnols occupoient. La diſette y étoit grande, à peine avoient-ils de quoi nourrir les ſoldats. Ces malheureux périſſant de faim, demanderent la permiſſion de ſe retirer à Naples. Les Eſpagnols, en y conſentant, alloient augmenter le nombre de leurs ennemis, mais l'impuiſſance & l'humanité les obligerent de fermer les yeux ſur cette démarche. Ces habitans ſe préſenterent aux portes de Naples, & demanderent à y être reçus avec leurs familles, offrant de contribuer aux Charges, & de ſervir fidellement la République

1648. que dans leur cœur ils avoient toujours favoriſée.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe eut peine à leur accorder un aſile qu'ils ne demandoient que par force, & qui étoit capable d'augmenter la conſommation des vivres. Il refuſa pendant deux jours de les recevoir. Touché de leurs ſouffrances, de les voir mourir de faim aux portes de leur patrie, & cedant aux prieres de pluſieurs des Citoyens, parens ou amis de ces infortunés, il ordonna qu'on les laiſſât entrer. Il les diſtribua en divers quartiers & leur fit donner des vivres. Cette condeſcendance lui gagna les cœurs de tous les Napolitains qui furent charmés de voir que ce Prince n'étoit pas inſenſible à la pitié.

Intelligences pour faire venir des bleds. *ibid.*

Aſſuré déſormais contre les émeutes du peuple, & n'ayant

rien à craindre des Eſpagnols, trop foibles pour réuſſir dans aucune entrepriſe par les armes, le Duc de Guiſe donna tous ſes ſoins à faire déclarer la Nobleſſe en ſa faveur, & à entretenir l'abondance dans Naples, en y faiſant venir des bleds qui commençoient à diminuer. Il y avoit long-tems qu'il étoit en intelligence avec pluſieurs Seigneurs de la Principauté ultérieure : entr'autres, avec le Duc de Salſa, Préſident de Montefuſcolo & le Marquis de Bonalgergo. Mécontens l'un & l'autre des Eſpagnols, voyant les progrès des armes du Prince, ils promettoient de ſe déclarer pour lui, de lui ouvrir les chemins de la Pouille & de la Baſilicate, Provinces remplies de grains. Le Duc de ſon côté devoit donner le gouver-

1648. Le Duc de Guiſe.

1648. nement de la Calabre ultérieure au Duc de Salſa pour ſe joindre au Comte de Saponaro qui étoit dans la citérieure. Ces deux grandes Provinces, acquiſes entiérement à la République, euſſent donné le branle au reſte du Royaume & déterminé toute la Nobleſſe.

Le Duc de Guiſe.

Les proviſions de bled étant ce qui preſſoit le plus & ce qui touchoit le plus fortement le Duc, il preſſa ces Seigneurs de lui en procurer. Bonalgergo envoya à Naples un Moine, gens reſpectés en Italie, & qui ſe mêlent aſſez de toutes les affaires: il y eut une convention entre le Duc & ce Moine au nom de Bonalgergo; le Moine & le Duc de Salſa s'engageoient de faire venir à Naples 50 mille charges de bled de la Pouille & 80 mille de la Baſilicate. Le

prix en fut arrêté, & le Duc de Guiſe étoit d'autant plus en état de le payer, qu'on n'avoit rien détourné de l'argent qu'avoit produit la vente des grains d'Averſe. 1648. Le Duc de Guiſe.

La difficulté étoit de les faire paſſer à Naples ; la Ville d'Ariano dans la Principauté ultérieure, bouchoit les paſſages. Cette Ville, Evêché & ſiége royal, avoit été réduite à l'obéiſſance des Eſpagnols par le Prince de Troya ſur la fin de Janvier. Elle étoit aſſez forte, & il y avoit une bonne garniſon, mais le peuple étoit bien diſpoſé pour la République ; le Duc de Salſa s'y étoit retiré avec beaucoup de Nobleſſe. Inſtruit du traité de Bonalgergo, & réſolu de changer d'écharpe, il convint avec le Duc de Guiſe que ce Prince la feroit

1648. assiéger, & que Salsa se rendroit par composition. C'étoit un prétexte pour changer de parti, les Espagnols l'ayant comme abandonné, & ne lui ayant envoyé aucun secours, quoiqu'il fût Président de la Province. Il faisoit auparavant sa résidence à Montefuscolo que Crescentio, Lieutenant de Pastina, avoit pris sur lui.

Le Duc de Guise.

Prise de la Ville d'Ariano.

Mem. de Guis. l. 4.

L'affaire étoit trop importante pour être négligée par le Duc de Guise: il fit ses dispositions pour le siége d'Ariano. Il chargea de cette expédition Villepreux, l'un des Gentilshommes français qui étoient auprès de lui. Pour ne pas échouer dans cette entreprise, il lui donna un corps de 6000 hommes.

Villepreux commença le siége d'Ariano le 13 de Mars; il n'y trouva aucune difficulté:

tous les habitans à la vue d'un ſi gros corps s'étant ſoulevés, l'Auditeur Carlo & Veneroſo, Secretaire du Duc de Salſa, qui ignoroient ſes diſpoſitions, ayant commandé qu'on ſe défendît, furent maſſacrés. Salſa & toute la Nobleſſe ſe retirerent dans le Château. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Il fut auſſi-tôt inveſti; & ſuivant les engagemens pris avec le Duc de Guiſe, elle capitula, & ſe rendit priſonniere de guerre à condition d'être conduite à Naples. Les Napolitains furent à peine entrés dans le Château, que pleins de rage & de haine contre la Nobleſſe, ils s'en ſaiſirent pour l'immoler à leur vengeance comme ils faiſoient au commencement de la révolution. Ils la traînerent à la place d'armes. Villepreux s'y oppoſe avec vigueur; veut ſe ſervir de toute

Priſe du Château. Maſſacre qui s'y commet. *ibid.*

1648. son autorité ; mais pouſſant l'inſolence à l'excès, ils ſe jettent ſur lui, le déſarment, & l'attachent avec des cordes. Alors, rien ne s'oppoſant plus à leur fureur, ils commencent par les Chefs. Impatiens de ſatisfaire leur rage, ils les tuérent à coups d'arquebuſe, ils leur couperent enſuite la tête. Alors, ils déliérent leur Général, lui demanderent pardon à genoux, & promirent de lui obéir déſormais aveuglément. Le grand nombre des ſéditieux les mettoit à couvert de la punition. Villepreux diſſimula, mit garniſon dans Ariano, & renvoya les troupes dans leurs quartiers. Il revint à Naples où il conduiſit les deux fils du Duc de Salſa, le jeune Spinelli & les deux freres Cavaniglia, qu'on avoit ſauvés pendant l'exécution de

Le Duc de Guiſe.

ces malheureux Chefs qui payerent de leur ſang leur défection du parti d'Eſpagne, & leur imprudence de s'être confiés à la parole d'un Chef ſans autorité. Il eſt toujours dangereux dans les guerres civiles, où il n'y a ni ordre ni diſcipline, de s'écarter du devoir, & de trahir ſon Prince. 1648. Le Duc de Guiſe.

La priſe d'Ariano, quelque importante qu'elle fût, ne conſola pas le Duc de Guiſe de cet événement tragique. Il en fut infiniment affligé, & les ſuites n'en pouvoient être que funeſtes : elle éloignoient la Nobleſſe d'embraſſer ſon parti où il n'y avoit aucune ſûreté pour elle ; cet exemple terrible l'inſtruiſoit que ni lui, ni ſes Généraux n'étoient pas les maîtres de cette inſolente populace. Le Duc reçut les jeunes Seigneurs

1648. échappés du massacre d'Ariano, avec un attendrissemnt & des caresses qui marquoient la douleur qu'il ressentoit de la mort de leurs peres. Il renvoya à leurs parens les deux fils du Duc de Salsa, dont l'ainé n'avoit pas encore quinze ans. Il mit aussi en liberté les deux Cavaniglia qui n'étoient point du secret du Duc de Salsa & de Bonalgergo. Il tira seulement parole d'eux, qu'ils ne porteroient plus les armes contre la République. Il vouloit garder auprès de lui le jeune Spinelli, mais il ne put le refuser à la Princesse de saint George, sa grand'mere, qui l'envoya demander.

Le Duc de Guise.

Le Duc profita de l'avantage que lui donna la conquête d'Ariano. Elle ouvroit tous les passages de la Pouille & de la Basilicate, où l'on pouvoit péné-

Vivre introduits dans Naples. *ibid.*

trer même ſans eſcorte, la Ré- 1648.
publique y occupant un grand
nombre de places. On en tira
une prodigieuſe quantité de
bled. Il y en avoit une ſi grande
abondance dans ces deux Pro-
vinces, qu'il n'y avoit plus lieu
de craindre qu'on en manquât.

Le Duc de Guiſe.

Le ſouvenir du maſſacre d'A-
riano reſta long-tems gravé dans
le cœur du Duc de Guiſe. Il re-
connut, mais un peu tard, le
danger qu'il y avoit à ſe ſervir
pour des expéditions militaires,
d'un peuple forcené. Il lui au-
roit été difficile de ſe paſſer de
ſon ſecours, n'ayant point avec
lui de troupes réglées, & n'en
eſpérant plus de la France qui
ne vouloit point lui en fournir,
& de qui même il n'en avoit
pas voulu recevoir. Il réſolut
du moins d'ôter le commande-
ment aux bandits, & de le don-

Paſtina ſe détache du parti de la République *Mem. de Guiſ. l.* 4.

1648. ner ou aux Officiers qu'il avoit auprès de lui, ou aux Seigneurs qui s'étoient déclarés en sa faveur, le principal étoit le Comte de Saponaro.

Le Duc de Guise.

Pastina étoit le plus puissant & le plus redoutable de tous ces bandits. Il sembloit ne devoir plus être regardé comme tel, s'étant déclaré pour le peuple dès le commencement de la révolution. Ses grands progrès l'avoient fait craindre & respecter dans les deux Principautés & dans la Basilicate jusqu'où son pouvoir s'étendoit. Il avoit sous ses ordres un grand corps de troupes, il possedoit dans Salerne, où il commandoit en Roi, des richesses immenses, il se croyoit indépendant du Duc de Guise, & quoiqu'il le craignît, il s'écartoit souvent du respect qu'il lui devoit.

Ce Prince avoit donné une 1648.
ſauve-garde au Duc de la Roque, pour une Terre qu'il avoit auprès de Salerne : Paſtina qui prétendoit que ce Duc devoit s'adreſſer à lui, envoya un détachement la piller, & en enlever les plus riches effets. La Roque s'en plaignit au Duc de Guiſe qui écrivit ſur le champ une lettre fulminante à Paſtina. Il lui rappelloit le châtiment de Paul de Naples, le menaçoit d'un pareil, & lui ordonnoit de rendre tous ces meubles.

Le Duc de Guiſe.

Quelqu'indigné que fût Paſtina de cette hauteur, il n'oſa s'expoſer à la colére du Duc, & fit tout rendre, mais il prit dès lors des meſures pour ſe ſouſtraire à la puiſſance du Duc, & pour la pouvoir braver. Dans cette vûe il renoua ſes intelligences avec Anneze, ſe lia étroi-

1648. tement avec lui, l'exhorta à ſecouer le joug du Prince, offrit de le ſeconder avec toutes ſes forces, & lui promit encore d'engager dans ſon parti les bandits de la Cava & de Nocera, tous à ſa diſpoſition.

Le Duc de Guiſe.

Ainſi groſſiſſoit l'orage qui menaçoit le Duc de Guiſe. Toute la Ville de Naples n'étoit remplie que de factions, & les Provinces du Royaume occupées par des ſcélérats qui ne ſongeoient qu'à s'enrichir ſans égard pour les Loix. Dans Naples le gros du peuple, les bons bourgeois même, étoient pour le Prince qui y maintenoit l'ordre, qui y avoit aboli les meurtres & les incendies. Mais vivant dans le calme & ſans paſſion, ils ne ſecondoient que foiblement le Duc. Ses ennemis animés par la haine, l'ambition & l'avari-

ce, mettoient en œuvre, pour le perdre, la trahiſon, la ruſe & l'artifice. 1648.

Le Duc de Guiſe.

L'Elu du peuple Marcella uni ſecretement avec Anneze & Dandrée, étoit encore plus à craindre qu'eux, par les fonctions de ſa charge, qui lui donnoit beaucoup de pouvoir ſur le peuple, & lui fourniſſoit les moyens de favoriſer indirectement les Eſpagnols. Ils ſouffroient beaucoup du manque de vivres, & preſſoient Marcella de leur en procurer à quelque prix que ce fût. On prétend qu'il réuſſit à faire paſſer au Châteauneuf juſqu'à 6000 boiſſeaux de bled. Les ſoupçons furent violens, mais il n'y avoit que des ſoupçons. Un grand convoi de toutes ſortes de rafraichiſſemens qu'il fit amaſſer dans l'Iſle de Procida, & qui ne pouvoit être

Mort de l'Elu du peuple.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 20. Loredan. Degli hiſt. des R. des deux Siciles. Traité de Veſtphalie.

1648. que pour les Eſpagnols, parut une conviction plus évidente.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe averti, en répandit le bruit par la Ville, le peuple ſe ſouleva dans le quartier de Porto. Le Duc jugea cette occaſion favorable pour ſe défaire de ce Magiſtrat ſon ennemi irréconciliable. Il envoya Batimielo & Ricco pour appaiſer la ſédition & arrêter Marcella. Ils trouverent autour de ſa maiſon une grande multitude de peuple, ſurtout beaucoup de Lazares. Ils faiſoient un bruit effroyable, déclamoient contre l'Élu du peuple comme contre un traitre convaincu, & ajoûtoient même qu'il avoit conſpiré contre la vie du Prince.

Les deux Envoyés ne firent aucun effort pour calmer ce peuple, au contraire ils entrerent avec lui dans la maiſon où

ils trouverent l'Elu qui fut tué à coups de fuſils, ſoit par Batimielo & Ricco, ſoit par les Lazares : ceux-ci pillerent la maiſon, couperent la tête de Marcella, le dépouillerent & traînerent ſon corps tout nud juſqu'au Palais du Duc. 1648. Le Duc de Guiſe.

Il parut fâché de la mort de Marcella. Il prétendit avoir donné ordre ſeulement qu'on l'arrêtât, & il menaça les deux Officiers de les faire pendre s'il leur arrivoit jamais de contrevenir à ſes ordres. Mais perſonne ne fut trompé par ces apparences. L'occaſion étoit trop belle de ſe défaire de ce Magiſtrat perfide, pour n'en pas profiter.

Cette mort tragique, arrivée lorſqu'on pouvoit arrêter cet Elu du peuple, déplut à tous les honnêtes gens. Il y avoit peu d'exemples qu'un premier Ma-

1648. giſtrat du peuple, qui repréſentoit les anciens tribuns de Rome, dont la perſonne étoit ſacrée, eût été maſſacré ſi indignement. Sa mort avoit l'air des exécutions ſanglantes qui s'étoient faites ſous les précédens gouvernemens de Mazanielle, du Prince de Maſſa & d'Anneze. Tous les ennemis du Duc ſe récriérent contre ce Prince. Ils l'appelloient tyran, & croyoient que ſa mort ſeule pouvoit mettre fin aux malheurs publics.

Le Duc de Guiſe.

Le Prince tira parti de cet événement. Il envoya au marchê la tête de Marcella, comme celle d'un coupable convaincu, & y fit pendre ſon corps par un pied. On avoit arrêté dans ſa maiſon deux de ſes beaux-freres, comme complices de ſon crime, & on les avoit amenés au Duc. Il fit mettre en liberté

l'un d'eux dont il ſe croyoit aſ- 1648.
ſuré, & fit ſortir l'autre de Na-
ples avec un paſſeport ; enſuite
il fit procéder à l'élection d'un
nouvel Elu du peuple. Elle tom-
bo ſur Grimaldo, d'origine Ge-
noiſe, riche marchand, & fort
eſtimé. L'exemple de Marcella
fut une grande leçon pour Gri-
maldo : il n'ignoroit ni les fac-
tions qui ſe formoient contre le
Duc, ni les murmures du peu-
ple ſur tant d'exécutions ſan-
glantes, non plus que ſur ſon
faſte, & ſur ce grand nombre
de troupes deſtinées à ſa garde,
qui euſſentété mieux employées
à agir contre l'ennemi.

Le Duc de Guiſe.

La mort tragique de Marcel-
la jetta une grande frayeur dans
l'ame d'Anneze & Dandrée. Ils
comprirent que le Duc ne les
épargneroit pas s'ils tomboient
entre ſes mains. Dandrée caché

Anneze veut ſortir de Naples.

Mem. de Guiſ. l. 4.

1648. ne paroiſſoit plus. La crainte le détermina à accélerer ſon traité avec le Viceroi. Elle eût du faire le même effet ſur l'eſprit d'Anneze, mais jamais ce chef du peuple ne ſçut prendre une réſolution fixe. Il craignoit qu'en voulant livrer le Toûrjon aux Eſpagnols, il ne rencontrât un obſtacle dans la compagnie que le Duc y envoyoit tous les ſoirs, que cela n'occaſionnât un combat dont il ſeroit la victime, ſi ce Prince étoit vainqueur.

Le Duc de Guiſe.

Dans cette perplexité il prit un parti mitoyen ; celui de laiſſer le Tourjon ſous la conduite de ſon Lieutenant, & de ſe retirer à Veniſe avec ſes immenſes richeſſes. Le Duc de Guiſe en fut averti. Il eût fait une action ſenſée de laiſſer évader cet ennemi implacable, qui ne pouvoit que lui nuire dans Naples ; mais

mais un peu d'avidité, & un deſir de vengeance, lui fit prendre la réſolution de ſurprendre Anneze dans l'exécution de ſon deſſein, de s'emparer de tous ſes tréſors, & de le faire pendre comme déſerteur. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc chargea des mariniers d'aller s'offrir à Anneze, & de venir l'avertir du jour & de l'heure qu'il voudroit s'embarquer.

En donnant cet ordre, il n'avoit pas pris garde que le Baron de Rouvrou étoit préſent. Le Baron qui ſçavoit le deſſein d'Anneze, ſe douta du ſujet de cette converſation ſecrette ; il en avertit Anneze qui changea de ſentiment.

Le Duc de Guiſe le fait empoiſonner inutilement. *Mem. de Guiſ. l. 4.*

Le Duc attribua ce changement à l'inconſtance d'Anneze, & ſongea à le perdre par d'autres voyes. Il ſe propoſa d'attaquer le Tourjon des Carmes. Il

1648. y pouvoit être introduit par la compagnie d'Amoré qui y entroit tous les soirs, ce qui pressoit d'autant plus, que Mollo avoit appris qu'Anneze qui redoutoit toujours la vengeance du Duc, avoït envoyé un agent pour consommer son traité avec le Viceroi. La haine plus que la fidélité engagea Mollo à donner cet avis au Prince. Lui-même étoit en intelligence avec le Viceroi.

Le Duc de Guise.

Le Duc ayant pesé mûrement le projet d'attaquer le Tourjon, y trouva des obstacles presque invincibles. Anneze avoit 600 hommes dans ce Fort. Il les payoit bien, & ils lui étoient entiérement dévoués. Il y falloit donc donner une bataille. Anneze, poussé au désespoir, pouvoit introduire sur le champ les Espagnols dans ce Fort. Ce Prin-

ce renonça à cette voye, mais il en prit une qui lui fit peu d'honneur. Ce fut d'empoiſonner Anneze. Elle lui avoit déja été propoſée par le Capitaine des gardes de cet ennemi. Ce Prince l'avoit alors rejettée. Mais l'extrémité où il alloit être réduit ſi ce chef du peuple livroit le Tourjon, & ſes trahiſons tant de fois avérées le déterminerent. Mollo entra dans ſes vûes, & fournit le poiſon au Capitaine des gardes. Anneze l'avala un Vendredi ; mais une ſoupe aux choux avec de l'huile, qu'il mangea ce jour-là, rendit le crime inutile. Anneze vomit abondamment, & en fut quitte pour une colique de 4 ou 5 jours. 1648.

Le Duc de Guiſe.

La perte de Fondi cauſa bien au Duc de Guiſe un plus grand déplaiſir. C'étoit une ville du Labour, frontiere de l'Etat Ec- *Mem. de Guiſ. l. 4. 18 Mars.*

Perte de Fondi.

1648. cléſiaſtique, à un mille de la mer, ayant titre de Comté, où il y avoit un Evêché. Elle étoit au-deſſus de Gaëte, & avoit un château aſſez bon. Le Paponné en avoit fait la conquête, & pris pluſieurs petites places voiſines qui reſſerroient Gaëte, & incommodoient beaucoup les Eſpagnols. Le Viceroi jugea à propos qu'on fit un effort pour enlever cette place aux rebelles. Il en chargea le Gouverneur de Gaëte Dom Martin de Verrio; lui-même intéreſſé à ſe délivrer d'un ſi fâcheux voiſinage.

Le Duc de Guiſe.

Verrio prit toute ſa garniſon, une partie de celle de Capoue, & fut joint par les Princes de la Rocca & de Minorvine, qui lui amenerent du renfort. Il alla mettre le ſiége devant Fondi, qui ne fit qu'une médiocre réſiſtance. Elle capitula, & Verrio

s'empara encore de la Tour de Sperlonga. Ainſi furent nettoyés les rivages de la Mer. Gaëte fut affranchi des courſes des bandits, & la République perdit la communication qu'elle avoit avec Terracine & avec Rome. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Cette perte fut compenſée par les avantages qu'on remporta dans la Pouille & dans la Calabre pendant l'abſence de Paſtoré, célébre bandit, qui commandoit dans cette premiere Province, & qui s'étoit écarté pour une nouvelle entrepriſe. Les Princes de Troya & de Monte Sarchio, avec un gros corps de troupes de la Nobleſſe, avoient enlevé les Villes de Lucera, de Foggia & de Troya, dépourvûes de leurs garniſons. Le Duc de Guiſe commanda à Paſtoré de les reprendre au plutôt, & lui envoya du ſecours.

Affaires de la Pouille. & de la Calabre. *ibid.*

1648. Pastoré marcha contre ces deux Seigneurs, qui n'osant risquer une bataille, se retirerent & évacuerent toutes ces places; cette fuite précipitée produisit encore un bon effet pour le Duc de Guise. Elle les rendit suspects au Viceroi, il est constant que Monte Sarchio étoit bien disposé pour le Duc, qui dans toutes les occasions lui avoit rendu de bons offices.

Le Duc Guise.

En Calabre tout réussissoit pour ce Prince au-delà de ses espérances. Le Baron Durand avoit suivi le Comte de Saponaro qui l'avoit fait Commandant de la Principauté de Stigliane dans la Basilicate. Durand l'avoit toute soumise, & s'étoit rendu maître de la petite Ville de Tordemare, tandis que le Comte avoit réduit presque les deux Calabres, & y avoit fait des magasins

de toutes ſortes de proviſions, d'huile, de ſoye, de grains, de poudre & de ſalpêtre. On les faiſoit monter à un million d'or. Il avoit auſſi un gros corps de troupes, & il attendoit l'arrivée du Duc de Guiſe, dont la préſence eût achevé la réduction de ces deux grandes Provinces & des Provinces voiſines. 1648. Le Duc de Guiſe.

Mais il n'oſoit encore ſortir de Naples; il y étoit occupé à un grand deſſein. Il faiſoit miner la Douane de l'huile auprès du Convent de St Sebaſtien, pour enlever ce poſte important aux Eſpagnols. Il y avoit déja douze jours qu'on y travailloit, lorſqu'un Officier les avertit. Ils firent une contremine, & y placerent 200 hommes de leurs meilleures troupes pour ſurprendre le Duc &

1648. le tuer ou le prendre priſonnier, conduiſant lui-même l'entrepriſe. Il en fut inſtruit, & y renonça.

Le Duc de Guiſe.

Celles qui ſe tramoient contre le Duc, étoient bien plus dangereuſes. On tenta pluſieurs fois de l'empoiſonner, mais inutilement, ſes Officiers de cuiſine, preſque tous français, étant incorruptibles; ſes ennemis en revenoient toujours à le faire périr dans une ſédition, ou à attenter ouvertement ſur ſa vie. Enfin, les Eſpagnols parvinrent à former une conjuration dont ils crurenr le ſuccès certain, & qui, en perdant cet ennemi redoutable, devoit leur faire recouvrer Naples & tout le Royaume. Dandrée entra dans le projet, & peut-être le dreſſa. On y engagea le Marquis de Monté Silvano, de la maiſon

Conjuration de l'Annonciade.

Mem. de Guiſ l. 4. Mod. t. 3. c 20.

Lor. Rep. de Nap.

Traité de Veſtphalie. 24 Mars.

de Brancaccio, Octaviello ſon couſin & beaucoup d'autres mécontens juſqu'au nombre de 40 perſonnes : on ne dit point qu'Anneze en fût complice, quoiqu'on ne doutât pas qu'il n'en favorisât l'événement. Il n'avoit encore rien conclu avec le Viceroi. 1648.

Le Duc de Guiſe.

On jetta les yeux ſur Ciccio Regina, Capitaine dans le Régiment de Landi & Commandant à la porte d'Albe. C'étoit un déterminé ſans mœurs, & qui cherchoit à faire fortune par quelque voye que ce fût.

On l'indiqua au Viceroi ; il y a apparence qu'il s'aboucha avec lui. Il demanda 6000 ducats & une Compagnie de Cavalerie dans Monté Fuſcolo. Tout lui fut accordé. On lui donna des sûretés pour toucher ſon argent après l'exécution. Le

1648. tems fut pris pour tuer le Duc le jour de l'Annonciation 25 de Mars dans l'Eglise de l'Annonciade. C'étoit la fête de cette Eglise célébre dans Naples, & où il devoit y avoir un grand concours de peuple. Le Regina & trois de ses complices devoient s'y trouver pour conduire & animer l'entreprise. Trente Fuseliers devoient être placés en divers endroits de l'Église. C'étoit à l'élevation que le coup devoit s'exécuter : la clochette qu'on sonne dans ce moment en étoit le signal. Regina & ses trois complices étoient chargés de poignarder le Duc ; & en même tems, pour ne le pas manquer, les trente Fuseliers devoient tirer sur lui. Regina comptoit de se sauver ensuite ; & ses trois complices fouillant dans les poches du Prince, fein-

Le Duc de Guise.

droient d'y avoir trouvé quatre lettres de D. Jouan qu'ils liroient au peuple pour lui rendre le Duc odieux, & l'empêcher de venger ſa mort. Ces lettres que le Viceroi avoit données à Regina, étoient véritablement ſignées de D. Jouan. Elles remercioient le Duc de la promeſſe qu'il faiſoit de lui livrer Naples, mais que le Roi catholique n'en pouvoit profiter, ne voulant pas détruire cette belle Ville & des Sujets qui rentreroient tôt ou tard dans leur devoir. 1648. Le Duc de Guiſe.

On devoit en même tems exciter une ſédition dans Naples où le Viceroi avoit introduit trente Officiers & 50 Soldats. Le Marquis de Monte-Silvano avoit promis de leur fournir des armes, & de faire

1648. seconder les conjurés par tous ſes domeſtiques.

Le Duc de Guiſe.

Cette conjuration faite ſur le modele des Pazzi à Florence environ un ſiécle auparavant, étoit encore plus odieuſe & plus horrible : les Pazzi n'avoient pas trouvé d'autre expédient pour raſſembler les deux freres Medicis. Quoique D. Jouan eût donné ſon ſeing, on ne doit pas préſumer qu'on lui en eût confié les circonſtances. Il étoit trop généreux & avoit trop de pieté pour conſentir qu'on violât un aſile ſacré & qu'on abusât, par un crime ſi déteſtable, du plus auguſte des Myſtères de la Religion. On ne peut pas avoir le même doute ſur le Comte d'Ognate. Il ſe croyoit tout permis pour réduire des rebelles & pour punir un ambitieux.

La conjuration eſt découverte. *Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 20.* *25 Mars.*

Tout étoit si bien concerté, que l'exécution du projet paroissoit infaillible; mais Regina, amoureux d'une courtisane, lui confia qu'il étoit au moment de jouir d'une grande fortune, & lui détailla les moyens employés pour y parvenir. La courtisane en donna avis à Mollo, qui, ne trouvant pas son compte à une entreprise où il n'avoit point de part, courut en instruire le Duc. 1648. Le Duc de Guise.

Ce Prince prit les plus sages précautions pour la faire échouer. Il aimoit Regina, homme de main & de service; il le fit venir, lui dit avec bonté qu'un aveu lui mériteroit le pardon du crime qu'il vouloit commettre en l'assassinant. Cet aveu lui eût découvert les complices, & l'eût mis en état de prévenir tous les attentats qu'ils

1648. étoient capables de commettre. Regina ne voulut rien découvrir : ſon obſtination força le Duc à l'abandonner à la rigueur de la Juſtice.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe voulut interroger lui-même Regina qui alors lui avoua ſon crime, mais ſans déclarer ſes complices. Il fut appliqué à la queſtion où il les nomma, chargeant pluſieurs perſonnes & même le Juge Portio qui le faiſoit tourmenter. Il accuſa auſſi D. Joſeph Brancaccio, Marquis de Monté Silvano, ſa mere & Octaviello Brancaccio. On trouva en effet des armes chez le Marquis : le Duc qui l'avoit tiré de priſon, lorſque ce Prince arriva à Naples, lui reprocha ſa perfidie, & ne voulut pas tremper ſes mains dans le ſang d'un homme de ce rang. Il le fit ſortir de

Naples. Il n'auroit pas eu le même égard pour Octaviello, ſcélerat décidé, mais on ne put le trouver. Regina & ſes trois complices furent condamnés à mort & exécutés. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le bruit de cette conjuration s'étant repandu dans la Ville, le peuple qui ſçut le péril qu'avoit couru le Duc, applaudit au ſuplice de Regina. Le Duc après cette exécution fit une cavalcade, & y éprouva de nouveau les témoignages du zéle & de l'amour des peuples qui lui donnoient mille bénédictions, faiſoient retentir l'air d'acclamations & des cris de *vive ſon Alteſſe*.

Malgré cette joye apparente, ce Prince étoit ſurpris & affligé de voir les conſpirations ſe ſucceder les unes aux autres. Quel fond pouvoit-il faire ſur l'amour

1648. d'un peuple bizarre, prêt à changer au moindre mouvement ; surtout quand le Duc ne pouvoit ignorer que la Ville étoit remplie de mécontens & de traîtres ? Tout ce sang qu'il étoit forcé de verser, augmentoit encore le nombre de ses ennemis. Ils le nommoient cruel & tiran ; il n'étoit pas de momens qu'il ne fût exposé à périr par le fer ou le poison.

Le Duc de Guise.

Anneze n'épioit que l'occasion de le perdre ; Dandrée ne paroissoit plus. Il s'étoit rétiré chez les Espagnols ; & de leurs quartiers, il entretenoit & animoit ses partisans. Mollo & Portio lui paroissoient toujours fideles, mais ils ne lui étoient attachés que par politique & par intérêt. Le Duc au milieu de ses prospérités, au milieu de son luxe & de cette pompe roya-

le qu'il entretenoit en Souve- 1648.
rain, vivoit dans une défiance
contiuuelle, & ne jouiſſoit pas Le Duc de Guiſe.
un moment de repos.

Tout ſembloit cependant lui annoncer un triomphe prochain. Les Siciliens, qui l'année précédente s'étoient auſſi ſoulevés contre l'Eſpagne, n'étoient rentrés ſous ſon obéiſſance que par force, & que faute d'avoir été ſoutenus par quelque Puiſſance. Mécontens, ils projettoient une nouvelle révolte. La rébellion de Naples les encourageoit; ils ſe flattoient d'en être ſecourus, d'agir de concert, & de ſe mettre en République. Dans cette vue, ils envoyerent ſecrettement des Députés au Duc de Guiſe pour l'en informer, & prendre avec lui les meſures convenables. Combien cete ambaſſade n'augmenta-

1648. t-elle point ſes eſpérances? I s'imaginoit déja voir renouveller l'ancienne Monarchie des deux Siciles.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe reçoit une lettre du Roi de France. *ibid.*

La lettre qu'il reçut alors du Roi Louis XIV. lui cauſa une joye bien plus vive. Sa Majeſté lui mandoit qu'elle avoit appris avec plaiſir l'élection que la République avoit fait de lui pour ſon Duc. Elle lui écrivoit en cette qualité, & le felicitoit de tous les avantages qu'il avoit remportés. On lui mandoit en même tems de cette Cour, qu'on mettoit à Toulon la flotte françaiſe en état de retourner à Naples. Il comptoit alors s'en ſervir pour achever ſa conquête.

La France ne parloit plus de ſes prétentions ſur la Couronne de Naples ; il ſembloit que le Miniſtère ſe repentoit de n'avoir pas plûtôt appuyé & ſe-

condé l'entrepriſe du Duc. Jamais en effet le Cardinal Mazarin ne fit une faute plus lourde, & ne pécha plus directement contre la ſaine politique, que de ne pas entrer dans les vues du Duc de Guiſe, que d'écouter ſes envieux, & de ſuivre des mouvemens bas & intéreſſés : enfin, que de ne pas concourir à le placer ſur le Trône. C'étoit un avantage aſſez grand pour la Couronne de France, de dépouiller ſon ennemi d'un ſi beau Royaume. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc fit un merveilleux uſage de cette nouvelle. Il la répandit par toute la Ville. Il annonça le retour de la flotte, relevant par là le cœur des Napolitains qui ſoupiroient après le retour des Français avec plus d'ardeur qu'ils ne les avoient auparavant déteſtés.

1648. Il ne s'agiſſoit que de maintenir, juſqu'à l'arrivée de cette flotte, la Ville de Naples dans l'état avantageux où elle ſe trouvoit. L'abondance étoit ce qui pouvoit le plus contribuer à contenir le peuple. L'arrivée du bled de la Pouille & des Provinces voiſines, montant juſqu'à la charge de 9500 Mulets, & qui en devoient encore apporter davantage, le faiſoit eſpérer au Duc; ce Prince uſoit d'une économie auſſi ſage qu'utile pour les beſoins de la République. Il faiſoit vendre ce bled le tiers en ſus plus qu'il n'avoit coûté, & ce bénéfice étoit mis à part dans le tréſor public. Le peuple ſupporta cette épargne avec d'autant plus de patience, que le pain n'étoit pas trop cher ; on avoit eu le bled à bon marché, & le Duc avoit fait publier que

Le Duc de Guiſe.

Bleds à Naples. *ibid.*

le premier de Mai prochain le pain ſeroit rétabli ſur l'ancien prix. 1648.

Le Duc de Guiſe.

On étoit bien éloigné, dans les quartiers des Eſpagnols, de cette abondance, on y ſouffroit à tous égards, & ſans enviſager aucune apparence de recevoir du ſecours. La guerre contre la France avoit les plus funeſtes ſuccès. Le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne faiſoient en Flandres & en Allemagne conquêtes ſur conquêtes. Les Eſpagnols n'étoient pas plus heureux en Italie, & le Duc de Guiſe intercepta une lettre que le Marquis de Velade, Gouverneur de Milan, écrivoit au Viceroi, pour lui donner avis que ſans un grand renfort il ne pouvoit plus défendre ſa Capitale. Le Duc ne voulut pas laiſſer ignorer cette nouvelle au

Dernieres offres des Eſpagnols au Duc de Guiſe. *28 Mars.*

1648. Viceroi. Il lui fit paſſer le courier & la dépêche.

Le Duc de Guiſe.

Dans cette extrémité le Conſeil jugea à propos de faire encore une tentative ſur l'eſprit du Duc de Guiſe pour exciter ſon ambition, non plus par des offres d'établiſſemens éloignés, ou chimeriques, telles que celles qu'on lui avoit faites deux fois, mais par le don préſent & effectif d'une couronne. On ſe ſervit du Cardinal Filomarini qu'on ſçavoit être dans les intérêts de l'Eſpague, on le chargea de cette négociation auprès du Duc.

Le Cardinal lui demanda une audience ſecrette; il lui dit que les malheurs de la Ville & du Royaume de Naples avoient aſſez duré, qu'il étoit tems qu'ils finiſſent. Que c'étoit à lui Duc de Guiſe à les terminer en aſſu-

1648.

Le Duc de Guiſe

ſant ſa propre fortune, juſte prix de ſes travaux : qu'il avoit ordre de lui déclarer de la part de D. Juan, du Viceroi & de la Junte, qu'on remettoit entre ſes mains le ſort & le deſtin du Royaume ; qu'on le reconnoiſſoit pour l'arbitre ſouverain de toutes les prétentions du peuple : qu'il les pouvoit régler au gré des habitans & au ſien : qu'on approuveroit & qu'on ratifieroit tout ce qu'il auroit arrêté ; que juſqu'à l'entiére exécution, le peuple demeureroit armé, & ſeroit toujours commandé par lui : qu'à ſon égard le Roi Catholique, en conſidération du ſervice qu'il rendroit par cette pacification, & en reconnoiſſance de lui avoir conſervé le Royaume & la Ville de Naples, de les avoir délivrés pendant près de cinq mois, des incen-

1648. dies, des meurtres, des violences qu'ils avoient éprouvés avant ſon arrivée, il lui feroit ceſſion par un traité ſolemnel du Royaume de Sardaigne : que le Pape, le College des Cardinaux, & tous les Princes d'Italie ſeroient garants de ce traité : qu'on le mettroit en poſſeſſion de toutes les Villes de cet Etat : enfin qu'il demeureroit également armé avec toutes les forces qu'il avoit en main, juſqu'à ce que ce traité fût entiérement exécuté.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc les refuſe. *Mem. de Guiſ l. 4.*

Indépendemment de la ſincérité des Eſpagnols, rien n'étoit moins capable de tenter le Duc de Guiſe que les offres d'un pareil Royaume. La Sardaigne eſt une Iſle aſſez grande, mais preſque déſerte ; l'air y eſt mal ſain, il n'y a aucune place forte, d'un revenu ſi modique, qu'il ſuffit

ſuffit à peine pour payer les garniſons, dont enfin au moindre effort de la Couronne d'Eſpagne il pouvoit être dépouillé. 1648.

Le Duc de Guiſe.

La propoſition de pacifier la Ville & le Royaume de Naples aux conditions qu'il voudroit impoſer, en prenant les ſuretés que le peuple exigeroit, & en demeurant à ſa tête les armes à la main, étoit plus ſpécieuſe & plus honorable pour le Duc. Il ne pouvoit rien faire de plus glorieux pour lui, après avoir tant de fois repouſſé les Eſpagnols, & les avoir convaincus de l'inutilité de leurs efforts, que de procurer la paix à un grand Royaume, de prendre de juſtes meſures pour aſſurer la liberté de ces peuples, & de ſe retirer enſuite ſans exiger une récompenſe incertaine, & en quelque maniere flétriſſante.

1648. Il avoit l'expérience de l'inconſtance & de la légéreté du peuple de Naples, de ſa perfidie, de ſes trahiſons. Quoiqu'il eût diſſipé & puni pluſieurs conjurations où ſes jours avoient été dans un danger évident, il n'en falloit qu'une qui réuſsît, pour lui faire perdre avec la vie le fruit de tous ſes travaux, & pour ne lui en faire recueillir que la honte ou la mort. On lui fourniſſoit une occaſion favorable de ſortir avec honneur d'une entrepriſe téméraire, & dont le ſuccès étoit preſque impoſſible.

Le Duc de Guiſe.

Un tel parti étoit bien éloigné des vûes & des eſpérances du Duc de Guiſe. Il jugeoit par la grandeur des offres des Eſpagnols, de l'extrémité où ils étoient réduits : preſque maître de toute la Ville de Naples & de la moitié du Royaume, ſe

croyant assuré de l'amour du peuple, comptant que la Noblesse alloit se déclarer pour lui, se persuadant que la France le soutiendroit, & qu'elle alloit lui renvoyer sa Flotte, il croyoit toucher au moment tant desiré de se mettre la couronne sur la tête. 1648. Le Duc de Guise.

Tout rempli de ces idées flatteuses qui l'occupoient depuis si long-tems, il ne se contenta pas de refuser avec modestie les offres du Cardinal, il accompagna son refus d'une rodomontade qui convenoit peu au génie de sa nation & à un Prince sage. Il lui dit avec un ton railleur qu'il ne se départiroit jamais des intérêts du peuple, & de ceux de la France : qu'à l'égard du Royaume de Sardaigne, il comptoit bien en chasser incessam-

1948. ment les Eſpagnols, auſſi bien que de la Sicile.

Le Duc de Guiſe. Le Cardinal lui témoigna une grande douleur d'une pareille réponſe, & ſe retira affligé, en voyant que les maux de ce peuple qu'il aimoit, n'étoient pas prêts de finir. Il fit ſçavoir l'inutilité de ſa négociation au Vice-roi.

Affaires de l'Abruſe. *Mem. de Guiſe. l. 4.* Tout alloit à merveille dans les Provinces. Le Duc reçut des nouvelles de l'Abruze ultérieure, qu'elle étoit preſque ſoumiſe à la République. Le Duc de Caſtelnove s'y étoit emparé des Villes de Chieti, de Penna, d'Atri, de Lanciano & d'Ottoné. Le Préſident Dom Miguel de Pignatelli qui y étoit haï, fit de vains efforts pour arrêter ces conquêtes. Il tenoit encore ferme dans le Força de Penna,

mais Caſtelnove l'y ſuivit, le chaſſa de cette place, & l'obligea enfin de ſortir de la Province. L'Abruze citérieure étoit auſſi occupée par Palavicini. Le Duc de Guiſe ne voyoit au dehors que proſpérités. 1648.

Le Duc de Guiſe.

C'étoit dans Naples que le Duc couroit toujours le plus grand danger par la difficulté de découvrir les entrepriſes ſecrettes des Eſpagnols, & leurs intelligences avec les mécontens. Les inquiétudes & les craintes du Duc étoient continuelles. Il avoit en Dandrée un ennemi irreconciliable, qui avoit dans la Ville un grand parti. N'eſpérant plus d'affranchir ſa patrie, il ne penſoit qu'à ſe venger du Duc de Guiſe, & à rentrer de bonne foi ſous la domination Eſpagnole, en ſe tenant aſſuré de la récompenſe

La conſpiration de Landi. *ibid. Mod. t. 3. c. 20.*

1648. qu'ils lui avoient promiſe. Le Duc le faiſoit chercher par tout, & avoit ordonné qu'on le prît mort ou vif. Dandrée fin & habile, prenoit des meſures ſi juſtes qu'on ne pût jamais le découvrir. Il venoit ſouvent en Ville, mais avant le jour, & il ſe retiroit dans les quartiers des Eſpagnols. Ce fut ſans doute dans une de ces conférences nocturnes qu'il corrompit Sébaſtien Landi, Meſtre de Camp d'un Régiment, & Commandant à la porte d'Albe. C'étoit un homme d'eſprit & de tête, pour qui le Duc de Guiſe avoit beaucoup d'eſtime, & en qui il avoit une extrême confiance. Il lui avoit donné la garde de ce poſte, d'où l'on pouvoit s'introduire dans le milieu de Naples.

Le Duc de Guiſe.

Dandrée lui fit entendre que le Duc de Guiſe, abandonné

par la France, ne pourroit ſe ſoutenir contre toutes les forces d'Eſpagne : que ce Prince ne vouloit point établir de République ; que ſon deſſein de ſe faire Roi étoit une chimere ; que lui Landi n'en avoit rien à eſpérer ; qu'au contraire il pouvoit faire ſa fortune avec le Viceroi. Il lui offrit de ſa part cinq mille écus Romains d'argent comptant, & une croix de l'Ordre de S. Jacques, qui lui produiroit preſqu'autant chaque année. 1648. Le Duc de Guiſe.

Ces offres perſuaderent plus Landi que les raiſons de Dandrée. Il accepta le parti, & promit de livrer la porte & les poſtes d'Albe. Le Viceroi inſtruit d'une ſi heureuſe négociation, la ratifia & remit à quelques jours l'exécution de l'entrepriſe pour s'y préparer & la conduire ſûre-

1648. ment. Il gagna encore Dominique Melloné, Meſtre de camp, en lui promettant un Régiment d'Infanterie entretenu. Melloné s'engagea de ſe déclarer pour les Eſpagnols dans le tems qu'ils ſeroient introduits dans Naples par la porte d'Albe.

Le Duc de Guiſe.

Anneze entre dans la conſpiration.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 20. Loredan.

Quoiqu'il y eût long-tems qu'Anneze traitât de ſon accommodement avec le Viceroi, il ne pouvoit ſe déterminer. Il étoit toujours flatté de l'eſpoir de recouvrer ſa place par le Marquis de Fontenay & par les Miniſtres de France. Il avoit même envoyé à Rome Fabrice Piſano pour s'inſtruire avec ce Marquis de leurs diſpoſitions, & ſçavoir ſur quoi il devoit compter; n'en recevant aucune réponſe, il comprit enfin qu'on l'amuſoit. La haine qu'il portoit au Duc de Guiſe, dont il avoit

tout à craindre, fixa ſes irréſolutions. Il ſe rendit aux ſollicitations de Dandrée, & entra dans la conſpiration. Il fut convenu qu'il ſe déclareroit pour les Eſpagnols, lorſque Landi les auroit introduits dans Naples; mais il ſe chargea de leur rendre encore un ſervice plus ſignalé. Certain qu'à la premiere nouvelle de l'entrée des Eſpagnols dans Naples, le Duc de Guiſe monteroit à cheval, ſe mettroit à la tête de ſes troupes, & marcheroit contr'eux, Anneze qui conſervoit encore quelques dehors de bienſéance avec ce Prince, s'engagea de lui envoyer 120 bandits de la garniſon du Tourjon ſous prétexte de le ſecourir, mais qui auroient ordre de tirer tous ſur lui & de le tuer, ce qu'ils pourroient faire dans le fort du combat ſans être

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. apperçus. La mort du Duc devoit ſans difficulté procurer au Viceroi une victoire entiere. A l'égard du Tourjon, Anneze promit de le livrer aux Eſpagnols qui l'aſſurerent de leur côté de tenir toutes les conditions qu'il avoit demandées. Il n'y eut aucun traité, le caractere indécis d'Anneze lui donnant toujours une répugnance invincible, & même le Viceroi ne ſe ſouciant pas de prendre des engagemens pour être le maître de l'exécution. Les deux partis, en traitant enſemble, ſongeoient à ſe tromper réciproquement, ſuivant les occurrences.

Le Duc de Guiſe.

Ce Miniſtre prit encore une autre précaution qu'il jugea devoir lui procurer un grand avantage. La Fête de Pâques approchoit, il fit parler à tous les Moines de Naples, entiérement

dévoués aux intérêts du Roi Catholique, afin que dans le Tribunal de la Confession, ils représentassent vivement à leurs pénitens l'horreur & l'injustice de leur rebellion, tous les crimes qu'elle entraînoit, & qu'ils les assurassent, comme en ayant des sûretés autentiques, que Sa Majesté accordoit une amnistie générale, qu'elle confirmoit tous les priviléges des Napolitains, & qu'elle vouloit exécuter fidélement l'exemption de toutes les gabelles imposées depuis le régne de Charles-quint. 1648. Le Duc de Guise.

Le Viceroi ne pensa plus qu'à l'exécution de ce projet; il sentoit d'autant plus la nécessité de l'accélérer, que la flotte Françoise s'équipoit à Toulon, & qu'elle devoit bientôt se remettre en mer. Elle ne pouvoit faire de débarquement, & avoir pour Perte de l'Isle de Nisita. *Mem. de Guise l. 4. Mod. t. 3. c. 20. Traité de Vestph. Labat. voy. d'Ital.*

1648. ſes galeres un abri aſſuré que dans l'Iſle de Niſita en deçà de la pointe du Poſilipe. Il réſolut de s'en emparer, il commanda quelques galeres Eſpagnoles pour cette expédition, & les remplit d'un nombre de troupes ſuffiſant.

Le Duc de Guiſe.

Cette petite Iſle n'avoit pour défenſe qu'une Tour antique au milieu de l'Iſle, éloignée ſeulement de 200 pas de la pointe du Poſilipe. On appelloit ce petit détroit, le Coroglio. Entre l'Iſle & la terre ferme, ſur une pointe de rocher, étoit le Lazaret où l'on faiſoit quarantaine dans les tems de contagion. A la deſcente de l'Iſle il y avoit cinq ou ſix maiſons preſque ſur le bord de la mer, lequel ſe nommoit la Gagole.

L'Iſle rapportoit 8000 ducats à la République. Ce n'étoit pas

un objet d'une grande conſidération ; mais l'azile qu'y trouvoient les Galeres en méritoit beaucoup. Il paroît que le Duc de Guiſe avoit négligé de munir cette Iſle, quoiqu'il le pût aiſément. Les galeres du Viceroi s'en emparerent ; on y laiſſa cent vieux ſoldats dont 65 ſe logerent dans la Tour, & 35 dans ces petites maiſons où l'on plaça deux piéces de canon pour s'oppoſer au débarquement. 1648. Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe apprit avec chagrin la perte de cette Iſle, dont il connut alors toute l'importance, ſurtout attendant la flotte de France. Réſolu de reprendre l'Iſle, & d'en chaſſer les Eſpaguols, il fit ſes diſpoſitions.

Deux jours après le Cucurulle, Aſtrologue fameux qui demeuroit à Naples, où il étoit Un Aſtrologue annonce au

1648. considéré, vint demander à parler au Duc qui étoit encore au lit. Il lui dit que la fortune juſques-là lui avoit été auſſi favorable qu'elle avoit été contraire aux Eſpagnols, mais que tout alloit changer de face ; qu'il avoit reconnu par ſa ſcience, une grande révolution en leur faveur ; que n'aimant ni le tumulte, ni le bruit des armes, il vouloit ſortir de Naples, qu'il prioit Son Alteſſe de lui faire donner un paſſeport. Le Prince ſurpris d'un pareil diſcours, lui demanda ce qu'il penſoit de ſon ſort. Cucurulle lui répondit qu'il étoit menacé d'une fâcheuſe priſon, & qu'il ſeroit bien trompé ſi cela n'arrivoit avant huit jours.

Le Duc de Guiſe.

Duc de Guiſe la perte de Naples.

Mem. de Guiſ. l. 4. Le 2 Avril.

Le Duc qui n'ajoûtoit aucune foi à la vaine ſcience de l'Aſtrologie, lui repréſenta le peu d'ap-

parence qu'il y avoit à ſa prédiction, en lui expoſant la ſituation avantageuſe de ſes affaires & l'état triſte où étoit celle de ſes ennemis. Cucurulle perſiſta & demanda toujours le paſſeport. Le Duc le lui accorda. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Cette prédiction ne laiſſa pas de lui faire quelque impreſſion auſſi-bien que ce qu'on lui rapporta, qu'on avoit vu la veille un grand cercle noir autour de la lune qui approchoit de ſon plein. Telle eſt la foibleſſe des hommes; ceux-même qui ſe piquent le plus de force d'eſprit, ſe laiſſent ſouvent abattre par ces vains préſages.

Le Viceroi diſpoſoit tout pour l'exécution de ſa grande entrepriſe; il lui ſembloit avoir pris de ſi juſtes meſures, qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir un plein ſuccès. Il n'en communi-

Grand conſeil des Eſpagnols.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 23.

1648. qua rien aux autres Miniſtres ni au Collatéral. Comme il en devoit retirer tout le fruit, il vouloit s'en réſerver auſſi tout l'honneur. Extrémement ſage, il craignoit toujours que quelque contre-tems ne déconcertât le projet, ſurtout ayant affaire à un Prince auſſi habile qu'il étoit heureux. Son entrepriſe ne pouvoit recevoir de retardement; les vivres manquoient, & l'on n'en avoit plus que pour quatre ou cinq jours. On n'étoit point aſſuré d'en recevoir, & il falloit néceſſairement prendre un parti.

Le Duc de Guiſe.

Dans ces circonſtances, il aſſembla un grand conſeil. Il y expoſa la triſte ſituation où l'on étoit, & l'impoſſibilité de conſerver les quartiers qu'on occupo, n'ayant p lus de quoi fournir à la ſubſiſtance des ſoldats.

Après bien des raiſonemens, on s'arrêta à trois partis, les ſeuls qui pouvoient convenir dans la conjoncture préſente, où non-ſeulement on étoit preſſé de la diſette, le plus grand des fleaux à la guerre, mais encore où l'on appréhendoit à tous momens l'arrivée de la Flotte des François qui leur ôteroit toute eſperance. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le premier fut de faire un dernier effort pour s'emparer de quelqu'un des poſtes dans Naples, où l'on trouveroit aſſez de vivres pour attendre l'arrivée des convois qui devoient en apporter.

Le ſecond fut de ſe contenter d'attaquer le Faubourg de Ciaya qui regne le long de la mer, & qui faciliteroit la priſe du quartier de Vomero, du pied de la Grotte, du Fort

1648. qui la joint. ce qui rendroit libre le chemin de Pouzzol pour recevoir des bleds, & qui empêcheroit la flotte françaiſe d'entreprendre ſur Bayes, & de mettre ſes galeres en ſûreté, le Golfe de Naples les expoſant trop aux vents & aux tempêtes.

Le Duc de Guiſe.

Le troiſiéme avis qui marquoit la plus grande extrêmité & une eſpéce de deſeſpoir, fut d'abandonner tous les quartiers qu'on occupoit autour de Naples, de ſe retirer dans les Châteaux, de les munir, & de conduire le reſte des troupes vers Capoue où elles ſe joindroient à l'armée de la Nobleſſe ; qu'unie avec elle, on iroit couper la communication de la Pouille avec Naples pour affamer cette grande Ville, la faire ſoulever contre le Duc, & la forcer à rentrer dans l'obéiſſance.

Tous ces partis bien peſés, il fut arrêté qu'on ne prendroit le dernier qu'après avoir tenté vainement les deux autres: le Viceroi fixa les opinions à l'attaque générale des poſtes ; il avoit ſes vues & des moyens preſqu'aſſurés, mais il n'en inſtruiſoit pas la Junte. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Dans les guerres civiles, les intelligences ſont preſque toujours doubles. Le Duc de Guiſe fut informé de toutes les circonſtances de la Junte, & s'en applaudit, ne voyant des trois partis qu'on y avoit propoſés, que le dernier de pratiquable, lequel ſembloit lui donner une entiere victoire. Il voyoit tous ſes poſtes en bon état, bien munis, & il ignoroit la trahiſon de Landi. Il ne crut pouvoir rien faire de mieux, que d'aller reprendre l'Iſle de Niſita. Com-

Le Duc de Guiſe ſe diſpoſe au ſiege de Niſita.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 23. Loredan. Traité de Veſtphalie. Le 3 Avril.

1648. me elle étoit à quatre mille de Naples, il falloit qu'il en sortît pour cette expédition. En quelque bonne situation que fussent tous les postes, il y eut de sa part une grande imprudence à l'entreprendre, puisqu'il savoit que l'ennemi devoit tenter un dernier effort, qu'il ne le pouvoit différer manquant de vivres, & que si le Duc l'eût repoussé, les Espagnols n'avoient plus de ressource. Mais prévenu que la flotte de France pouvoit arriver à tous les momens, il voulut absolument lui assurer l'abri de cette Isle, où elle seroit à couvert de tout danger.

Le Duc de Guise.

Il prit ensuite toutes les précautions qui pouvoient assurer sa sortie de Naples, & en éloigner tout danger. Il alla lui-même le troisiéme d'Avril, Vendredi de la Passion, visiter tous

les poſtes qu'il trouva en bon état. Il fit payer le prêt aux troupes pour trois jours d'avance, tems à-peu-près qu'il lui falloit pour ſon entrepriſe. Il leur fit diſtribuer de la poudre pour ces trois jours. Il parla à Landi, ſon homme de confiance, l'exhortant à veiller ſur tout, & à être toujours prêt de ſecourir les poſtes qui ſeroient menacés ou attaqués. Il ordonna à l'Elu du peuple d'augmenter le poids du pain & d'en diminuer le prix. Il commanda à ſes quatre fidéles Capitaines, Piſacano, Longobardo, Damoré & Batimielo de viſiter deux fois le jour les poſtes, de tenir leurs Compagnies ſous les armes, & de courir au moindre mouvement des ennemis. Enfin, il recommanda à Mollo de veiller ſur Anneze, de voir ce qui ſe paſſeroit

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. autour du Tourjon, & à la moindre émeute, de lui envoyer un courier. Le Duc en deux heures pouvoit ſe rendre à Naples.

Le Duc de Guiſe.

Siége de Niſita. 4 *Avril.*

Après ces diſpoſitions, le Duc ne fut plus occupé que du ſiége de Niſita. Le 4, il fit partir ſix cens hommes d'élite, leur fit prendre le chemin de cette Iſle, & donna ſes ordres pour qu'ils fuſſent ſuivis de l'Artillerie conſiſtant en quatre piéces de canon & des felouques néceſſaires pour le débarquement. Quelque judicieuſes que fuſſent toutes les précautions qu'il avoit priſes pour être averti de ce qui ſe paſſeroit à Naples en ſon abſence, il en eût pû prendre une qui eût été plus eſſentielle. C'étoit de mettre des Sentinelles de diſtance en diſtance, par qui à la moindre

émeute, il auroit pû être instruit plus promptement. Seize hommes placés à un quart de mille l'un de l'autre, l'euſſent averti en une demi-heure; mais ne ſe défiant pas de ce qui pouvoit arriver, il croyoit avoir pourvû à tout, & étoit dans la plus grande ſécurité. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Il alla avant ſon départ prendre congé du Cardinal Archevêque, & baiſer le Chef de St Janvier. Ayant fait ſa priere, il partit avec ſes gardes, & arriva au Poſilipe avant ſes troupes. En les attendant, il fut reconnoître l'Iſle : après leur arrivée, il fit élever deux batteries de deux canons chacune, l'une au Coroglio à la pointe du Poſilipe, l'autre à la Gagole. Il eut bientôt délogé du Lazaret le petit détachement qui y étoit : comme la nuit appro-

1648. choit, & que les felouques n'étoient pas encore arrivées, il retourna coucher au Posilipe. Il y apprit qu'il couroit un bruit que les Espagnols vouloient attaquer cette nuit le petit Bourg de Vomero qui est entre Naples & le Posilipe. Il ordonna à tous les habitans de ce Bourg de prendre les armes pour être en état de les repousser.

Le Duc de Guise.

5 Avril. Pâques fleuries.

Le lendemain cinq, il retourna joindre ses troupes sur le rivage. Il trouva les Felouques arrivées. Il fit aussitôt jouer son artillerie qui démonta celle des ennemis, renversa les petites maisons de la Gagole, & en chassa le détachement; il fit ensuite embarquer sur les felouques 30 fuseliers qui à la faveur de l'artillerie, aborderent dans l'Isle, mais ils furent repoussés par

par les Eſpagnols ; le Duc fit faire un nouvel embarquement de 30 cavaliers qui avoient à leur tête S. Amour & S. André Clapied, Cornette des Chevaux-Légers du Duc, deux braves Officiers. Ils étoient ſoutenus de 40 fuſeliers qui les ſuivoient dans des felouques. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Les Eſpagnols tiroient continuellement ſur ces deux petits corps, S. André en eut le bras caſſé, bleſſure dont il mourut quatre jours après. Les felouques ayant enfin gagné le bord, S. Amour ſauta à terre l'épée à la main, fut ſuivi du reſte de ſes gens, & après un combat qui dura demi-heure, il chaſſa de leurs poſtes les Eſpagnols qui ſe retirerent dans la Tour. Le Duc fit enſuite débarquer à ſon aiſe 150 hommes, inveſtit la Tour, en prit les dehors, & fit ſommer

1648. le Commandant qui répondit qu'il ſe défendroit juſqu'à l'extrémité.

Le Duc de Guiſe.

Le Viceroi ravi de voir le Duc de Guiſe ſorti de Naples, réſolut de profiter de ſon abſence qui pouvoit favoriſer l'entrepriſe. Il fixa l'attaque générale des poſtes à la nuit du cinq au ſix. Il y avoit huit jours qu'il faiſoit baigner de vinaigre & d'eau-de-vie, une muraille qui joignoit la porte d'Albe, afin de renverſer ce mur facilement, & de faire entrer plus de troupes à la fois. On ne faiſoit ce travail que la nuit & de concert avec Landi qui écartoit ſes gens & étoit toujours aux environs pour en dérober la connoiſſance. Le Viceroi pour retenir plus long-tems le Duc devant Niſita, ordonna à un Capitaine d'une galere de conduire du ſe-

Le Viceroi envoye du ſecours à Niſita. *ibid.*

cours aux aſſiégés, & en fit préparer deux autres pour la ſuivre. Il avoit fait communiquer le deſſein d'attaquer Naples le ſix à tous ſes partiſans, ſurtout à Dandrée & à Anneze. Celui-ci qui, comme nous l'avons dit, n'étoit point brouillé ouvertement avec le Duc, lui envoya un des ſiens pour lui faire compliment, mais en effet pour ſçavoir l'état du ſiége, & ſi ce Prince reviendroit bientôt. Le Duc lui manda que Niſita ſeroit pris dans deux heures, & qu'il retourneroit ſur le champ à Naples.

Le Duc de Guiſe.

Quelques heures après Tiradani, Tréſorier général, ſe rendit auprès de lui, lui dit qu'ayant été le matin chez le Cardinal Filomarini, il y avoit appris que les Eſpagnols vouloient faire quelque entrepriſe, & qu'il s'é-

Différens avis donnés au Duc de Guiſe. *ibid.*

1648. toit cru obligé de venir lui en donner avis. Comme Tiradani ne détailloit rien, & qu'on ne lui avoit dit cette nouvelle que confuſément, le Duc n'y fit pas grande attention ; il ſe confirma ſeulement dans la penſée qu'ils vouloient attaquer le Vomero, d'où ils pouvoient entreprendre ſur le Poſilipe, & ſecourir Niſita par diverſion. Ce Prince à portée de défendre ces deux quartiers, réſolut d'y reſter pour repouſſer les ennemis.

Le Duc de Guiſe.

Un nouvel avis de Mollo, quoiqu'auſſi peu détaillé, lui donna plus à penſer. Mollo avoit été en quelques intelligences avec le Viceroi pour ſe ménager une reſſource en cas que le Duc ſuccombât ; mais Mollo voyant les affaires de ce Prince proſperer, ne les avoit pas ſuivies. Mollo qui obſervoit tout

attentivement, s'apperçut de quelques mouvemens dans la Ville : ayant tant d'intérêt de voir ſubſiſter l'autorité d'un Prince qui l'honoroit de ſa faveur, il craignit que ſon abſence ne produisît quelque funeſte événement. Quoiqu'il ne fût pas inſtruit à fonds de l'entrepriſe, il écrivit un billet au Duc ; il lui mandoit *que les Eſpagnols vouloient faire une attaque cette nuit, & qu'il lui étoit plus important de demeurer maître de Naples, que de s'obſtiner à faire la conquête d'un rocher.*

1648. Le Duc de Guiſe.

Un billet ſi preſſant ne fut point encore capable de faire changer de ſentiment au Duc de Guiſe, toujours prévenu que Naples étoit ſans danger ; que tous les poſtes étoient bien munis & en bon état ; que les ennemis feroient une tentative

1648. inutile. Il ne laiſſa pas de mander à Mollo qu'il retourneroit à Naples inceſſament ; cependant il fit partir le Chevalier de Fourbin pour aller encore viſiter tous les poſtes, & publier que dans trois heures le Duc ſeroit à Naples.

Le Duc de Guiſe.

Occupé de ſon ſiége, il fit ſaper la Tour de Niſita, & apporter des faſcines pour y mettre le feu. Les Aſſiégés demanderent auſſi-tôt à capituler, & donnerent des ôtages. Alors, parut la galere que le Viceroi envoyoit à leur ſecours ; mais elle fut repouſſée à coups de canon. Celui qui la commandoit n'entendant aucun bruit, jugea la Tour rendue, & ſe retira. La capitulation fut ſignée, & les Aſſiégés s'obligerent de rendre la Tour le lendemain à huit heures du matin, s'ils n'étoient

Continuation du ſiége de Niſita. *ibid.*

ſecourus par des forces qui obligeaſſent le Duc à ſe retirer, mais ſans qu'ils puſſent les ſeconder ni faire uſage de leurs fuſils. A ces conditions, le Duc leur accorda de ſortir avec armes & bagages, leur permit d'en donner avis au Viceroi par un exprès que le Duc retint & envoya au Poſilipe. 1648. Le Duc de Guiſe.

Cela ſe paſſoit vers les ſix heures du ſoir; le Prince étoit à tems de retourner à Naples. Il héſita quelque tems de le faire; mais enfin jugeant qu'il étoit d'une extrême conſéquence d'aſſurer la priſe de cette Iſle, & craignant qu'elle ne reçût du ſecours, il voulut reſter pour en être entiérement le maître. Il s'imagina même que ces bruits qui couroient d'une entrepriſe des Eſpagnols, n'étoient qu'un artifice pour lui faire

1648. abandonner le ſiége de Niſita. Il voulut du moins attendre le Chevalier de Fourbin pour ſe déterminer. Il retourna donc au Poſilipe.

Le Duc de Guiſe.

Un nouvel envoyé d'Anneze devoit accroître ſes ſoupçons. Ce Chef du peuple vouloit s'aſſurer ſi le Duc reviendroit ce jour-là à Naples. S'il y fût retourné, il eût bien déconcerté les projets des Eſpagnols ; il le devoit à tous égards. Le Chevalier de Fourbin revint, aſſura le Duc qu'il avoit trouvé dans Naples tout en bon état, tous les poſtes bien munis, & qu'il avoit vu à la porte d'Albe Landi plus zélé, plus agiſſant que jamais, ayant même renforcé ſon poſte. Le Duc ſatisfait, reſta dans une pleine ſécurité, & réſolut de paſſer la nuit au Poſilipe pour entrer le lende-

main en poſſeſſion de Niſita. 1648.
Fourbin retourna à Naples, & alla ſe coucher dans ſon appartement au Palais.

Le Duc de Guiſe.

La circonſtance la plus favorable pour l'entrepriſe du Viceroi étoit l'abſence du Duc de Guiſe. Ce Miniſtre l'avoit prévu en projettant de ſe rendre maître de Niſita. Connoiſſant l'activité de ce Prince & l'importance de cette rade, il avoit conjecturé qu'il s'opiniâtreroit à la reprendre. Pour l'occuper encore plus long-tems, le Viceroi (ignorant la capitulation) y avoit envoyé deux autres galeres pour y porter du ſecours. Au commencement de la nuit, ce Miniſtre fit ſes diſpoſitions pour l'attaque générale de Naples. Alors, il fit part à Dom Jouan de ſes traités, & remplit

Attaque générale des poſtes par les Eſpagnols. *Mem. de Guiſ. l. 5. Mod. t. 3. c. 24. Degli hiſt. des R. aes deux Siciles. Traité de Veſtphalie. le 5 Avril.*

1648. le cœur de ce jeune Prince des plus flateuſes eſpérances.

Le Duc de Guiſe.

Le Viceroi ne laiſſa dans tous les poſtes, que les troupes néceſſaires pour leur conſervation ; il en tira tous les vieux ſoldats eſpagnols, allemands, wallons & italiens au nombre de 3000, tous aguerris, & qui ſe ſignaloient depuis tant d'années contre les ennemis de la maiſon d'Autriche ; ce n'étoit que l'Infanterie, ce qui convenoit à la ſorte de guerre dont il s'agiſſoit. Il y avoit ſeulement 30 Cavaliers bourguignons pour les occaſions où la Cavalerie pouvoit faire beſoin; il diviſa ces 3000 hommes en deux bataillons qui allerent ſe ranger en bataille avec un ordre & un ſilence admirable dans les deux grandes places de Spirito Santo & de

Gieſu. D. Jouan étoit à la tête de l'une des deux troupes avec le Duc d'Andrie & toute la Nobleſſe qui compoſoit la Cour de ce jeune Prince. Le Viceroi commandoit l'autre bataillon, ayant avec lui le vaillant Baron de Batteville qui faiſoit l'office de Maréchal de camp. On diviſa ces deux troupes en pluſieurs bataillons pour attaquer Naples par divers endroits. 1648.

Le Duc de Guiſe.

La nuit s'avançoit, & l'on n'oſoit commencer l'attaque : on étoit inſtruit que les Capitaines Batimielo, d'Amoré, Piſacani & Longobardo, ſuivant les ordres du Duc de Guiſe, parcouroient la Ville avec leurs Compagnies. Ces quatre Chefs n'étoient que trop ſuffiſans pour repouſſer les premiers efforts des Eſpagnols, pour exciter le peuple à la défenſe, &

1648. peut-être pour donner le tems au Duc de Guiſe d'accourir au ſecours. Ces réflexions jetterent le Viceroi dans un grand embarras ; il héſitoit à commencer l'attaque. Minuit ayant ſonné, & ne reſtant plus qu'environ quatre heures de nuit, ces quatre Officiers jugerent qu'il n'y avoit plus rien à craindre, & ſe retirerent chacun dans leurs quartiers avec leurs Compagnies.

Le Duc de Guiſe.

Ils ſont introduits dans Naples par la porte d'Albe.

ibid. 6 *Avril.*

Alors, tout s'ébranla dans l'armée eſpagnole, & toujours avec un profond ſilence. Dom Emanuel Caraffe, ſuivi de ſes deux freres & de D. Alphonſe de Gennare, allerent avec leurs détachemens à la porte d'Albe vers les deux heures du matin. Ils firent tomber le pan de muraille qui avoit été ébranlé. Dandrée étoit avec eux ; Landi

leur ouvrit la porte : le Viceroi accourant à cet heureux commencement, fit entrer tout ſon bataillon & attaqua les retranchemens qu'on avoit fait à cette porte. Les deux premiers furent emportés preſque ſans réſiſtance ; au troiſiéme, le Capitaine qui n'étoit pas du complot, voulut ſe défendre, & fut tué. Sa mort mit ſa troupe en fuite. Inſtruit de ce ſuccès, D. Jouan entra par cette porte dans la Ville. Alors, chacun d'eux ſe répandit de tous côtés dans Naples. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Dans ce moment les Eſpagnols rompirent le ſilence, & firent retentir ces cris: *La paix, la paix, point de gabelles, vive Eſpagne, meure le mauvais gouvernement.* Ils publioient auſſi que le Duc de Guiſe étoit de concert avec eux, & que c'étoit

1648. lui qui les avoit introduits. Le bruit en fut bientôt répandu dans Naples. Une conſternation générale s'empara de tous les eſprits. Perſonne ne ſe mit en défenſe n'ayant point de chef. Les Caraffes s'emparerent ſans peine de la porte de Conſtantinople & du poſte de Smeriglia-to, où Dom Diegue de Portugal vint les joindre. Le Viceroi prit le poſte de S. Anniello, & crioit auſſi que le Duc de Guiſe étoit auprès de Dom Jouan, ce qui acheva d'ôter le cœur à tout le peuple.

Le Duc de Guiſe.

Cette grande Ville de Naples ſe trouva alors dans un deſordre & dans une confuſion épouvantable. C'étoit un effroi général. Le bruit répandu que le Duc de Guiſe les avoit abandonnés, & qu'il étoit auprès de D. Jouan, épouvantoit tous les habitans.

Ils prenent la Vicairie. *Mem. de Guiſe l. 5. Mod. t. 3. c. 24. Degli hiſt. des R. des deux Siciles.*

Ce peuple ſi fier, ſi feroce, ſi plein de haine contre les Eſpagnols, eſt tout d'un coup abbattu, il n'a plus ni force ni mouvement. Les uns ſe cachent, les autres errent dans les rues & dans les différens poſtes. Une grande multitude court au marché, autrefois leur fort & leur rempart, d'où ils faiſoient trembler leurs ennemis. La plûpart y vont ſans armes & ſans deſſein, les ſoldats Eſpagnols parcourent toute la Ville en gardant leurs rangs, mais ſans avoir l'air irrité ni menaçant. Au contraire ils affectent un maintien modéré en criant toujours, *la paix, point de gabelles.* 1648. Le Duc de Guiſe.

Dans ce tumulte général ceux qui gardoient le Duc de Turſis s'enfuirent. Libre alors, il ſort avec le Prince d'Avelle ſon petit-fils, & va joindre D. Jouan

1648. qui avance toujours dans la Ville. Le Viceroi avec une préſence d'eſprit & une conduite admirable, dirige tous les mouvemens, diſtribue ſes troupes & les répand par tous les quartiers. Il envoye faire ſonner en tocſin la cloche de S. Auguſtin, l'épouvante augmente. Le ſon de cette cloche terrible va juſqu'à la Vicairie où ſont enfermés le Baron de Modene, & juſqu'à 200 priſonniers. Modene propoſe à Graſullo de Roſis, Gouverneur de ce Palais, de les mettre tous en liberté. Modene toujours généreux & fidéle au Duc veut aller avec tous ces priſonniers au marché pour ſe mettre à la tête du peuple, l'animer & l'obliger à ſe défendre juſqu'au retour du Duc de Guiſe, qui ne pouvoit être long-tems ſans être averti de ce qui ſe paſſoit, & ſans re-

Le Duc de Guiſe.

venir avec ſes troupes. Peut-être que la préſence de Modene eût pû rendre le courage au peuple, & différer le ſuccès de l'entrepriſe. Mais ce gentilhomme pouvoit-il compter ſur le ſecours des priſonniers tous irrités contre le Duc. Roſis rejette ſa propoſition. Incertain du ſuccès des Eſpagnols, il craint le reſſentiment du Prince, mais il n'eſt bientôt plus le maître de leur liberté. Le Duc de Siano accompagné du Marquis de Torecuſa & de Dom Diomede Caraffe; viennent inveſtir la Vicairie. Roſis leur en ouvre les portes, dans ce moment ils délivrent tous ces priſonniers, excepté Modene qu'ils envoyent au Château-neuf. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le Palais du Duc de Guiſe ne fit pas plus de réſiſtance. Le Chevalier de Fourbin réveillé

1648. par le tocſin, monte à cheval pour aſſembler du peuple, envoye donner avis à ce Prince de ce qui ſe paſſoit. Il eſt joint par le Capitaine Batimielo qui n'avoit pû faire prendre les armes qu'à 25 hommes de ſa compagnie. Ils ſont alors attaqués par un gros corps d'Eſpagnols infiniment ſupérieur. Batimielo ſe jette derriere une muraille à deux rues du Palais, & s'y défend quelque tems, puis il ſe ſauve & ſa troupe ſe diſſipe.

Le Duc de Guiſe.

Le cheval de Fourbin s'étant abbattu il fut obligé de fuir à pied. Ayant rencontré un bataillon Eſpagnol, il eut l'imprudence au qui vive de répondre, *le peuple & Son Alteſſe.* On fit une décharge ſur lui, dont il eut la cuiſſe caſſée. Alors il ſe rendit priſonnier de guerre.

Dans l'intérieur du Palais, les

domeſtiques du Duc de Guiſe ſe défendirent quelque tems, mais le Palais fut enfin pris & forcé. Les meubles magnifiques dont il étoit orné ſont pillés & deviennent la proye du ſoldat. Un jeune tailleur au ſervice de ce Prince, ſe ſignala en tuant d'un coup de fuſil le Capitaine qui étoit entré de force dans la chambre où ce jeune homme s'étoit enfermé. Il mit enſuite le feu à un baril de poudre dont huit Eſpagnols furent emportés, enſuite il ſe jetta par une fenêtre pour ſe ſauver, mais il ſe caſſa les jambes & en mourut deux jours après, faute de ſecours. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Le brave Mathieu Damoré, ayant raſſemblé 30 hommes au ſiége de Nido, s'y défendit contre 300 Eſpagnols qui lui offrirent en vain quartier. Il ſe fit

1648. tuer en combattant vaillament, & en disant qu'il vouloit mourir pour le Duc de Guise & pour sa patrie. Ce fut presque tout le sang qui fut répandu à la prise de Naples.

Le Duc de Guise.

Prise du Marché. *ibid.*

Dom Jouan & le Viceroi avançoient toujours dans la Ville, & ne trouvoient point de résistance. Le Cardinal Archevêque, apprenant cette heureuse révolution, vint joindre le Prince. Ils marchent tous ensemble vers le marché où ils craignent de trouver un grand obstacle. Il s'y étoit rendu un si prodigieux nombre de peuple, qu'il étoit capable de repousser les Espagnols, s'il eût été dans ses anciennes dispositions ; mais la plûpart n'avoient point d'armes, personne n'étoit à leur tête, & l'idée qu'ils avoient d'avoir été trahis par le Duc de Guise ne

leur permit pas seulement de penser à se défendre. Ils reçurent le Prince avec applaudissement, crierent, *vive D. Jouan & le Roi d'Espagne.* 1648. Le Duc de Guise.

Anneze n'avoit pas encore paru. Il attendoit l'issue de ce grand événement. Dom Jouan & le Viceroi lui avoient envoyé le Cardinal l'assurer qu'ils tiendroient exactement tout ce qui lui avoit été promis dans le traité qu'on avoit entamé avec lui. Alors il sortit de son fort, courut au marché, se jetta aux pieds de Dom Jouan à qui il présenta les clefs du Tourjon. Ce Prince les reçut, y fit entrer 300 hommes, & les Etendards d'Espagne y furent arborés. Tous les chefs du peuple vinrent aussi rendre leurs hommages à ce Prince. Anneze rend le Tourjon des Carmes. *ibid.*

Deux détachemens avoient

1648. soumis les deux grands fauxbourgs de Ciaya & del Vigini, où ils entrérent par la Ville, & où perſonne ne ſe défendit.

Le Duc de Guiſe.

Ainſi par une révolution encore plus incroyable que la premiere, qui avoit fait perdre Naples aux Eſpagnols, ils la recouvrerent preſque en moins de tems qu'il n'en falloit pour parcourir cette grande Ville. Tout le peuple ſe livra à la joye & aux acclamations par une legéreté dont il étoit ſeul capable, n'y en ayant aucun ſur la terre auſſi inconſtant, auſſi volage, auſſi facile à paſſer d'une extrêmité à l'autre, du calme à la révolte, de la cruauté à la pitié, de l'emportement à la ſoumiſſion. On vit donc ce peuple farouche qui avec tant de délectation s'étoit baigné dans le ſang des Eſpagnols, qui ſembloit les

Totale réduction de Naples. *Mem. de Guiſ. l. 5. Mod. t. 3. c. 25. Lor. Rep. Traité de Veſtph. Degli hiſt. Le 6 Avril.*

Le Comte d'Ognate.

naïr irréconciliablement ; on le vit les flatter, leur applaudir, paſſer juſqu'aux careſſes & aux embraſſemens. Toute la Ville étoit en joye. Il faut convenir que ce changement n'étoit pas abſolument dépourvû de raiſons. L'abſence du Duc de Guiſe, la trahiſon des Chefs qui avoient introduit l'ennemi dans le cœur de la Ville, la longueur de la guerre civile qui dérangeoit les affaires des particuliers & avoit fait ceſſer le commerce, enfin le laps de tems qui amortit toutes les paſſions, la haine même, lorſqu'elle n'a pas un fondement perſonnel : tout influa ſur le peuple de Naples, & procura une mutation générale dans les cœurs & dans les eſprits. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Vers les huit heures, Dom Jouan fit une cavalcade dans la

1648. Ville ſuivi du Viceroi, de tous les Officiers généraux & de toute la Nobleſſe : on y voyoit Anneze, d'Andrée, Landi & la plûpart des Chefs du peuple qui triomphoient. On alla juſqu'à l'Egliſe cathédrale de St Gennare où l'on chanta le *Te Deum*, & en même tems toutes les cloches de la Ville ſonnoient en ſigne d'allegreſſe. A neuf heures, chacun retourna à ſes occupations ordinaires, & un grand calme ſucceda à une grande agitation.

Le Comte d'Ognate.

Précautions du Viceroi. *Mem. de Guiſ. l. 5. Mod. t. 3. c. 25.*

Avant la cavalcade, le Viceroi avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour empêcher que le Duc de Guiſe ne pût rentrer dans Naples. Il avoit envoyé pluſieurs détachemens occuper toutes les avenues des Faubourgs & tous les paſſages qui pouvoient faciliter ſon retour.

tour. On envoya dans les cazals voiſins donner avis de ce qui s'étoit paſſé. D. Jouan reſtoit toujours à la tête des troupes pour les faire agir en cas de beſoin. On ordonna à tous les Lazares de quitter leurs bonnets & leurs crocs ; ils obéirent. On détruiſit dans un moment tous les retranchemens du peuple élevés contre les Châteaux. L'artillerie de la Ville y fut tranſportée ; à dix heures, D. Jouan n'eut plus rien à faire ; qu'à recevoir les complimens & les félicitations de toute la Nobleſſe & des corps de Juſtice. 1648. Le Comte d'Ognate.

Pendant cette étonnante révolution, le Duc de Guiſe étoit au Poſilipe où il avoit paſſé la nuit dans une grande ſécurité. Il ſe leva long-tems avant le jour, & ſe rendit dans l'Iſle de Le Duc de Guiſe apprend la perte de Naples. *Mem. de Guiſ. l. 5. Loredan Républ. de Naples.*

1648. Niſita, occupé de ſa conquête & impatient d'en voir ſortir la garniſon pour retourner à Naples. Cette garniſon ne devoit ſortir qu'à huit heures; c'étoit un long délai pour l'impatience du Prince. Demi-heure avant le jour, il vit deux galéres qui amenoient un nouveau ſecours aux Aſſiéges. Il s'avança juſqu'au bord de la mer où étoit ſon artillerie, & il pointa lui-même deux canons contre ces galéres. Il y en eut une frappée à fleur d'eau qui fut contrainte de s'éloigner. Trois Forçats furent tués dans l'autre. Il fit recharger & tirer encore. Les deux galéres en furent atteintes de nouveau, & ſe retirerent.

Le Comte d'Ognate.

Un exprès envoyé par le Chevalier de Fourbin au Duc de Guiſe, avoit été pris par les

Eſpagnols. L'Aide-Major de ſon Régiment étoit parti pour en inſtruire le Duc ; mais cet Officier troublé & marchant la nuit, n'arriva à Niſita que vers les ſix heures. Par une imprudence qui penſa lui-être fatale, il dit tout haut au Prince, & en préſence de tous les Officiers qui l'environnoient, que les Eſpagnols avoient pris la porte d'Albe, & étoient entrés dans Naples ; il le dit avec tant d'effroi, qu'il jetta la terreur dans le cœur de tous les ſoldats. Le Duc fut ſur le point de le faire tuer ; mais dans l'agitation où il étoit lui-même, il ne jugea pas à propos d'obſerver une rigoureuſe diſcipline. Cardit qu'il pleura. L'ambition auſſi-bien que la douleur eſt capable de ces ſignes de foibleſſe. 1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. Il crut d'abord pouvoir encore apporter quelque remede à un ſi grand malheur ; ne ſongeant plus à prendre cette miſérable Tour de Niſita, il fit partir la Botelerie & deux de ſes gardes pour aller prendre langue du côté du Faubourg del Virgini, où vraiſemblablement les Eſpagnols n'auroient pas encore pénétré, étant aſſez éloigné de la porte d'Albe. Il ordonna au Meſtre de camp Melloné de retirer les troupes de l'Iſle, de rallier les autres, de le ſuivre ; & lui, prit les devans pour rentrer dans Naples.

Le Comte d'Ognate.

Il ne vit ſur la route que douleur & déſolation. Le Poſilipe où il paſſa d'abord, n'étoit rempli que d'habitans verſant des larmes, & faiſant des lamentations, témoignages d'affection dont il n'étoit pas en état de

Il veut rentrer dans Naples, & n'y peut réuſſir. *ibid.*

goûter la douceur. Il les raſſura en leur diſant qu'il eſpéroit remédier au malheur qui étoit arrivé. Il traverſa le Vomero dont les Soldats avoient abandonné la garde. Il les vit chancelans, même en diſpoſition de tirer ſur lui & ſur le peu de gens qui le ſuivoient. Toujours intrépide, il alla droit à eux. Il les blâma d'avoir abandonné leur poſte, leur commanda d'y revenir, & de garder les retranchemens qui leur avoient été confiés. Incertains encore de l'événement, ils obéirent & reprirent leur poſte. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Ces mouvemens l'arrêterent juſqu'à ſept heures du matin qu'il continua ſon chemin. Il fut peu de tems après rejoint par la Botelerie. Cet Officier avoit pénétré juſqu'à la porte S. Gennare, où il rencontra un bataillon Eſpagnol. Il comprit que le Fau-

1648. bourg del Virgini étoit au pouvoir de l'ennemi, il renvoya ſur le champ au Duc les deux gardes qu'il lui avoit donnés, pour l'avertir de ne pas prendre cette route. Ils furent rencontrés par un parti Eſpagnol qui leur coupa la tête. En même tems ceux qui gardoient la porte S. Gennare, s'avancerent pour le prendre, & même ils l'environnerent, mais il ſe fit jour au milieu d'eux le piſtolet à la main, & vint trouver le Duc qui s'avançoit vers ce faubourg, & à qui il rendit compte de ſa courſe.

Le Comte d'Ognte.

Le Prince qui avoit marché doucement, avoit été joint par 120 chevaux des ſiens. Il marchoit toujours vers Naples, lorſqu'il rencontra Michel Lorenzo, entrepreneur général des Boucheries, qui lui dit en ver-

ſant un torrent de larmes, *on vous a trahi, Prince, les Eſpagnols ſont maîtres de Naples. Sauvez-vous, vous êtes perdu.* Il embraſſa enſuite le Duc, & retourna à Naples pour tâcher de ſauver ſa maiſon du pillage. 1648. Le Comte d'Ognate.

Le fauxbourg del Virgini étant pris, & les avenues bien gardées, il étoit naturel de croire qu'on avoit pris à toutes les autres les mêmes précautions. Le Chevalier des Eſſars, plus de ſens froid que le Duc, lui donna alors le ſeul bon conſeil qu'il pût prendre. Ce fut de retourner au Poſilipe où il y avoit pluſieurs Felouques, de s'y embarquer, & de ſe retirer à Rome. Aucun obſtacle ne traverſoit ſon deſſein. Mais le Duc encore outré de la perte de Naples, ne déſeſpérant pas d'y rentrer, & de faire ſoulever le peuple dont

1648. il ſe croyoit paſſionnément aimé, répondit au Chevalier : *Je vous croyois de mes amis, & je n'attendois pas de vous un ſi lâche conſeil, il faut mourir ici les armes à la main, & je tuerai le premier qui me parlera de ſe ſauver.*

Le Comte d'Ognate.

Ces paroles d'un déſeſpéré, impoſerent ſilence au Chevalier & à tous les autres. Le Duc continua de marcher pour gagner la porte Nolane. Il avoit le nez dans ſon manteau, & alloit aſſez vite, mais ſa ſuite, qui n'avoit ni le même feu, ni le même eſpoir, ne le ſuivoit que de loin.

Il fit le tour du fauxbourg del Virgini, il rencontra un Officier ſuivi de 15 Mouſquetaires. Cet Officier ne le reconnoiſſant point, lui demanda où étoit Son Alteſſe. *Que lui voulez-vous,*

dit le Duc, *lui rendre mon reſpect*, répondit l'Officier, *& lui baiſer les pieds. Il vient derriere*, répliqua le Duc qui paſſa aſſez vite. L'Officier continua ſa marche vers le Vomero, ayant vû paſſer la Breche, Capitaine de Cavalerie, qui ſuivoit le Duc d'un peu loin, & ſuperbement vêtu, il le prit pour le Duc, fit tirer ſur lui par ſa troupe qui tua la Breche & ſon cheval. 1648. Le Comte d'Ognate.

Le Duc trouva à la porte Nolane une garde Eſpagnole. Il apprit de deux Egiptiennes qu'il rencontra, qu'il y avoit auſſi un corps de troupes à la porte Capouane & aux barrieres du fauxbourg. Il y courut pour en ſavoir la vérité, & fut ſalué aux approches de pluſieurs coups de fuſil. Enfin ſa derniere reſſource fut de pénétrer par le fauxbourg de Lorette, de gagner la

1648. porte qui eſt au-deſſous du Tourjon des Carmes, & qui conduit au marché. En arrivant à l'entrée de ce fauxbourg, il vit ſur le haut du Tourjon les drapeaux d'Eſpagne; alors il comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucun chemin pour rentrer dans Naples.

Le Comte d'Ognate.

Il veut gagner l'Abruze.

Le Duc de Guiſe connut dans ce moment que ſon malheur étoit ſans remede, & que Naples étoit perdu pour lui. Quelle fut ſa douleur de s'être opiniâtré à reprendre une Iſle déſerte dont il pouvoit confier l'entrepriſe à un de ſes Lieutenans, & d'avoir mépriſé par une imprudente ſécurité tous les avis qui lui avoient été donnés. Iſolé, environné d'ennemis, il vit ſa liberté, ſa vie même dans un danger évident. Il pouvoit encore profiter du conſeil du Chevalier des Eſſars, en s'embar-

Mem. de Guiſ. l. 5. Mod. t. 3. c. 25.

quant ſur des Félouques. Les Eſpagnols n'avoient pas eu le tems de lui ôter cette reſſource, & ils ne demandoient pas mieux que le Duc ſortît du Royaume. Mais la paſſion & le dépit, qui ſont toujours de mauvais conſeillers, lui firent croire que s'il pouvoit gagner Labruze, que le Duc de Caſtelnove & Palavicini avoient preſqu'entiérement ſoumiſe à la République, & où ils avoient un corps de troupes conſidérable, il pourroit ſe cantonner dans cette Province, s'étendre dans toutes les autres où il y avoit auſſi des Chefs ſoulevés, faire ſubſiſter la révolte; & étant ſecouru des Français, exciter & entretenir la révolution. Il ne fit pas réflexion que la Ville de Naples avoit toujours fait le deſtin du Royaume. Que la

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. nouvelle de la ſoumiſſion de cette Ville alloit changer toutes les diſpoſitions des eſprits, celles de la Nobleſſe ; que les Eſpagnols tranquilles ſur le ſort de cette Capitale, joindroient leurs troupes à celles des Seigneurs, & l'accableroient quelque part qu'il ſe retirât. Enfin, que n'ayant pû leur tenir tête dans Naples, & les chaſſer des poſtes qu'ils occupoient aux environs, lorſqu'il étoit ſecondé d'une ſi grande multitude, il pourroit bien moins ſe ſoutenir dans un coin du Royaume avec des troupes ſans cœur & ſans diſcipline.

Le Comte d'Ognate.

Il réſolut d'aller en diligence paſſer le Vulturne pour entrer dans le Capitanat où il avoit bien des partiſans, & d'où il pourroit facilement gagner Labruze. Il éprouva bientôt les

Soulevement à Juliano. *ibid.*

ſuites d'une grande adverſité, & avec quelle rapidité elle change les cœurs. Il vit d'abord une partie des ſoldats qui l'accompagnoient défiler & l'abandonner ſucceſſivement : cependant il prit le chemin de ſainte Marie de Capoue, où Malet commandoit une petite armée. Il n'oſa entrer dans Averſe, quoique cette Ville fût ſa premiere & ſa principale conquête. On y avoit entendu le ſon général de toutes les cloches de Naples, on les avoit auſſi entendues à Juliano où commandoient le banlit Rouſſo & le Curé D. Jouan Andrea, chef du peuple ; mais Rouſſo y étoit le plus puiſſant. Il avoit ſous lui près de 800 hommes, & il haïſſoit mortellement le Duc, la crainte ſeule avoit ſuſpendu les effets de ſa

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. haine. Lorſqu'il jugea que ce Prince étoit chaſſé de Naples, il ſe livra à toute ſa fureur. Il fit arrêter Tullo qui avoit épouſé la ſœur du Curé, & lui fit couper la tête. En même tems il changea de parti & ſe déclara pour les Eſpagnols.

Le Comte d'Ognate.

Fuite du Duc de Guiſe. *ibid.*

Le Duc apprit en paſſant près de Juliano la défection de Rouſſo, & ſans y entrer il continua ſon chemin vers ſainte Marie, mais Rouſſo qui apprit le paſſage du Prince, envoya ſur le champ un Officier eſcorté de trois ſoldats porter à Capoue une lettre à Poderico pour lui en donner avis. Le Duc ayant paſſé un petit ruiſſeau & pris le grand chemin de Capoue, rencontra cet Officier; il le fit arrêter, prit ſa lettre, & voyant la trahiſon, le fit lier auſſi bien

que les trois ſoldats, les fit jet- 1648.
er dans un foſſé, s'empara des
quatre chevaux & continua ſa
oute. Sa troupe diminuoit à
ous momens, ſa garde Napo-
itaine avoit déſerté, il ſe trou-
a réduit à 50 chevaux. Liſola
Napolitain, qui avoit déſerté
le la Cavalerie de Milan, pour
enir ſervir le Duc, le quitta
uſſi, & alla à Capoue donner
vis de la fuite de ce Prince,
royant obtenir ſa grace par le
ervice qu'il rendoit pour lors
ux Eſpagnols.

Le Comte d'Ognate.

Poderico fit partir ſur le champ
n détachement de Cavalerie
our ſuivre le Duc, & envoya
les ordres à tous les paſſages,
fin que l'on prît par tout les ar-
nes & qu'on l'arrêtât. Il écri-
it au Prince de Fourine qui
ommandoit au-delà du Vul-

1648. turne une compagnie d'Arquebuſiers à cheval, de ſe ſaiſir du Bac de cette riviere pour empêcher ce Prince de la paſſer.

Le Comte d'Ognate.

Arrivé à ſainte Marie, le Duc manda Malet, à qui il apprit la révolution de Naples, & ſon deſſein de paſſer en Abruze. Malet lui ſervit de guide pour aller juſqu'au Vulturne, mais de nouveaux obſtacles retarderent encore ſa marche. Auprès du Château de Caſerte, il rencontra Ciccio qu'il avoit fait Capitaine général de la Cavalerie, & qu'il croyoit lui être très affectionné. Ciccio étoit ſuivi de pluſieurs compagnies de Cavalerie. Inſtruit de la perte de Naples, il s'étoit déja déclaré pour l'Eſpagne. A la vûe du Duc, il feignit d'être encore dans ſes intérêts. Ce Prince lui

ordonna de le ſuivre, & de faire l'arriere-garde de ſa troupe. Cicio s'y plaça en effet, mais ce fut pour attaquer dans la marche l'eſcorte du Duc, lorſqu'il y penſoit le moins. Le Duc le repouſſa & vit en même tems trois ſcadrons de Cavalerie au haut d'une montagne, proche le Village de Mourone. Ils venoient lui au grand trot, il étoit difficile de réſiſter à tant d'ennemis. Le pays étant coupé & tout rempli de défilés, le Duc ne déſpéra pas encore de ſe dégager de tous ces corps. A la tête des défilés il attaquoit les ennemis, ayant jetté ſon manteau, ſe mêloit parmi eux, faiſoit des prodiges de valeur, & les forçoit de s'éloigner. Il fit trois quarts de lieue de défilé en défilé avec des fatigues & un pé-

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. ril toujours renaiſſant. Il entendoit le tocſin ſonner par tous les Villages, & les payſans embuſqués dans les hayes tiroient à ſa troupe des coups de fuſil ſans courir aucun péril. Ce Prince infatigable fit encore une demie lieue toujours en combattant & chaſſant les ennemis qui ne pouvoient ſoutenir ni ſa préſence ni ſes coups.

Le Comte d'Ognate.

Le Duc refuſe de ſe ſauver aux dépens de deux Gentilshommes françois.

Malet lui procura un peu de répit en propoſant une conférence aux ennemis, pendant laquelle le Duc avançoit toujours. Mais la ſuite n'en fut pas heureuſe pour Malet. Le chef des ennemis pénétrant la ruſe, lui fit une querelle d'allemand. Malet ſe voulut défendre, il fut bleſſé & laiſſé comme mort ſur la place.

Pendant ce moment de repos

le Marquis de Chaban & le Chevalier de la Viſclete propoſerent au Duc de ne plus s'arrêter à combattre ceux qui le pourſuivoient, mais de gagner au galop le Vulturne peu éloigné, & qu'il ſeroit en ſureté dès qu'il l'auroit paſſé. Ils ajouterent qu'il ne pouvoit être pourſuivi que par un défilé qu'ils voyoient devant eux, & où ils l'aſſurerent qu'ils alloient ſe poſter & le défendre juſqu'à la mort. Ils comptoient faire durer aſſez le combat pour donner au Duc le tems de ſe ſauver, ce défilé étant fort étroit. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Le Duc de Guiſe admira la généroſité & l'affection de ces deux Français, mais il n'en voulut pas profiter, & en leur marquant la plus tendre reconnoiſſance, il leur dit qu'il ne lui ſe-

roit jamais reproché d'avoir ſauvé ſes jours aux dépens de la vie de deux ſi braves gens ; qu'il falloit qu'ils ſe ſauvaſſent ou qu'ils mouruſſent enſemble, & il continua ſon chemin avec les mêmes difficultés.

Fin du onziéme Livre.

HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 *&* 1648.

LIVRE XII.

MALGRÉ les 600 chevaux qui pourſuivoient le Duc de Guiſe dont il y avoit une Compagnie de Cuiraſſiers, commandée par Viſconti, Lieutenant de Dom Diegue de Cordoue ; quoique 1648.

Le Duc de Guiſe ſe rend priſonnier. *Mem. de Guij. l. 5. Le 6 Avril.*

[1648. Le Comte d'Ognate.

les chemins fuſſent bordés de païſans qui tiroient ſur la petite troupe du Prince & en tuoient toujours quelques-uns, quoiqu'il la vît réduite à vingt-quatre Cavaliers, qui, auſſi-bien que lui, étoient horriblement fatigués; il s'opiniâtroit à continuer ſa route & à gagner le Vulturne. C'étoit un projet impraticable à la vue de tant d'ennemis; ce Prince cependant perſiſtoit dans ſa réſolution, en voyant un marais qui n'eſt qu'à un quart de lieue du fleuve, & qu'il s'imaginoit, s'il le pouvoit paſſer, être hors de danger. Dans cette vue, il bravoit tous les perils, s'expoſoit à tous les coups de fuſils de cette multitude qui l'obligeoit quelquefois de fuir, en faiſant la manœuvre la plus hardie & la plus ſurprenante. Enfin, ſon cheval

qui avoit déja une profonde bleſſure, reçut un coup de mouſquet dans le corps qui lui fit perdre toutes ſes forces ; il ne marchoit même plus qu'avec trois jambes. 1648. Le Comte d'Ognate.

Il fallut céder à ce dernier accident, le Duc ne ſçavoit ſi ceux qui le pourſuivoient voudroient le recevoir priſonnier lui & les ſiens, la plûpart de ces ennemis étant des Payſans ſans aucune diſcipline ; il comprenoit tout le riſque qu'il couroit, ſi on le livroit aux Eſpagnols. Dans cette extrémité il lui prit un tel mouvement de déſeſpoir, qu'il propoſa à ſa troupe de ſe mettre en eſcadron, & de mourir les armes à la main en vendant cherement leurs vies. Un morne ſilence fut la réponſe. Alors le Duc ayant honte lui-même de recourir à un tel par-

1648. ti, & de faire périr tant de braves gens qui s'étoient ſacrifiés pour lui, députa un Gentilhomme nommé de la Chaiſe, aux ennemis, pour ſçavoir s'ils vouloient leur faire bon quartier, ajoutant qu'ils étoient réſolus de ſe battre en deſeſperés, & de leur faire connoître qu'ils ne les auroient pas à ſi bon marché qu'ils pouvoient ſe l'imaginer.

Le Comte d'Ognate.

A la premiere propoſition de la Chaiſe, il s'éleva parmi les ennemis pluſieurs voix qui criérent, *bon quartier & toute courtoiſe*. La Chaiſe porta cette réponſe au Duc qui s'avança & demanda un Officier. Viſconti ſe préſenta, & le Duc ſe rendit à lui ainſi que ceux qui l'accompagnoient. Ce Prince connut alors que ſon ſoupçon n'avoit pas été mal fondé, lorſqu'il avoit craint

craint de ne pas trouver de quartier parmi les Païſans. Un d'entr'eux, ſaiſi d'une fureur brutale, s'approchant du Prince, lui tira de dix pas ſon fuſil, en diſant *point de quartier*. Il le manqua. Le Duc voulut courir ſur lui & ne put l'atteindre. 1648.

Le Comte d'Ognaie.

Le Duc de Guiſe fit très-ſagement de ne pas perſiſter dans ſa retraite. Un gros corps de Cavalerie le ſuivoit, dont pluſieurs Cavaliers arriverent dans ce moment commandés par deux Capitaines. Par leur arrivée, Viſconti n'eut plus d'autorité; ce fut à eux que le Duc s'adreſſa. Il obtint que perſonne de ſa ſuite ne ſeroit ni maltraité ni dépouillé. La fonction de ces deux Officiers ceſſa bientôt par l'arrivée de D. Proſper Touttaville qui commandoit ce corps, & qui étoit ſuivi de plu-

Il eſt conduit à Capoue. *ibid.*

1648. ſieurs Seigneurs ; entr'autres, du Baron de Couland, Colonel de la Cavalerie Bourguignone, & de D. Joſeph Gaëtan, qui rencherirent encore ſur les civilités qu'on avoit faites au Duc. Touttaville prit avec toute ſa ſuite le chemin de Capoue. Cette ſuite conſiſtoit en quinze Gentilshommes français, Marſigli, Gentilhomme Boulonnois, & le Prêtre Scopas. Les quinze Gentilshommes étoient les Chevaliers des Eſſars & de la Viſclede, le Marquis de Chabans, le Baron de Couſans, Canherou, la Chaiſe, d'Heureux, la Botellerie, Souillac, le Bar, Beauchamp, l'Archer, Graville, & deux autres dont les noms ne ſont pas marqués. Outre cela, il y avoit un jeune pariſien nommé Miniere, à qui la frayeur & la fatigue avoient fait

Le Comte d'Ognate.

tourner la tête dans la route, & quelques Officiers du Duc. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Ce nombre s'accrut de quatre Gentilshommes qui furent pris dans le chemin en marchant ſur les traces du Duc ; c'étoit du Fargis, Gouverneur de Cajaſſe, Beauvais, Maréchal de camp dans Averſe, St Maximin, Capitaine d'Infanterie, & le Baron de Rouvrou, qui n'avoient pû faire autant de diligence que le Duc. Ce Prince ignoroit encore les trahiſons de Rouvrou ; il prit pour lui les mêmes ſoins que pour les autres.

Le Chevalier de la Viſclede n'alla pas juſqu'à Capoue. Il avoit un excellent cheval ; & comme il redoutoit les ſuites de la priſon, il dit au Prince que tant qu'il avoit cru lui être utile, il étoit reſté auprès de lui, mais que ne pouvant

1648. déſormais lui rendre aucun ſervice, il jugeoit à propos de pourvoir à ſa propre ſûreté. En même tems, il piqua des deux, & ſe déroba comme un éclair à toute cette troupe d'Officiers & de Soldats ſurpris de ſa réſolution. Cinquante Cavaliers le ſuivirent inutilement.

Le Comte d'Ognate.

Dans la route juſqu'à Capoue, deux autres Gentilshommes ſe ſauverent auſſi, mais ils furent aſſommés par les païſans. La Viſclede s'étant déguiſé & ayant coupé ſes cheveux, ſe réfugia dans un couvent de Cordeliers qui lui donnerent un habit de leur Ordre, & il prit ſon tems pour ſe retirer à Rome.

Le brave Malet qui avoit été bleſſé par ceux qu'il avoit amuſés en feignant de négocier, s'étoit rendu en chemin à un Cavalier qui l'amena à la troupe.

Poderico qui commandoit à Capoue, ayant ſçû la priſe du Duc, & qu'il approchoit, alla au devant de lui avec une grande ſuite & un caroſſe en cas que le Prince en eût beſoin. Il le combla d'honnêtetés & de politeſſe. Il ne ſembloit pas que ce fût un priſonnier qu'on conduiſoit à Capoue, mais un Souverain qui y faiſoit ſon entrée ; il n'y eut ſorte de reſpects que ces Seigneurs ne lui rendiſſent. Poderico le logea dans un appartement magnifique, & donna ſes ordres pour que tous les priſonniers fuſſent bien logés & bien traités. 1648.

Le Comte d'Ognato.

Arrivée du Duc à Capoue. *Mem. de Guiſ. l. 5.*

Le Duc de Guiſe entra dans Capoue aux flambeaux. Il étoit au milieu de tous ces Seigneurs, qui, par leurs attentions reſpectueuſes, le traitoient comme s'il eût été leur maître. Ils n'eu-

1648. rent pas de moindres égards pour lui, lorſqu'ils l'eurent conduit dans ſon appartement. Ils lui faiſoient leur cour aſſidûment, & il les entretenoit avec cette facilité & cet agrément qui donnoit tant de charmes à toutes ſes paroles. Ils admiroient ſa tranquillité au milieu d'une adverſité ſi imprévue.

Le Comte d'Ognate.

Ce Prince parut plus grand & plus reſpectable dans ſa chûte, que lorſqu'il affectoit dans Naples avec tant de faſte la pompe & les dehors de la Royauté: ſa conſtance n'avoit rien de contraint; il avoit un viſage ouvert & riant, toutes ſes manieres étoient remplies de graces. Il parloit du paſſé modeſtement & de l'avenir ſans inquiétude. Il excuſoit le peuple de Naples, & parloit même ſans aigreur de ceux qui l'a-

voient trahi. Il accabloit cette Nobleſſe de politeſſe, & la flattoit agréablement ſur ſa valeur & ſur ſa puiſſance, ne laiſſant pas de leur inſinuer adroitement qu'elle eût pû en faire un meilleur uſage. Enfin, ils étoient tous ravis en l'écoutant & charmés de ſa figure auſſi prévenante que majeſtueuſe. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Il ſoupa avec tous ces Seigneurs, les entretint après le ſouper avec la même vivacité. Retiré dans ſon appartement, il écrivit à Rome & en France pour y donner avis de ſon ſort. Il envoya les lettres toutes ouvertes à Poderico qui ne les voulut pas lire, & les lui renvoya pour les cacheter. Il ſe coucha, dormit neuf heures; il en avoit beſoin après une journée ſi rude à tant d'égards, ce

1648. qui marquoit encore la force de ſon eſprit.

Le Comte d'Ognate.

Le lendemain, les mêmes reſpects & les mêmes égards continuerent de la part de ces Seigneurs ; ils le conduiſirent à la meſſe, l'eſcortant non pas comme un priſonnier, mais comme leur Chef & leur Supérieur.. Il ne paroiſſoit aucune apparence de contrainte & de priſon ; il n'en étoit pas moins dans les fers, de quelque beau dehors qu'ils fuſſent accompagnés.

Il y a apparence qu'il avoit écrit pour prévenir les ſuites fâcheuſes de ſon état, & pour qu'on lui envoyât de l'argent ; n'ayant emporté de Naples que ſon épée.

Junte à Naples pour la mort du Duc.

Mem. de Guiſ. l. 5. Mod. t. 3. c. 25.

La tranquillité de ce Prince étoit plûtôt une marque de la

grandeur de ſon courage & de ſa fermeté qu'un effet de ſon raiſonnement. Ce qui ſe paſſoit à Naples étoit bien capable de l'épouvanter. C'étoit une choſe admirable que le calme dont cette grande Ville jouiſſoit en ſi peu de tems, après un ſi long bouleverſement. 1648. Le Comte d'Ognate.

Tout étoit rentré dans l'ordre & dans la ſubordination; le peuple y voyoit les Eſpagnols avec tous les ſentimens qu'ils pouvoient deſirer d'eſtime & de ſoumiſſion. Tous les ordres du Viceroi avoient été exécutés, quelque contraires qu'ils fuſſent à la liberté; il eut tout le tems de prendre les plus juſtes meſures pour n'avoir rien à craindre de ce peuple volage & tumultueux. Ce Miniſtre, D. Jouan, tous les Eſpagnols étoient remplis de joye, mais elle n'étoit

1648. pas pure : le Duc de Guiſe étoit dans le Royaume ; il avoit grand nombre de partiſans ; les Provinces étoient encore en armes, & avoient des Chefs qui tenoient pluſieurs places.

Le Comte d'Ognate.

Cette crainte ne fut pas longue ; bientôt ils ſe livrerent à tous les tranſports de la plus vive allégreſſe par l'arrivée d'un courier de Poderico qui leur apprit dans la nuit, du ſix au ſept, la priſe de ce Prince. Alors, ils jugerent le Royaume ſoumis. De ce moment, il fut queſtion de décider ce qu'on feroit de ce priſonnier redoutable, de ce Prince qui leur avoit fait courir de ſi grands dangers, & que ſa liberté pouvoit faire renaître. On tint une Junte générale. D. Jouan comme Plénipotentiaire, y préſidoit. Le Viceroi y tenoit le ſecond rang. Le Collaéral

y assista & tout le Conseil. Chacun y porta sa haine, le souvenir de tous les malheurs du Royaume & des extrêmités où ces Ministres eux-mêmes s'étoient trouvés, dont ils ne venoient d'être délivrés que par une espéce de miracle. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Le Viceroi refusa d'ouvrir les avis pour ménager sa réputation, & empêcher qu'on ne lui imputât ce qu'un avis extrême pouvoit avoir d'odieux. Il fit parler les conseillers du Collatéral à qui il avoit insinué son sentiment. Le Régent Zuffia avoit perdu son fils dans cette guerre. Ce triste souvenir ajoutoit encore à sa sévérité naturelle ; soit que ce fût lui qui opinât le premier, soit que ce fût un des Conseillers, toutes les voix se réunirent pour conclure à la mort du Duc de Gui-

Avis du Collatéral & du Viceroi.

Mem. de Guise l. 5. Mod. t. 3. c. 25.

1648. Le Comte d'Ognate.

ſe. On diſoit qu'il n'étoit ici queſtion ni de ſa naiſſance, ni de ſa qualité d'étranger, mais ſeulement de ſa conduite, & du droit qu'il avoit eu de la tenir : qu'il étoit venu en armes dans le Royaume, ſans ordre de ſon Roi, ſans étendards, ſans armée, fomenter une rébellion, ſéduire le peuple, participer à ſa fureur & verſer des flots de ſang : qu'il ne pouvoit être conſidéré que comme un perturbateur du repos public : qu'il falloit par un exemple épouvanter tous ceux qui voudroient l'imiter. Ils rappelloient l'hiſtoire de Conradin, décapité dans la grande Place de Naples; ils n'avoient pas de honte de citer encore le Maréchal Strozzi, & ce grand nombre de Gentilshommes Français que le Marquis de Sainte-Croix avoit fait exécu-

ter aux Terceres, parce qu'ils n'avoient pas de commiſſions du Roi de France. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Le Duc de Turſis fut d'un ſentiment contraire. Il n'avoit pas oublié que le Duc de Guiſe l'avoit arraché pluſieurs fois, lui & le Prince d'Avelle ſon petit-fils, à la rage & à la fureur du peuple ; il excuſoit le Duc du refus qu'il avoit fait de les mettre à rançon, ſur la néceſſité de conſerver deux otages ſi importans ; & la reconnoiſſance prévalant dans ſon cœur ſur le péril qu'il avoit couru, il tâcha de détruire le premier avis, en remontrant que le Duc de Guiſe, parent & allié de tous les Souverains de l'Europe, ſembloit être au-deſſus de la rigueur des Loix, & même n'y être pas aſſujetti : qu'il n'étoit point ſujet du Roi d'Eſpagne : qu'il n'étoit

Avis du Duc de Turſis. *ibid.*

1648. pas sûr que ce Prince eût fait son entrepriſe ſans les ordres, ou du moins ſans l'aveu du Roi de France : que c'étoit un fait à éclaircir ; que Sa Majeſté Catholique ſeroit blâmée de tous les Souverains, de faire ſi légérement répandre un ſang ſi précieux : que les exemples qu'on alléguoit n'étoient dignes d'être propoſés qu'à des Tirans : que le Roi Charles I. qui avoit fait mourir Conradin, avoit violé les droits des Princes & deshonoré ſa victoire, qu'il en étoit devenu odieux à tous ſes ſujets, qu'il en avoit perdu la Sicile, & qu'il en eût coûté la tête à ſon fils aîné, ſi la Reine Dona Conſtance, couſine germaine de Conradin, n'eût fait céder ſa haine & ſa vengeance à la religion : qu'à l'égard de l'action du Marquis de Sainte-Croix, elle

Le Comte d'Ognate.

avoit toujours été regardée avec horreur, & qu'elle avoit terni la gloire de ſa victoire, & même l'honneur de la nation. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Il ſe trouva encore un Conſeiller d'Etat qui appuya le ſentiment du Duc de Turſis, & qui opina à ce que le Duc de Guiſe fût traité en priſonnier de guerre. Ce fut Dom Melchior de Borgia ſon parent par la maiſon d'Eſt, & qui avoit contracté une amitié particuliére avec le Duc, lorſqu'il étoit en Flandre pendant le miniſtere du Cardinal de Richelieu.

Le Viceroi répliqua qu'il ne s'agiſſoit pas de ſe piquer de clémence ni de bienſéance lorſqu'il falloit conſerver un Royaume: que toute voye étoit légitime, que la premiere loi dans la politique étoit de tout ſacrifier au bonheur & au repos des peu-

Réplique du Viceroi. *ibid.*

1648. ples : que le Duc de Guiſe étoit coupable à tous égards : qu'on ne pouvoit l'épargner ſans riſquer la couronne de Naples : que c'étoit un Prince poſſédé de la fureur de régner : qu'il s'étoit vû trop près du thrône pour renoncer à l'eſpérance d'y monter : que tant qu'il vivroit, la couronne de Naples ſeroit toujours chancelante ſur la tête du Roi, ce Duc étant l'idole du peuple, chéri même de la Nobleſſe, ayant des intelligences avec elle, & une connoiſſance particuliere du Royaume ; qu'on ne pouvoit trop tôt pourvoir à ſa tranquillité, en y ſacrifiant la vie d'un ennemi perpétuel & irréconciliable.

Le Comte d'Ognate.

Avis de D. Jouan. *ibid.*

Dom Jouan, réſumant les deux avis, déclara qu'il ne pouvoit conſentir à voir périr un Prince du mérite du Duc de

Guiſe ; qu'il l'avoit vû faire des actions de courage & de valeur ſi prodigieuſes & ſi admirables, qu'il lui avoit donné toute ſon eſtime, & qu'il avoit conçu pour lui la plus tendre inclination : qu'ainſi il croyoit qu'on devoit uſer de clémence à ſon égard : que ſa mort rendroit odieuſe à toute l'Europe la politique Eſpagnole : que le ſupplice du Duc ſeroit honteux pour le Roi, qu'il ſeroit contre l'humanité & contre ſon honneur : que c'étoit une chimere de s'imaginer après la réduction de Naples, que le Duc pût y faire renaître la rébellion, n'étant ſoutenu d'aucune puiſſance étrangere, pas même de ſon Roi, qui l'avoit abandonné, qui avoit bien fait connoître qu'il ne vouloit pas ſon élévation, & qui avoit ſagement jugé que les

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. Napolitains abhorroient la domination Françaiſe : que c'étoit faire tort au Roi ſon pere & à toute la nation, de craindre qu'un homme ſeul pût ébranler la Monarchie, & lui enlever une Couronne : que Sa Majeſté en donnant la vie au Duc de Guiſe, obligeroit tous les Princes de l'Europe, deſquels il étoit parent & allié, ſurtout le Duc de Lorraine, chef de ſa Maiſon, & qui depuis tant d'années ſervoit l'Eſpagne avec affection & ſuccès : que ſa mort pourroit même aliéner le cœur & l'eſprit de ce Prince, priver le Roi de ſes ſervices : enfin que cette tête étoit trop précieuſe pour qu'on osât décider de ſon ſort ſans avoir conſulté les Miniſtres que le Roi avoit à Rome, à qui il ſe rapportoit des affaires d'Italie ; & même ſans avoir fait part au

Le Comte d'Ognate.

Roi de leur déciſion, & ſans en avoir reçu réponſe. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Les Miniſtres inſiſterent, ſoutenant qu'il étoit des occurrences où tout retardement étoit dangéreux, & où c'étoit rendre ſervice aux Souverains que de prendre ſur ſoi les événemens. Ils ajouterent que le Roi ſeroit ravi qu'on l'eût délivré des importunes ſollicitations des Princes qui pourroient s'intéreſſer à la vie du Duc de Guiſe, & qui le forceroient à une clémence contraire à ſes intérêts: que le Duc étant digne de mort, le Roi approuveroit ſon ſupplice, & que ſa Majeſté pourroit le rejetter ſur ſes Miniſtres; qu'enfin le Duc de Lorraine ſeroit forcé à renfermer ſon reſſentiment, ſon intérêt l'attachant encore plus à l'Eſpagne que ſon inclination. Toutes les voix con-

1648. couroient à cet avis ſanguinaire, mais elles ne purent ébranler Dom Jouan, qui uſant de ſes droits de Plénipotentiaire, décida qu'il ne falloit rien conclure ſur la mort du Duc, qu'on n'en eût reçu l'ordre exprès du Roi. Ce fut une déciſion bien avantageuſe pour le Duc de Guiſe. Dans ces momens critiques où il eſt queſtion de la vie, c'eſt preſque tout gagner que d'obtenir du tems & de donner lieu aux réflexions.

Le Comte d'Ognate.

Diſpoſitions du peuple de Naples.

Mem. de Guiſ. l. 5.

Lorſqu'on fut inſtruit dans Naples qu'on tenoit conſeil ſur la mort du Duc de Guiſe, tout le peuple fut dans un grand étonnement. Il connut alors que ce Prince ne l'avoit point abandonné, & qu'on l'avoit trompé en publiant que le Duc agiſſoit de concert avec les Eſpagnols. Il ſe repentit de ſa facilité & de

les avoir reçus ſans faire aucun effort pour ſe défendre, & pour faire du moins un traité où il pût ménager la ſureté de ce Prince qu'il avoit idolatré. Ce peuple ſe livra à la douleur, à la conſternation & à une eſpéce de déſeſpoir : foible & généreux ſucceſſivement, il députa au Viceroi pour demander la vie du Duc de Guiſe, offrant pour le racheter de ſubir toutes les conditions qu'on voudroit lui impoſer. Il n'étoit plus en état de ſe faire craindre. Il ne fut point écouté. Quelques partiſans de ce Prince trouverent le ſecret de lui faire ſçavoir à Capoue les diſpoſitions du peuple, ce qui fut un grand ſujet de conſolation pour le Duc dans ſa diſgrace. 1648. Le Comte d'Ognatu.

A Rome on apprit la priſon du Duc de Guiſe avec des ſen-

1648. timens bien différens. Les Miniſtres Eſpagnols, tous ceux de leur parti, en eurent une extrême joye. Ils virent le Royaume de Naples ſauvé, & cette rébellion qui avoit fait de ſi grands progrès, éteinte en un ſeul jour par un événement preſque incroyable : peut-être que les Miniſtres ne penſoient pas ſur la mort du Duc différemment du Collatéral, mais tous les autres eſprits étoient dans des diſpoſitions bien oppoſées. Les François, les autres nations, pluſieurs Cardinaux & le peuple même de Rome étoient affligés de la proſpérité des Eſpagnols, & déplorant le ſort du Duc de Guiſe, trembloient pour ſes jours.

Le Comte d'Ognate.

Mouvemens à Rome ſur la priſon du Duc de Guiſe. *ibid.*

Le Pape aimoit tendrement le Duc de Guiſe ; il ſentit plus vivement qu'aucun autre le dan-

ger où le jettoit cette révolution. Il ſe donna tous les mouvemens qui convenoient à ſon amitié pour lui, & à ſa qualité de pere commun ; il fit partir ſur le champ un courier pour demander ſa vie au Roi d'Eſpagne. La grande queſtion étoit de ſavoir ſi le Duc étoit allé à Naples de ſon chef & ſans être autoriſé. En ce cas, il étoit un Prince ſans aveu & expoſé à toutes la rigueur des loix contre les perturbateurs des Etats. On conſulta le Marquis de Fontenai, Ambaſſadeur du Roi de France. Ce Miniſtre déclara que le Duc lui avoit fait part de ſon deſſein, mais qu'il l'avoit entrepris & exécuté ſans un ordre exprès du Roi. On pouvoit dire à la rigueur que c'étoit la vérité, mais cette réponſe convenoit peu à la généroſité &

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. même à la politique de ce Miniſtre qui n'avoit jamais paru être des amis de ce Prince dont il avoit toujours été jaloux. Le péril où étoit le Duc auroit dû lui inſpirer d'autres ſentimens. Le Pape en fut indigné ; il le contredit hautement, & publia que cet Ambaſſadeur lui avoit dit le contraire. Il manda tous les Cardinaux de la faction d'Eſpagne. Il s'expliqua avec eux dans ce goût. Il les chargea de le mander à Naples, afin d'arrêter les Miniſtres, & les empêcher de rien décider ſans les ordres du Roi d'Eſpagne. Enfin, il ordonna au Cardinal d'Albornos d'écrire en Eſpagne, & de faire ſavoir au Roi que le Marquis de Fontenai avoit dit au Pape, lui-même, que le Duc de Guiſe alloit à Naples du conſentement & ſur

Le Comte d'Ognate.

les

les ordres du Roi de France. 1648.

Quelque favorable que fût le parti qu'avoit pris D. Jouan d'attendre les ordres du Roi ſon pere, la vie du Duc de Guiſe n'en étoit pas plus en ſûreté. Le Roi ſelon les apparences ne ſe détermineroit que par l'avis de ſon Conſeil, dont la politique étoit ſévere ſuivant le génie de la nation, & portée à l'extréme rigueur. Le Vice-roi & la Junte de Naples ne manqueroient pas de faire ſavoir à Sa Majeſté l'unanimité des avis tendants tous à la mort de ce Prince.

Le Comte d'Ognate.

Mouvemens du Duc de Guiſe.

Mem. de Guiſ. l. 5. Mod. t. 3. c. 25.

Poderico & tous les Seigneurs firent faire à Capoue des réflexions à ce Duc. A meſure qu'ils le pratiquoient, ils ſentoient croître pour lui leur amitié & leur eſtime. Ils l'avertirent de penſer à ſa conſervation.

1648. Ils lui ſuggererent un moyen qu'ils crurent capable d'aſſurer ſa vie, & de lui procurer la liberté. Ce fut de feindre un grand mécontentement de la Cour de France, de vouloir renoncer en quelque ſorte à une patrie ingrate, d'offrir de ſervir le Roi d'Eſpagne & d'embraſſer ſes intérêts.

Le Comte d'Ognate.

Ce parti n'étoit pas tout-à-fait digne de la généroſité du Duc de Guiſe, ni de la fidélité qu'il devoit à ſon Roi, encore moins de l'honneur & de l'exacte probité dont il avoit toujours fait profeſſion. Mais le péril étoit preſſant; s'il eſt permis de diſſimuler & de paroître capable de ſe démentir, c'eſt lorſqu'il s'agit de ne pas porter ſa tête ſur un échafaut.

Le Duc embraſſa cet avis. Il écrivît à D. Jouan & aux Mi-

niſtres de Naples ; il leur manda qu'il ſe repentoit d'avoir fait une entrepriſe par les ordres & à la ſollicitation de la Cour de France pour s'en voir ſi indignement abandonné ; qu'il ne le pardonneroit jamais à ſes Miniſtres, & qu'il étoit réſolu de ne retourner jamais en France. Que ſi Sa Majeſté Catholique l'avoit agréable, il ſe jettoit entre ſes bras, imploroit ſa protection, lui offroit ſon épée & ſes ſervices ; qu'il tâcheroit de réparer tout ce qu'il avoit fait contr'elle, & de lui faire connoître ce que peut contre des perfides un Prince de ſon rang & de ſon courage. 1648. Le Comte d'Ognate.

Dom Jouan déja prévenu de la valeur & de la capacité du Duc, reçut cette lettre avec une grande joye. Il la communiqua au Conſeil, appuya ſur

1648. le reſſentiment & les offres de ce Prince, conclut à ne pas négliger d'acquerir à l'Eſpagne un ſi grand Capitaine. Il entraina dans ſon ſentiment la plûpart des Miniſtres & des Conſeillers qui avoient tous éprouvé la bravoure & l'habileté du Duc de Guiſe : il fut réſolu d'écouter ſes propoſitions, & qu'on députeroit à Capoue l'Evêque d'Averſe de la maiſon Caraffe pour aller trouver le Duc, négocier avec lui, & s'aſſurer du fondement qu'on pouvoit faire ſur ſes offres.

Le Comte d'Ognate.

Le Viceroi s'y détermina d'autant plus, qu'il commençoit à ſe défier de tout ce qui étoit à Capoue auprès du Duc de Guiſe par les égards & les déferences qu'on y avoit pour lui. Preſque tous mécontens, il craignoit qu'on ne fit avec lui

quelque nouveau complot contre les intérêts de la Monarchie. 1648.

L'Evêque d'Averſe étoit homme d'eſprit, mais d'un génie bien inférieur à celui du Duc qui avoit au plus haut dégré le talent de la parole, & qui ſe ſurpaſſa encore dans cet inſtant critique. Il n'eut pas de peine à faire goûter toutes ſes raiſons au Prélat, & à le convaincre que l'Eſpagne, en le gagnant, en tireroit les plus grands avantages. Il commença par témoigner le plus vif reſſentiment contre la France, une extrême indignation contre ſes Miniſtres, un déſir furieux de s'en venger. Il déclamoit contre leur perfidie de l'avoir engagé dans une entrepriſe ſi périlleuſe, en lui promettant les ſecours d'une puiſſante armée. Il offroit ſon bras, ſes amis, ſes partiſans,

Le Comte d'Ognate.

Négociation avec l'Evêque d'Averſe. *ibid.*

1648. les Villes qu'il avoit en France, ſes intelligences avec pluſieurs Gouverneurs de Provinces pour forcer la France à conclure une paix avantageuſe à l'Eſpagne. Il ſe récrioit contre l'infidélité du Duc de Modene qui étoit paſſé au ſervice de la France ; & avançoit que ſi l'on vouloit lui donner un corps d'armée à commander, il auroit bientôt châtié ce Prince rebelle ; mais ſurtout, il aſſuroit Dom Jouan que la conjoncture étoit favorable pour faire une invaſion en France : qu'il avoit ſur cela des notions certaines ; que tous les ordres de l'Etat étoient mécontens ; que les Parlemens concourroient avec eux à faire un ſoulevement général. La guerre civile qui s'éleva en France quelques mois après, juſtifie

Le Comte d'Ognate.

assez que le Duc avoit de bons mémoires. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Dès à présent, pour prouver son attachement au Roi d'Espagne, il offroit de commencer par pacifier les troubles de Naples, & promettoit d'en indiquer des moyens assurés. Enfin, pour garantir tout ce qu'il proposoit, il consentoit de rester entre les mains des Espagnols jusqu'à l'exécution.

Quoique la plûpart de ces offres fussent chimeriques, mais faites avec une éloquence vive & victorieuse, l'Evêque en fut ébloui. Il donna dans tous ses projets, & assura le Duc de Guise, que non-seulement de si grands services obtiendroient sa grace du Roi Catholique, mais encore qu'il les reconnoîtroit par sa faveur & par les plus grandes récompenses. Toutes ces

1648. propoſitions furent miſes par écrit. L'Evêque les porta à Naples à D. Jouan & aux Miniſtres. Elles furent extrêmement goûtées, & l'on regarda le Duc comme un inſtrument ſalutaire qui pouvoit rétablir les affaires de la Monarchie, que la valeur du Prince de Condé & ſes fréquentes victoires avoient preſqu'entiérement dérangées.

Le Comte d'Ognate.

Ces mémoires furent envoyés en Eſpagne avec des apoſtilles & des lettres favorables pour en inſinuer la poſſibilité au Conſeil de Madrid, & le déterminer à faire grace à un Prince déſormais ſi néceſſaire à la Couronne.

Le Duc de Guiſe eſt transferé à Caſtel-Vulturne, & de là à Gaëte.

Le Viceroi ſage & prévoyant, prenoit toutes les précautions que la défiance lui ſuggeroit pour affermir dans Naples la tranquillité, pour réduire les

Mem. de Guiſ. l. 5.

Provinces où la rébellion ſubſiſtoit encore, ſurtout pour faire ſortir le Duc de Guiſe de Capoue & le faire transferer dans un lieu où il ne fût plus en relation avec tous ces Seigneurs. Il ne trouva aucune difficulté à calmer Naples, tout alloit au-devant de ſes ordres ; plus on avoit témoigné de haine contre la domination eſpagnole, plus on marquoit d'affection & de ſoumiſſion pour elle. On ſévit ſeulement contre les eſtaffiers & les domeſtiques napolitains du Duc de Guiſe. Ils furent tous envoyés aux galéres, ce que le Prince trouva fort dur, mais dont il ſe ſeroit plaint inutilement. On arrêta le jeune Perroné, frere de l'un des chefs de la révolte. On le trouva ſaiſi d'une lettre qu'il écrivoit au

1648. Le Comte d'Ognate.

1648. Duc ; il fut étranglé ſur le champ.

Le Comte d'Ognate.

Le Viceroi envoya des ordres à Capoue pour qu'on donnât moins de liberté à ce Prince : mais ces ordres ne fatiguerent pas long-tems Poderico. Dom Alvare de Torrès, Meſtre de Camp général ſe rendit dans cette Ville, & conduiſit le Duc à Caſtel-Vulturne le 17 d'Avril, où il le fit embarquer dans une galere qui aborda le même jour à Gaëte avec le Chevalier des Eſſars & un Valet de Chambre ſeulement. Dom Alvare qui ignoroit que ce Prince fût en négociation avec les Eſpagnols, le croyoit dans un prochain danger de mort.

Cet Officier traita le Duc durement. Il le faiſoit garder étroitement, & lui faiſoit ſouvent eſ-

ſuyer des traits de ſa brutalité. Le Prince ne ſortit jamais de ſon caractere, parut toujours grand & intrépide. Il eut ſur ces traitemens de grandes priſes & de longues diſcuſſions peu avantageuſes à Dom Alvare, qui reçut enfin un ordre du Viceroi d'avoir pour le Duc de Guiſe les égards dus à ſa naiſſance. Les mémoires qu'il avoit donnés à l'Evêque d'Averſe, commençoient d'opérer. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Le Viceroi & le Collatéral avoient jugé très ſainement que ſi on laiſſoit au Duc de Guiſe le tems de faire agir les ſollicitations auprès du Roi d'Eſpagne, ce Duc ſeroit ſauvé. A la nouvelle de ſa priſon preſque toute l'Europe s'émut & ſe donna les plus grands mouvemens. Outre la démarche éclatante qu'avoit fait le Pape en ſa faveur,

Le Duc de Guiſe conduit en Eſpagne. *ibid.*

1648. la Cour de France, dont ce Prince faiſoit l'ornement & les délices, ſe déclara ouvertement. Tous les Princes de la Maiſon de Lorraine qui y ſont établis, agirent auprès du Cardinal Miniſtre, & l'obligerent à faire ſçavoir à la Cour de Madrid que le Duc ne s'étoit conduit dans ſes entrepriſes que par les ordres du Roi de France. Peu contents d'avouer l'expédition, & de demander que la vie du Duc fût en ſureté, il menaça, ſi l'on attentoit ſur ſes jours, d'uſer de repréſailles ſur tous les priſonniers qu'on avoit faits & qu'on feroit à l'avenir. Le Roi d'Eſpagne étoit trop bon politique pour s'y expoſer. Tous les Souverains de l'Europe écrivirent à ce Monarque & intercederent pour ce Duc; mais rien ne fut plus efficace que les lettres du

Le Comte d'Ognate.

Duc de Lorraine Charles IV, qui depuis tant d'années ſervoit l'Eſpagne avec ſes troupes, & ſoutenoit l'honneur de la Monarchie. Il demandoit la vie de ce Prince ſon parent pour récompenſe de ſes ſervices, & faiſoit entendre aſſez clairement que ſi l'on mépriſoit ſes prieres, il ſe retireroit avec ſon armée du ſervice d'Eſpagne. 1648. Le Comte d'Ognate.

De ſon côté le Duc ne s'oublioit pas, il continuoit de feindre un grand mécontentement contre la Cour de France, & de vouloir ſervir l'Eſpagne de ſon épée & de ſon crédit. Pour marquer ſa bonne foi & ſa ſincérité, il indiquoit au Viceroi les moyens qu'il croyoit les plus propres à pacifier Naples & tout le Royaume. Il lui envoya même une liſte de 35 ſéditieux les plus capables d'y faire renaître

1648. les troubles. Le Viceroi reconnut la vérité de ces avis, & en profita pour ſe défaire de ces hommes dangereux, ou pour les faire ſortir de Naples. Par ces avis le Duc de Guiſe puniſſoit ſes ennemis, & en même tems rendoit ſervice à ſes créatures. Il caractériſa avantageuſement ceux qui lui avoient été fidéles, entr'autres ces braves Capitaines Piſacani, Longobardo & Batimielo. C'étoit en effet de très honnêtes gens, & en qui depuis le Viceroi prit confiance. Parmi ces premieres victimes immolées à la vengeance des Eſpagnols & à la ſureté de l'Etat, on compte le célébre Dandrée que, ſelon les apparences, le Duc de Guiſe n'avoit pas oublié dans ſes portraits.

Le Comte d'Ognate.

Le Roi d'Eſpagne ayant enfin pris le parti de la clémence,

& regardé le Duc de Guiſe comme priſonnier de guerre, ne voulut pas le laiſſer plus longtems dans le Royaume de Naples ou ſa préſence, même dans les fers, étoit toujours redoutable. Il envoya ſes ordres pour qu'on le transférât en Eſpagne. Dom Antonio d'Arenzano, Commandant du Château de Gaëte, fut chargé de cette commiſſion. Il s'embarqua dans une galere avec le Duc, le jour de l'Aſcenſion vingt de Mai, & arriva heureuſement à Barcelonne d'où le Duc fut conduit à Tolede & enfermé dans le château de Ségovie. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Il ne paroît pas que ni le Roi d'Eſpagne, ni le Conſeil de Madrid fiſſent aucun fonds ſur toutes les offres de ce Prince. Ces Miniſtres déliés & pénétrans avoient compris que le deſir de

1648. sauver sa vie en avoit été le seul motif, & qu'on ne pouvoit se flatter qu'un Prince qui avoit en France de si grands établissemens, voulût y renoncer pour se donner de bon cœur à une puissance étrangere qui ne pouvoit lui en procurer d'aussi considérables.

Le Comte d'Ognate.

Fin de la révolution.

La réduction de Naples, suivie de la captivité & de la prison du Duc de Guise, mit fin à la révolution de ce Royaume, dont la Capitale a presque toujours fixé le sort. Une profonde tranquillité régna & dans la Ville & dans les Provinces. Les plus grands ennemis des Espagnols soupirerent tout bas & affecterent d'être les plus contens & les plus fidéles. On mépriſa quelques fugitifs réfugiés à Rome, qu'on ne vouloit point recevoir en grace, comme le

Duc de Caſtelnove quoique de la Maiſon Caraffe, le Marquis de Lacaya, le Baron de Quintio & Cirillo, Capitaine des Ottines, qui avoit été l'un des chefs du peuple. A l'égard de tous les Français arrêtés avec le Duc, ils furent tous mis à rançon en qualité de priſonniers de guerre. La Cour de Madrid applaudit à la conduite du Viceroi. Celle de Dom Jouan ne lui acquit pas moins d'honneur, s'étant comporté pendant ſa commiſſion avec autant de prudence que de valeur & de généroſité. 1648. Le Comte d'Ognate.

On eſt ſans doute curieux de ſçavoir ce que devint Gennare Anneze, ce fameux chef du peuple qui avoit joué un ſi grand rôle dans la révolution où il avoit ſignalé ſa férocité, ſon inconſtance & ſes irréſolutions. On lui laiſſa d'abord la vie, mais La mort d'Anneze. *Degli hiſt. des R. des deux Siciles. Mod. t. 3. c. 25.*

1648. le Viceroi le dépouilla de cette quantité prodigieuſe de vaiſſelle d'argent & de riches effets dont il s'étoit emparé par ſes violences pendant ſon adminiſtration. Vols faits impunément aux plus grands Seigneurs du Royaume. Alors Anneze revint preſque à ſon premier état d'Arquebuſier, mais toujours chéri & honoré de la populace. Quoique ſuſpect au Viceroi, il le laiſſa tranquile juſqu'à l'expédition du Prince Thomas de Savoye.

Le Comte d'Ognate.

Ce Prince étoit l'une des cauſes qui firent échouer l'entrepriſe du Duc de Guiſe. Le Cardinal Mazarin avoit formé le projet de s'allier avec le Prince Thomas, qui paſſoit pour l'un des plus grands Capitaines de l'Europe, de faire épouſer à ſon fils l'une de ſes niéces, & de

faire de ce Prince l'appui & le soutien de sa fortune, en l'élevant sur le Thrône de Naples. Le Marquis de Fontenay n'ignoroit pas les desseins de ce Ministre. En conséquence, loin de favoriser le Duc de Guise dans son entreprise, il l'avoit toujours traversé, mais sans découvrir le secret du Cardinal son patron. C'étoit ce secret qui avoit rendu inutile au Duc la Flotte de France, & qui avoit fait succomber ce Prince. 1648. Le Comte d'Ognate.

Malgré la chûte & la prison du Duc de Guise, le Cardinal & le Prince Thomas suivoient le projet de la conquête du Royaume de Naples. Ils en supposoient toujours les peuples mécontens & prêts à se révolter. On continuoit d'équiper la Flotte à Toulon. Lorsqu'elle fut prête, on crut devoir mettre en

1648. mouvement le peuple de Naples. Liéto, Capitaine des Gardes du Duc de Guiſe, qui alors de la réduction de Naples étoit à Rome, alla trouver le Prince Thomas, & l'aſſura qu'il y avoit de grandes intelligences, & que l'armée navale ne paroîtroit pas plutôt que Naples ſe ſouleveroit. Il fut chargé par ce Prince de donner avis à tous les anciens Capitaines du peuple, du prochain départ de la Flotte, afin qu'ils priſſent les armes, & qu'ils les fiſſent prendre au peuple, lorſqu'elle paroîtroit dans le golfe de Naples.

Le Comte d'Ognate.

Liéto de retour à Rome, fit écrire par le Cardinal Grimaldi, protecteur des affaires de France, à tous ces Capitaines, en conformité des ordres du Prince. Il y avoit auſſi une lettre pour Anneze avec qui l'on

croit que Liéto avoit entretenu une ſecrette correſpondance. L'eſprit de faction eſt une maladie dont il eſt difficile de ſe guérir, & Anneze n'avoit pas lieu d'être ſatisfait des Eſpagnols. Liéto choiſit pour porter ſecrétement ces lettres Carlo Roſa, Napolitain, qui avoit ſuivi Liéto à Rome, & en qui il ſe confioit entiérement. Mais on trouve rarement de la foi dans ceux qui ont violé celle qu'ils doivent à leur Souverain. Roſa qui avoit de l'eſprit, jugea qu'une entrepriſe faite à contre-tems, n'auroit aucun ſuccès, & ne regarda ſa commiſſion que comme une occaſion de faire ſa paix, & même de contribuer à ſa fortune. Il porta toutes les lettres au Viceroi. Ce Miniſtre profita de la trahiſon de Roſa pour connoître la diſpoſition de tous ces

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. chefs. Il le chargea de remettre à chacun la lettre qui lui étoit adreſſée, & de lui en rapporter les réponſes; ceux pour qui elles étoient, les lui apportoient toutes cachetées & ſans les avoir ouvertes.

Le Comte d'Ognate.

Anneze fut le ſeul qui garda la ſienne, mais ſans y faire de réponſe. Son génie toujours vacillant & indécis, le porta à ne ſe point déterminer, & à attendre les événemens. Le Viceroi le jugeant criminel ſur ce ſeul point d'avoir reçu une lettre contre l'Etat ſans en avoir fait part, le fit arrêter, le fit condamner à mort par le Collateral, & le fit pendre au milieu du Marché en préſence de toute cette populace dont il étoit l'idole.

Tout le peuple dut être effrayé à la vue du ſupplice hon-

teux d'un de ſes principaux Chefs, mais il demeura dans le ſilence & dans la ſoumiſſion ; de ce moment, la puiſſance du Viceroi fut pour toujours confirmée. 1648.

Le Comte d'Ognate.

Dans ces circonſtances, la flotte françaiſe parut ſur les côtes de Naples, commandée par le Prince Thomas. Nous n'entreprenons pas de faire le détail de ſon expédition qui eſt étrangere à notre ſujet, la révolution étant finie, & le peuple n'ayant pris aucune part à cette entrepriſe qui n'étoit qu'un acceſſoire de la guerre que ſe faiſoient les deux Couronnes. La flotte parut inutilement à la vue de Naples. Cette grande Ville reſta dans le calme le plus profond. La préſence de D. Jouan contint tous les habitans ; le Viceroi avoit pris les plus juſtes

Mauvais ſuccès de la ſeconde flotte de France. *Mod. t. 3. c. 25. Hiſt. du Cardinal Mazarin. Degli hiſt. des R. des deux Siciles.*

1648. meſures pour ſa ſûreté, & les Napolitains n'étoient plus dans la diſpoſition de ſecouer le joug; au contraire, ils s'applaudiſſoient du repos dont ils jouiſſoient.

i. Le Comte d'Ognate.

Le Prince Thomas voyant l'immobilité du peuple de Naples, & que tout y étoit tranquille auſſi-bien que ſur les côtes, alla dans le Golfe de Salerne, & débarqua auprès de cette Ville dont il vouloit faire ſa place d'armes. Il y fut joint par 200 bandits, odieux ſecours qui lui fit peu d'honneur. Ils'éforça d'emporter cette Ville par eſcalade. Le Duc de Martina s'y étoit renfermé, qui le repouſſa vigoureuſement. Le Viceroi envoya au ſecours un gros corps de troupes commandé par Poderico, Touttaville & Dom Denis de Guſman. Le Prince

trop

trop foible pour les combattre en raſe campagne, fut obligé de ſe rembarquer précipitament & de s'en retourner avec la flotte en Provence, ne conſervant plus l'eſperance de faire la conquête d'un Royaume déſormais affermi. 1648. Le Comte d'Ognate.

Le Viceroi, maître abſolu du Royaume, penſa à y rétablir le gouvernement tel qu'il étoit avant la révolution. En entrant dans Naples, il avoit fait publier l'abolition générale des impôts, telle qu'elle avoit été accordée à Mazanielle. C'étoit un établiſſement qui ne pouvoit ſubſiſter; depuis le regne de Charles-Quint, les choſes avoient changé de face: ces impôts auroient à peine ſuffi pour les gages & les appointemens des Gouverneurs & des Magiſ- Rétabliſſement des impôts. *Degli hiſt. des R. des deux Siciles.*

1648. trats. Le prix de l'or & de l'argent étoit infiniment augmenté ; les beſoins de l'Etat étoient accrus & croiſſoient encore tous les jours, & la Couronne de Naples auroit été à charge au Roi d'Eſpagne, s'il eût fallu qu'il fournît de ſon épargne à l'entretien des garniſons & à leur ſolde. Les gens ſages en convenoient, ils avouoient que cette exemption générale des gabelles étoit impraticable. Le Viceroi ne trouva point d'oppoſition à faire un nouvel arrangement. Les ſiéges de la Nobleſſe & du peuple s'aſſemblerent, & conſentirent qu'on rétablît en entier la capitation de 42 carlins par feu. A l'égard des douanes & des autres impôts, ils furent réduits à moitié ; celui que le Duc d'Arcos avoit impoſé ſur les fruits & ſur

Le Comte d'Ognate.

les légumes, fut aboli pour ja- 1648.
mais. Les peuples applaudi- Le Comte
rent à un ſi heureux change- d'Ognate.
ment, dont tout le monde convint qu'on étoit redevable à Mazanielle. Sa mémoire fut en bénédiction dans la Ville de Naples & dans tout le Royaume.

Le vingt-deux de Septembre, Dom Jouan quitta Naples aux acclamations de tout le peuple qui élevoit juſqu'au ciel ſa bonté, ſa douceur & ſa généroſité. Il paſſa à Meſſine, où, employant les mêmes talens, il pacifia le Royaume de Sicile, & retourna en Eſpagne, ayant acquis l'eſtime de ces deux Royaumes. Cette eſtime paſſa à toute la nation, qui, quelques années après, recourut à lui pour lui faire prendre le gouvernement, de.

1648. la Monarchie, duquel il s'acquitta à la satisfaction de tous les peuples.

Le Comte d'Ognate.

Le Duc de Guise à Segovie.

Le Duc de Guise eut le tems de s'ennuyer dans la prison du Château de Segovie, & de s'y reprocher les fautes qu'il avoit faites pendant les cinq mois qu'il vouloit conquérir le Royaume de Naples. Il y resta quatre années entiéres. Quel supplice pour un Prince d'un esprit si vif & si agissant! Là, il put bien faire de profondes réflexions sur toutes les circonstances de son entreprise. Il dut se demander à lui-même si un homme seul sans appui & sans aucun secours étranger pouvoit faire la conquête d'un Royaume. Si le génie, quoique le plus supérieur, la valeur, quoique extrême, & même la figure, quoiqu'infini-

ment aimable, qualités qu'on ne lui pouvoit dénier, étoient des moyens assurés pour y parvenir. S'il y avoit beaucoup de prudence à aller se mettre à la tête d'un peuple leger, cruel & perfide. Si ce peuple sans discipline, sans Chef expérimenté, pouvoit chasser les troupes aguerries qui environnoient Naples. Si enfin il pouvoit croire que le Roi d'Espagne, maître d'une si vaste Monarchie, abandonneroit la défense d'un si beau Royaume. 1648. Le Comte d'Ognate.

On pourroit dire, pour disculper le Duc, qu'il comptoit d'être secondé de toute la Noblesse du Royaume, si mécontente des Espagnols & si lasse de leur joug; mais ne devoit-il pas présumer que le voyant dénué de troupes & d'argent, livré à cette

1648. populace insensée, cette Noblesse, quoiqu'il fût du sang de ses anciens Rois, ne consentiroit jamais à mettre sur le Trône un étranger auquel plusieurs des Seigneurs qui la composoient, croyoient pouvoir être préferés? Que la jalousie & l'envie les retiendroit dans le parti des Espagnols? Que ne voyant point ce Prince soutenu, ils ne pourroient se résoudre, quelque mécontens qu'ils fussent, à exposer pour lui leur vie & leur fortune, surtout que leur haine irréconciliable pour un peuple qui les persecutoit, qui versoit leur sang avec rage, seroit un obstacle éternel à une union incompatible à tant d'égards? Le Duc le put bien connoître par l'inutilité de ses efforts, cette union ayant été son

Le Comte d'Ognate.

unique point de vue & le principal objet de ſes ſoins pendant ſon ſejour à Naples. 1648. Le Comte d'Ognate.

Si ce Prince eût voulu agir pour la France, il auroit pû ſe flatter d'un meilleur ſuccès, mériter la faveur de ſon Prince & acquérir uue grande réputation; ſi même il eût voulu conſentir à former une République, à ne laiſſer voir que des motifs purs, il eût trouvé dans ce peuple même des reſſources qui euſſent concouru avec lui. Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens, de gens ſenſés dans Naples, à l'appas de la liberté & des honneurs que leur eût procuré ce nouvel établiſſement, euſſent agi de concert avec lui, & lui euſſent été fideles. Il ſe ſeroit couvert d'une gloire immortelle, & la politique eût intéreſſé

1648. pour lui tous les Princes d'Italie si jaloux de la grandeur & de l'orgueïl d'Espagne; mais il se brouilla avec Anneze qui faisoit mouvoir la populace. Il irrita Dandrée, Chef d'un grand parti, & qui ayant perdu l'espoir de procurer la liberté à sa patrie, devint mortel ennemi de ce Prince.

Le Comte d'Ognate.

Enfin le Duc de Guise vouloit être Roi. Ce titre glorieux le séduisit & l'aveugla. La France abandonna cet ambitieux; & les autres Puissances ne prenant point d'intérêt à son élevation, ou n'osant y en prendre, ne regarderent sa conduite qu'avec une curiosité indiférente qui le laissa travailler seul à se faire une fortune sous laquelle il succomba.

Le trône a tant de charmes;

le désir d'y monter est si furieux, qu'il s'est trouvé en Espagne un Prince, qui consentoit qu'on le fit mourir, pourvû qu'il y fût assis un seul jour. Le Duc de Guise, quoique captif & même encore dans un grand danger, devoit être bien satisfait : pendant près de cinq mois il avoit exercé l'autorité souveraine ; s'il n'avoit pas précisément porté le nom de Roi, il en avoit fait toutes les fonctions & joui de ses prérogatives. Il avoit regné dans une des plus belles Villes du monde sur un peuple immense & dans la plus grande partie des Provinces du Royaume. Sa Cour avoit été superbe. Il avoit eu une maison comme les Rois : le luxe, le faste & la magnificence avoient brillé autour de lui. Tout avoit fléchi sous ses

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. loix ; & ce qui doit être l'objet des ſoins & des travaux des Rois, il avoit poſſedé dans le plus haut degré l'amour du peuple ; mais cet éclat, cette grandeur, cette puiſſance ſi ardemment déſirée n'ont rien d'aſſez ſolide pour contenter le cœur humain, même quand on en jouit, à plus forte raiſon quand on les a perdus. Ils ſont alors évanouis ; c'eſt tout au plus un beau ſonge dont le ſouvenir n'eſt mêlé que d'amertumes, ſurtout lorſqu'on peut ſe reprocher d'être tombé par quelque faute de ce faîte des honneurs.

Le Comte d'Ognate.

Liberté du Duc de Guiſe.

Degli hiſt.

Le Duc de Guiſe étoit en danger de faire long-tems ces triſtes réflexions; le Duc de Lorraine, Chef de ſa maiſon, & la Cour de France ſatisfaite d'avoir aſſuré ſa vie, ne penſoient

point à lui procurer la liberté. 1648.
Ils eussent même, pour l'obtenir, fait des efforts inutiles. Le Comte d'Ognate.
Les Espagnols estimoient trop ce Duc pour le rendre aux Français, & leur fournir contr'eux même un si grand Capitaine. Il seroit resté dans sa prison jusqu'à la paix générale qui paroissoit fort éloignée, puisqu'en effet elle ne fut conclue que neuf ans après ; mais il survint un événement favorable à ce Prince.

Dans la guerre civile qui s'étoit élevée en France au sujet du Cardinal Mazarin que le parti opposé vouloit chasser du ministère, Louis de Bourbon, Prince de Condé, fut un des plus grands adversaires de ce Ministre. N'ayant pû réussir à le faire sortir de France ni à faire 1652.

1648. avec lui un accommodement auſſi avantageux qu'il le déſiroit, il ſe laiſſa tranſporter à ſa paſſion juſqu'à quitter le ſervice de la France, & juſqu'à paſſer à celui des Eſpagnols qui le reçurent comme leur Dieu tutelaire. C'étoit le plus grand guerrier, le plus fameux Général de l'Europe. Ils l'avoient bien éprouvé par tant de batailles qu'il avoit gagnées contr'eux, & par tant de places importantes dont il les avoit dépouillés. Ils ſe flattoient qu'il rameneroit la victoire dans leur parti, & qu'il répareroit toutes les pertes qu'il leur avoit cauſées.

Le Comte d'Ognte.

Le Prince de Condé étoit lié avec le Duc de Guiſe de l'amitié la plus étroite. La conformité des caractères unit les grands hommes. Le Prince étoit

plein d'admiration de tout ce qu'avoit fait le Duc à Naples. Touché de ſes malheurs & de ce qu'il ſouffroit dans ſa priſon, la premiere grace qu'il demanda au Roi d'Eſpagne fut la liberté du Duc de Guiſe. Ce Monarque pouvoit-il la refuſer? L'ordre fut envoyé ſur le champ au Gouverneur de Segovie de mettre en liberté le Duc de Guiſe qui revint à Paris plein de reconnoiſſance de la généroſité de ſon ami. Sa captivité ne lui ayant pas permis de prendre aucun intérêt dans les guerres civiles, il fut reçu des deux partis avec autant d'amour que de reſpect. La Cour avoit été déparée par ſon abſence; il y fit renaître la politeſſe, la galanterie, le bon goût. Reſpecté des

1648.

Le Comte d'Ognate.

1648. courtiſans, cheri des dames, il faiſoit les délices des uns & des autres. Il étoit enfin l'ornement de cette Cour.

Le Comte d'Ognate.

Sa priſon ayant facilité à ſes Intendans les moyens de mettre en réſerve tous ſes revenus, il ſe trouva en état de faire éclater ſa libéralité & ſa magnificence. Il rappella auprès de lui le Baron de Modene à qui Dom Jouan avoit donné la liberté, & le Duc lui rendit ſa confiance. Les grandes choſes que ce Prince avoit faites, ſes malheurs mêmes avoient augmenté dans tous les cœurs l'eſtime & la conſidération. Le Roi, jeune, mais déja plein de diſcernement, & charmé du mérite du Duc de Guiſe, lui prodigua ſes bontés, & laiſſa

voir pour lui une distinction qui crut avec l'âge de ce Prince, & qui devint une tendre amitié.

FIN

Du quatriéme tome & du dernier Liv.

547004